Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Joseph Henri Boex dit

Rosny Aîné

LES AUTRES VIES

Table des matières

À LÉON HENNIQUE, son ami et admirateur

J.H. ROSNY AÎNÉ

LES XIPEHUZ

(1887)

LIVRE PREMIER

I

Les formes

C'était mille ans avant le massement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane.

La tribu nomade de Pjehou, avec ses ânes, ses chevaux, son bétail, traversait la forêt farouche de Kzour, vers le crépuscule, dans la nappe des rayons obliques. Le chant du déclin s'enflait, planait, descendait des nichées harmonieuses.

Tout le monde étant très las, on se taisait, en quête d'une belle clairière où la tribu pût allumer le feu sacré, faire le repas du soir, dormir à l'abri des brutes, derrière la double rampe de brasiers rouges.

Les nues s'opalisèrent, les contrées illusoires vaguèrent aux quatre horizons, les dieux nocturnes soufflèrent le chant berceur, et la tribu marchait encore. Un éclaireur reparut au galop, annonçant la clairière et l'eau, une source pure.

La tribu poussa trois longs cris ; tous allèrent plus vite : des rires puérils s'épanchèrent ; les chevaux et les ânes même, accoutumés à reconnaître l'approche de la halte, d'après le retour

des coureurs et les acclamations des nomades, fièrement dressaient l'encolure.

La clairière apparut. La source charmante y trouait sa route entre des mousses et des arbustes. Une fantasmagorie se montra aux nomades.

C'était d'abord un grand cercle de cônes bleuâtres, translucides, la pointe en haut, chacun du volume à peu près de la moitié d'un homme. Quelques raies claires, quelques circonvolutions sombres, parsemaient leur surface ; tous avaient vers la base une étoile éblouissante.

Plus loin, aussi étranges, des strates se posaient verticalement, assez semblables à de l'écorce de bouleau et madrées d'ellipses versicolores. Il y avait encore, de-ci de-là, des Formes presque cylindriques, variées d'ailleurs, les unes minces et hautes, les autres basses et trapues, toutes de couleur bronzée, pointillées de vert, toutes possédant, comme les strates, le caractéristique point de lumière.

La tribu regardait, ébahie. Une superstitieuse crainte figeait les plus braves, grossissante encore quand les Formes se prirent à onduler dans les ombres grises de la clairière. Et soudain, les étoiles tremblant, vacillant, les cônes s'allongèrent, les cylindres et les strates bruissèrent comme de l'eau jetée sur une flamme, tous progressant vers les nomades avec une vitesse accélérée.

La tribu, dans l'ensorcellement de ce spectacle, ne bougeait point, continuait à regarder. Les Formes abordèrent. Le choc fut épouvantable. Guerriers, femmes, enfants, par grappes, croulaient sur le sol de la forêt, mystérieusement frappés comme du glaive de la foudre. Alors, aux survivants, la ténébreuse terreur rendit la force, les ailes de la fuite agile. Et les Formes, massées d'abord, ordonnées par rangs, s'éparpillèrent autour de la tribu,

impitoyablement attachées aux fuyards. L'affreuse attaque, pourtant, n'était pas infaillible : elle tuait les uns, étourdissait les autres, jamais ne blessait. Quelques gouttes rouges jaillissaient des narines des yeux, des oreilles des agonisants, mais les autres, intacts, bientôt se relevaient, reprenaient la course fantastique, dans le blêmissement crépusculaire.

Quelle que fût la nature des Formes, elles agissaient à la façon des êtres, nullement à la façon des éléments, ayant comme des êtres l'inconstance et la diversité des allures, choisissant évidemment leurs victimes, ne confondant pas les nomades avec des plantes ni même avec les animaux.

Bientôt les plus véloces perçurent qu'on ne les poursuivait plus. Épuisés, déchirés, ils osèrent se retourner enfin vers le prodige. Au loin entre les troncs noyés d'ombre, continuait la poursuite resplendissante. Et les Formes, de préférence, pourchassaient, massacraient les guerriers, souvent dédaignaient les faibles, la femme, l'enfant.

Ainsi, à distance, dans la nuit toute venue, la scène était plus surnaturelle, plus écrasante aux cerveaux barbares. Les guerriers allaient recommencer la fuite. Une observation capitale les arrêta : c'est que, quels que fussent les fugitifs, les *Formes abandonnaient la poursuite au-delà d'une limite fixe*. Et, si lasse, si impotente que fût la victime, même évanouie, dès que cette frontière idéale était franchie, tout péril aussitôt cessait.

Cette très rassurante remarque, bientôt confirmée par cinquante faits, tranquillisa les nerfs frénétiques des fuyards. Ils osèrent attendre leurs compagnons, leurs femmes, et leurs pauvres petits échappés à la tuerie. Même, un d'eux, leur héros, abruti d'abord, effaré par le surhumain de l'aventure, retrouva le souffle de sa grande âme, alluma un foyer, emboucha la corne de buffle pour guider les fugitifs.

Alors, un à un, vinrent les misérables. Beaucoup, éclopés, se traînaient sur les mains. Des femmes-mères, avec l'indomptable force maternelle, avaient gardé, rassemblé, porté le fruit de leurs entrailles à travers la mêlée hagarde. Et beaucoup d'ânes, de chevaux, de bœufs, reparurent, moins affolés que les hommes.

Nuit lugubre, passée dans le silence, sans sommeil, où les guerriers sentirent continuellement trembler leurs vertèbres. Mais l'aube vint, s'insinua pâle à travers les gros feuillages, puis la fanfare aurorale, de couleurs, d'oiseaux retentissants, exhorta à vivre, à rejeter les terreurs de la Ténèbre.

Le Héros, le chef naturel, rassemblant la foule par groupes, commença le dénombrement de la tribu. La moitié des guerriers, deux cents, manquait à l'appel. Beaucoup moindre était la perte des femmes et presque nulle celle des enfants.

Quand ce dénombrement fut terminé, qu'on eut rassemblé les bêtes de somme (peu manquaient, par la supériorité de l'instinct sur la raison pendant les débâcles), le Héros disposa la tribu suivant l'arrangement accoutumé, puis, ordonnant à tous de l'attendre, seul, pâle, il se dirigea vers la clairière. Nul, même de loin, n'osa le suivre.

Il se dirigea là où les arbres s'espaçaient largement, dépassa légèrement la limite observée la veille et regarda.

Au loin, dans la transparence fraîche du matin, coulait la jolie source ; sur les bords, réunie, la troupe fantastique des Formes resplendissait. Leur couleur avait varié. Les Cônes étaient plus compacts, leur teinte turquoise ayant verdi, les Cylindres se nuaient de violet et les Strates ressemblaient à du cuivre vierge. Mais chez toutes, l'étoile pointait ses rayons qui, même à la lumière diurne, éblouissaient.

La métamorphose s'étendait aux contours des fantasmagoriques Entités : des cônes tendaient à s'élargir en cylindres, des cylindres se déployaient, tandis que des strates se curvaient partiellement.

Mais, comme la veille, tout à coup les Formes ondulèrent, leurs Étoiles se prirent à palpiter ; le Héros, lentement, repassa la frontière de Salut.

II

Expédition hiératique

La tribu de Pjehou s'arrêta à la porte du grand Tabernacle nomade où les chefs seuls entrèrent. Dans le fond rempli d'astres, sous l'image mâle du Soleil, se tenaient les trois grands-prêtres. Plus bas qu'eux, sur les degrés dorés, les douze sacrificateurs inférieurs.

Le Héros s'avança, dit au long la terrifique traversée de la forêt de Kzour, que les prêtres écoutaient, très graves, étonnés, sentant un amoindrissement de leur puissance devant cette aventure inconcevable.

Le suprême grand-prêtre exigea que la tribu offrît au Soleil douze taureaux, sept onagres, trois étalons. Il reconnut aux Formes les attributs divins, et, après les sacrifices, résolut une expédition hiératique.

Tous les prêtres, tous les chefs de la nation zahelal, devaient y assister.

Et des messagers parcoururent les monts et les plaines, à cent lieues autour de la place où s'éleva plus tard l'Ecbatane des mages. Partout la ténébreuse histoire faisait se dresser le poil des hommes, partout les chefs obéirent précipitamment à l'appel sacerdotal.

Un matin d'automne, le Mâle perça les nues, inonda le Tabernacle, atteignit l'autel où fumait un cœur saignant de taureau. Les grands-prêtres, les immolateurs, cinquante chefs de tribu, poussèrent le cri triomphal. Cent mille nomades, au-dehors, foulant la rosée fraîche, répétèrent la clameur, tournant leurs têtes tannées vers la prodigieuse forêt de Kzour, mollement frissonnante. Le présage était favorable.

Alors, les prêtres en tête, tout un peuple marcha à travers les bois. Dans l'après-midi, vers trois heures, le héros de Pjehou arrêta la multitude. La grande clairière roussie par l'automne, un flot de feuilles mortes cachant ses mousses, s'étendait avec majesté ; sur les bords de la source, les prêtres aperçurent ce qu'ils venaient adorer et apaiser, les Formes. Elles étaient douces à l'œil, sous l'ombre des arbres, avec leurs nuances tremblantes, le feu pur de leurs étoiles, leur tranquille évolution au bord de la source.

Il faut, dit le grand-prêtre suprême, offrir ici le sacrifice qu'ils sachent que nous nous soumettons à leur puissance !

Tous les vieillards s'inclinèrent. Une voix s'éleva, cependant. C'était Yushik, de la tribu de Nim, jeune compteur d'astres, pâle veilleur prophétique, de renommée débutante, qui demanda audacieusement d'approcher plus près des Formes.

Mais les vieillards, blanchis dans l'art des sages paroles, triomphèrent : l'autel fut construit, la victime amenée – un éblouissant étalon, superbe serviteur de l'homme. Alors, dans le

silence, la prosternation d'un peuple, le couteau d'airain trouva le noble cœur de l'animal. Une grande plainte s'éleva. Et le grand-prêtre :

– Êtes-vous apaisés, ô dieux ?

Là-bas, parmi les troncs silencieux, les Formes circulaient toujours, se faisant reluire, préférant les places où le soleil coulait en ondes plus denses.

– Oui, oui, cria l'enthousiaste, ils sont apaisés !

Et saisissant le cœur chaud de l'étalon, sans que le grand-prêtre, curieux, prononçât une parole, Yushik se lança par la clairière. Des fanatiques, avec des hurlements, le suivirent. Lentement, les Formes ondulaient, se massant, rasant le sol, puis, soudain, précipitées sur les téméraires, un lamentable massacre épouvanta les cinquante tribus.

Six ou sept fugitifs, à grand effort, poursuivis avec acharnement, purent atteindre la limite. Le reste avait vécu et Yushik avec eux.

– Ce sont des dieux inexorables ! dit solennellement le suprême grand-prêtre.

Puis un conseil s'assembla, le vénérable conseil des prêtres, des ancêtres, des chefs.

Ils décidèrent de tracer, au-delà de la limite du Salut, une enceinte de pieux, et de forcer, pour la détermination de cette enceinte, des esclaves à s'exposer à l'attaque des Formes sur tout le pourtour successivement.

Et cela fut fait. Sous menace de mort, des esclaves entrèrent dans l'enceinte. Très peu, pourtant y périrent, par l'excel-

lence des précautions. La frontière se trouva fermement établie, rendue à tous visible par son pourtour de pieux.

Ainsi finit heureusement l'expédition hiératique, et les Zahelals se crurent abrités contre le subtil ennemi.

III

Les ténèbres

Mais le système préventif préconisé par le conseil, bientôt se montra impuissant. Au printemps suivant, les tribus Hertoth et Nazzum passant près de l'enceinte des pieux, sans défiance, un peu en désordre, furent cruellement assaillies par les Formes et décimées.

Les chefs qui échappèrent au massacre racontèrent au grand conseil Zahelal que les Formes étaient maintenant beaucoup plus nombreuses qu'à l'automne passé. Toutefois, comme auparavant, elles limitaient leur poursuite, mais les frontières s'étaient élargies.

Ces nouvelles consternèrent le peuple : il y eut un grand deuil et de grands sacrifices. Puis, le conseil résolut de détruire la forêt de Kzour par le feu.

Malgré tous les efforts on ne put incendier que la lisière.

Alors, les prêtres, au désespoir, consacrèrent la forêt, défendirent à quiconque d'y entrer. Et plusieurs étés s'écoulèrent.

Une nuit d'octobre, le campement endormi de la tribu Zulf, à dix portées d'arc de la forêt fatale, fut envahi par les Formes. Trois cents guerriers perdirent encore la vie.

De ce jour une histoire sinistre, dissolvante, mystérieuse, alla de tribu en tribu, murmurée à l'oreille, le soir, aux larges nuits astrales de la Mésopotamie. L'homme allait périr. L'autre, toujours élargi, dans la forêt, sur les plaines, indestructible, jour par jour dévorerait la race déchue. Et la confidence, craintive et noire, hantait les pauvres cerveaux, à tous ôtait la force de lutte, le brillant optimisme des jeunes races. L'homme errant, rêvant à ces choses, n'osait plus aimer les somptueux pâturages natals, cherchait en haut, de sa prunelle accablée, l'arrêt des constellations. Ce fut l'an mil des peuples enfants, le glas de la fin du monde, ou, peut-être, la résignation de l'homme rouge des savanes indiennes.

Et, dans cette angoisse, les méditateurs venaient à un culte amer, un culte de mort que prêchaient de pâles prophètes, le culte des Ténèbres plus puissantes que les Astres, des Ténèbres qui devaient engloutir, dévorer la sainte Lumière, le feu resplendissant.

Partout, aux abords des solitudes, on rencontrait immobiles, amaigries des silhouettes d'inspirés, des hommes de silence, qui, par périodes, se répandant parmi les tribus, contaient leurs épouvantables rêves, le Crépuscule de la grande Nuit approchante, du Soleil agonisant.

IV

Bakhoûn

Or, à cette époque, vivait un homme extraordinaire, nommé Bakhoûn, issu de la tribu de Ptuh et frère du premier grand-prêtre des Zahelals. De bonne heure, il avait quitté la vie nomade, fait choix d'une belle solitude, entre quatre collines, dans un mince et vivant vallon où roulait la clarté chanteuse d'une source. Des quartiers de rocs lui faisaient la tente fixe, la demeure cyclopéenne. La patience et l'aide ménagée des bœufs ou des chevaux, lui avaient créé l'opulence, des récoltes régulières. Ses quatre femmes, ses trente enfants, y vivaient de la vie d'Eden.

Bakhoûn professait des idées singulières, qui l'eussent fait lapider sans le respect des Zahelals pour son frère aîné, le grand-prêtre suprême.

Premièrement, il professait que la vie sédentaire était préférable à la vie nomade, ménageant les forces de l'homme au profit de l'esprit ;

Secondement, il pensait que le Soleil, la Lune et les Étoiles n'étaient pas des dieux, mais des masses lumineuses ;

Troisièmement, il disait que l'homme ne doit réellement croire qu'aux choses prouvées par la Mesure.

Les Zahelals lui attribuaient des pouvoirs magiques, et les plus téméraires, parfois, se risquaient à le consulter. Ils ne s'en repentaient jamais. On avouait qu'il avait souvent aidé des tribus malheureuses en leur distribuant des vivres.

Or, à l'heure noire, quand apparut la mélancolique alternative d'abandonner des contrées fécondes ou d'être détruites par les divinités inexorables, les tribus songèrent à Bakhoûn, et les prêtres eux-mêmes, après des luttes d'orgueil, lui députèrent trois des plus considérables de leur ordre.

Bakhoûn prêta la plus anxieuse attention aux récits, les faisant répéter, posant des questions nombreuses et précises. Il demanda deux jours de méditation. Ce temps écoulé, il annonça simplement qu'il allait se consacrer à l'étude des Formes.

Les tribus furent un peu désappointées, car on avait espéré que Bakhoûn pourrait délivrer le pays par sorcellerie. Néanmoins, les chefs se montrèrent heureux de sa décision et en espérèrent de grandes choses.

Alors, Bakhoûn s'établit aux abords de la forêt de Kzour, se retirant à l'heure du repos, et, tout le jour, il observait, monté sur le plus rapide étalon de Chaldée. Bientôt, convaincu de la supériorité du splendide animal sur les plus agiles des Formes, il put commencer son étude hardie et minutieuse des ennemis de l'Homme, cette étude à laquelle nous devons le grand livre antécunéiforme de soixante tables, le plus beau livre lapidaire que les âges nomades aient légué aux races modernes.

C'est dans ce livre, admirable de patiente observation et de sobriété, que se trouve constaté un système de vie absolument dissemblable de notre règne animal et végétal, système que Bakhoûn avoue humblement n'avoir pu analyser que dans son apparence la plus grossière, la plus extérieure. Il est impossible à l'Homme de ne pas frissonner en lisant cette monographie des êtres que Bakhoûn nomme les Xipéhuz, ces détails désintéressés, jamais poussés au merveilleux systématique, que le vieux scribe révèle sur leurs actes, leur mode de progression, de combat, de génération, et qui démontrent que la race humaine a été

au bord du Néant, que la terre a failli être le patrimoine d'un Règne dont nous avons perdu jusqu'à la conception.

Il faut lire la merveilleuse traduction de M. Dessault, ses découvertes inattendues sur la linguistique pré-assyrienne, découvertes plus admirées malheureusement à l'étranger – en Angleterre, en Allemagne – que dans sa propre patrie. L'illustre savant a daigné mettre à notre disposition les passages saillants du précieux ouvrage, et ces passages, que nous offrons ci-après au public, peut-être inspireront l'envie de parcourir les superbes traductions du Maître[1].

V

Puisé au livre de Bakhoûn

Les Xipéhuz sont évidemment des Vivants. Toutes leurs allures décèlent la volonté, le caprice, l'association, l'indépendance partielle qui fait distinguer l'Être animal de la plante ou de la chose inerte. Quoique leur mode de progression ne puisse être défini par comparaison – c'est un simple glissement sur terre – il est aisé de voir qu'ils le dirigent à leur gré. On les voit s'arrêter brusquement, se tourner, s'élancer à la poursuite les uns des autres, se promener par deux, par trois, manifester des préférences qui leur feront quitter un compagnon pour aller au loin en rejoindre un autre. Ils n'ont point la faculté d'escalader les arbres, mais ils réussissent à tuer les oiseaux *en les attirant* par des moyens indécouvrables. On les voit souvent cerner des

[1] Les Précurseurs de Ninive, par B. Dessault, édition in-8`, chez Calmann-Lévy. Dans l'intérêt du lecteur, j'ai converti l'extrait du livre de Bakhoûn, ci-après, en langage scientifique moderne.

bêtes sylvestres ou les attendre derrière un buisson ; ils ne manquent jamais de les tuer et de les consumer ensuite. On peut poser comme règle qu'ils *tuent tous les animaux indistinctement*, s'ils peuvent les atteindre, et cela sans motif apparent, car ils ne le consomment point, mais les réduisent simplement en cendres.

Leur manière de consumer n'exige pas de bûcher : le point incandescent qu'ils ont à leur base suffit à cette opération. Ils se réunissent à dix ou à vingt, en cercle, autour des gros animaux tués, et font converger leurs rayons sur la carcasse. Pour les petits animaux, – les oiseaux, par exemple – les rayons d'un seul Xipéhuz suffisent à l'incinération. Il faut remarquer que la chaleur qu'ils peuvent produire n'est point instantanément violente. J'ai souvent reçu sur la main le rayonnement d'un Xipéhuz et la peau ne commençait à s'échauffer qu'après quelque temps.

Je ne sais s'il faut dire que les Xipéhuz sont de différentes formes, car tous peuvent se transformer successivement en cônes, cylindres et strates, et cela en un seul jour. Leur couleur varie continuellement, ce que je crois devoir attribuer, en général, aux métamorphoses de la lumière depuis le matin jusqu'au soir et depuis le soir jusqu'au matin. Cependant quelques variations de nuances paraissent dues au caprice des individus et spécialement à leurs passions, si je puis dire, et constituent ainsi de véritables expressions de physionomie, dont j'ai été parfaitement impuissant, malgré une étude ardente, à déterminer les plus simples autrement que par hypothèse. Ainsi, jamais je n'ai pu distinguer une nuance colère d'une nuance douce, ce qui aurait été assurément la première découverte en ce genre.

J'ai dit leurs *passions*. Précédemment j'ai déjà remarqué leurs préférences, ce que je nommerais leurs *amitiés*. Ils ont leurs *haines* aussi. Tel Xipéhuz s'éloigne constamment de tel

autre et réciproquement. Leurs colères paraissent violentes. Ils s'entrechoquent avec des mouvements identiques à ceux qu'on observe lorsqu'ils attaquent les gros animaux ou les hommes, et ce sont même ces combats qui m'ont appris qu'ils n'étaient aucunement immortels, comme je me sentais d'abord disposé à le croire, car deux ou trois fois j'ai vu des Xipéhuz succomber dans ces rencontres, c'est-à-dire *tomber, se condenser, se pétrifier*. J'ai précieusement conservé quelques-uns de ces bizarres cadavres[2], et peut-être pourront-ils plus tard servir à découvrir la nature des Xipéhuz. Ce sont des cristaux jaunâtres, disposés irrégulièrement, et striés de filets bleus.

De ce que les Xipéhuz n'étaient point immortels, j'ai dû déduire qu'il devait être possible de les combattre et de les vaincre, et j'ai depuis lors commencé la série d'expériences combattantes dont il sera parlé plus loin.

Comme les Xipéhuz rayonnent toujours suffisamment pour être aperçus à travers les fourrés et même derrière les gros troncs – une grande auréole émane d'eux en tous sens et avertit de leur approche, j'ai pu me risquer souvent dans la forêt, me fiant à la vélocité de mon étalon.

Là, j'ai tenté de découvrir s'ils se construisaient des abris, mais j'avoue avoir échoué en cette recherche. Ils ne meuvent ni les pierres ni les plantes, et paraissent étrangers à toute espèce d'industrie *tangible* et *visible*, seule industrie appréciable à l'observation humaine. Ils n'ont conséquemment point d'armes, selon le sens par nous attribué à ce mot. Il est certain qu'ils ne peuvent tuer à distance : tout animal qui a pu fuir sans subir le

---

[2] Le Kensington Muséum, à Londres, et M. Dessault lui-même possèdent quelques débris minéraux, en tout semblables à ceux décrits par Bakhoûn, que l'analyse chimique a été *impuissante* à *décomposer* et à *combiner* avec d'autres substances, et qui ne peuvent, en conséquence, entrer dans aucune nomenclature des corps connus.

contact *immédiat* d'un Xipéhuz a infailliblement échappé, et de cela j'ai été maintes fois témoin.

Comme l'avait fait déjà remarquer la malheureuse tribu de Pjehou, ils ne peuvent franchir certaines barrières idéales ; ainsi se limite leur action. Mais ces bornes se sont toujours accrues d'année en année, de mois en mois. J'ai dû en rechercher la cause.

Or, cette cause ne semble être autre qu'un phénomène de *croissance collective* et, comme la plupart des choses xipéhuzes, elle est incompréhensible pour l'intelligence de l'homme. Brièvement, voici la loi : les limites de l'action xipéhuze s'élargissent proportionnellement au nombre des individus, c'est-à-dire que dès qu'il y a procréation de nouveaux êtres, il y a aussi extension des frontières ; mais tant que le nombre reste invariable, tout individu est totalement incapable de franchir l'habitat attribué par la force des choses (?) – à l'ensemble de la race. Cette règle fait entrevoir une corrélation plus intime entre la masse et l'individu que la corrélation similaire remarquée parmi les hommes et les animaux. On a vu plus tard la réciproque de cette loi, car dès que les Xipéhuz ont commencé à diminuer, leurs frontières se sont proportionnellement rétrécies.

Du phénomène de la procréation même, j'ai peu à dire ; mais ce peu est caractéristique. D'abord, cette procréation se produit quatre fois l'an, un peu avant les équinoxes et les solstices, et seulement par les nuits très pures. Les Xipéhuz se réunissent par groupes de trois, et ces groupes, peu à peu, finissent par n'en former qu'un seul, étroitement amalgamé et disposé en ellipse très longue. Ils restent ainsi toute la nuit, et le matin jusqu'à l'élévation supérieure du Soleil. Lorsqu'ils se séparent, on voit monter des formes vagues, vaporeuses et *énormes*.

Ces formes se condensent lentement, se rapetissent, se transforment au bout de dix jours en cônes ambrés, considéra-

blement plus grands encore que les Xipéhuz adultes. Il faut deux mois et quelques jours pour qu'elles atteignent leur maximum de développement, c'est-à-dire de rétrécissement. Au bout de ce temps, elles deviennent semblables aux autres êtres de leur règne, de couleurs et de formes variables selon l'heure, le temps et le caprice individuel. Quelques jours après leur développement ou rétrécissement intégral, les frontières d'action s'élargissent. C'était, naturellement, un peu avant ce moment redoutable que je pressais les flancs de mon bon Kouath, afin d'aller établir mon campement plus loin.

Si les Xipéhuz ont des sens, c'est ce qu'il n'est pas possible d'affirmer. Ils possèdent certainement des appareils qui leur en tiennent lieu.

La facilité avec laquelle ils perçoivent à de grandes distances la présence des animaux, mais surtout celle de l'homme, annonce évidemment que leurs organes d'investigation valent au moins nos yeux. Je ne leur ai jamais vu confondre un végétal et un animal, même en de circonstances où j'aurais très bien pu commettre cette erreur, trompé par la lumière sous-branchiale, la couleur de l'objet, sa position. La circonstance de s'employer à vingt pour consumer un gros animal, alors qu'un seul s'occupe de la calcination d'un oiseau, prouve une entente correcte des proportions, et cette entente paraît plus parfaite si l'on observe qu'ils se mettent dix, douze, quinze, toujours en raison de la grosseur relative de la carcasse. Un meilleur argument encore en faveur soit de l'existence d'organes analogues à nos sens, soit de leur intelligence, est la façon dont ils agirent en attaquant nos tribus, car ils s'attachèrent peu ou point aux femmes et aux enfants, tandis qu'ils pourchassaient impitoyablement les guerriers.

Maintenant – question la plus importante – ont-ils un langage Je puis répondre à ceci sans la moindre hésitation : « Oui,

ils ont un langage. » Et ce langage se compose de signes parmi lesquels j'en ai pu même déchiffrer quelques-uns.

Supposons, par exemple, qu'un Xipéhuz veuille parler à un autre. Pour cela, il lui suffit de diriger les rayons de son étoile vers le compagnon, ce qui est toujours perçu instantanément. L'appelé, s'il marche, s'arrête, attend. Le parleur, alors, trace rapidement, sur la surface même de son interlocuteur – et il n'importe de quel côté – une série de courts caractères lumineux, par un jeu de rayonnement toujours émanant de la base, et ces caractères restent un instant fixés, puis s'effacent.

L'interlocuteur, après une courte pause, répond.

Préliminairement à toute action de combat ou d'embuscade, j'ai toujours vu les Xipéhuz employer les caractères suivants : Lorsqu'il était question de moi – et il en était souvent question, car ils ont tout fait pour nous exterminer, mon brave Kouath et moi – les signes ont été invariablement échangés, – parmi d'autres, comme le mot ou la phrase donné ci-dessus. Le signe d'appel ordinaire était et il faisait accourir l'individu qui le recevait. Lorsque les Xipéhuz étaient invités à une réunion générale, je n'ai jamais failli à observer un signal de cette forme représentant la triple apparence de ces êtres.

Les Xipéhuz ont d'ailleurs des signes plus compliqués, se rapportant non plus à des actions similaires aux nôtres, mais à un ordre de choses complètement extraordinaire, et dont je n'ai rien pu déchiffrer. On ne peut entretenir le moindre doute relativement à leur faculté d'échanger des idées d'un ordre abstrait, probablement équivalentes aux idées humaines, car ils peuvent rester longtemps immobiles à ne faire autre chose que converser, ce qui annonce de véritables accumulations de pensées.

Mon long séjour près d'eux avait fini, malgré les métamorphoses (dont les lois varient pour chacun, faiblement sans doute, mais avec des caractéristiques suffisantes pour un épieur opiniâtre), par me faire connaître plusieurs Xipéhuz d'une façon assez intime, par me révéler des particularités sur les différences individuelles… dirais-je sur les caractères ? J'en ai connu de taciturnes, qui, quasi jamais, ne traçaient une parole ; d'expansifs qui écrivaient de véritables discours ; d'attentifs, de jaseurs qui parlaient ensemble, s'interrompaient les uns les autres. Il y en avait qui aimaient à se retirer, à vivre solitaires ; d'autres recherchaient évidemment la société ; des féroces chassaient perpétuellement les fauves, les oiseaux, et des miséricordieux souvent épargnaient les animaux, les laissaient vivre en paix. Tout cela n'ouvre-t-il pas à l'imagination une gigantesque carrière ? ne porte-t-il pas à imaginer des diversités d'aptitudes, d'intelligence, de forces, analogues à celles de la race humaine ?

Ils pratiquent l'éducation. Que de fois j'ai observé un vieux Xipéhuz, assis au milieu de nombreux jeunes, leur rayonnant des signes que ceux-ci lui répétaient ensuite l'un après l'autre, et qu'il leur faisait recommencer quand la répétition en était imparfaite !

Ces leçons étaient bien merveilleuses à mes yeux, et de tout ce qui concerne les Xipéhuz, il n'est rien qui m'ait si souvent tenu attentif, rien qui m'ait plus préoccupé aux soirs d'insomnie. Il me semblait que c'était là, dans cette aube de la race, que le voile du mystère pouvait s'entrouvrir, là que quelque idée simple, primitive, jaillirait peut-être, éclairerait pour moi un recoin de ces profondes ténèbres. Non, rien ne m'a rebuté ; j'ai, des années durant, assisté à cette éducation, j'ai essayé des interprétations innombrables. Que de fois j'ai cru y saisir comme une fugitive lueur de la nature essentielle des Xipéhuz, une lueur extrasensible, une pure abstraction, et que, hélas ! mes

pauvres facultés noyées de chair ne sont jamais parvenues à poursuivre !

J'ai dit plus haut que j'avais cru longtemps les Xipéhuz immortels. Cette croyance ayant été détruite à la vue des morts violentes qui suivirent quelques rencontres entre Xipéhuz, je fus naturellement amené à chercher leur point vulnérable et m'appliquait chaque jour, depuis lors, à trouver des moyens destructifs, car les Xipéhuz croissaient en nombre, tellement, qu'après avoir débordé la forêt de Kzour au sud, au nord, l'ouest, ils commençaient à empiéter sur les plaines, du côté du levant. Hélas ! en peu de cycles, ils auraient dépossédé l'homme de sa demeure terrestre.

Donc, je m'armai d'une fronde et, dès qu'un Xipéhuz sortait de la forêt, à portée, je le visais et lui lançais ma pierre. Je n'obtins ainsi aucun résultat, quoique j'eusse atteint l'ensemble des individus visés à toutes les parties de leur surface, même au point lumineux. Ils paraissaient d'une insensibilité parfaite à mes atteintes et nul d'entre eux ne s'est jamais détourné pour éviter un de mes projectiles. Après un mois d'essai il fallut bien m'avouer que la fronde ne pouvait rien contre eux, et j'abandonnai cette arme.

Je pris l'arc. Aux premières flèches que je lançai, je découvris chez les Xipéhuz un sentiment de crainte très vive, car ils se détournèrent, se tinrent hors de portée, m'évitèrent tant qu'ils purent. Pendant huit jours, je tentai vainement d'en atteindre un. Le huitième jour, un parti Xipéhuz, emporté je pense par son ardeur chasseresse, passa assez près de moi en poursuivant une belle gazelle. Je lançai précipitamment quelques flèches, *sans aucun effet apparent,* et le parti se dispersa, moi les pourchassant et dépensant mes munitions. Je n'eus pas plutôt tiré la dernière flèche que tous revinrent à grande vitesse, de différents côtés, me cernèrent aux trois quarts, et j'aurais perdu l'existence sans la prodigieuse vélocité du vaillant Kouath.

Cette aventure me laissa plein d'incertitudes et d'espérances ; je passai toute la semaine inerte, perdu dans le vague et la profondeur de mes méditations, dans un problème excessivement passionnant, subtil, propre à faire fuir le sommeil, et qui, tout à la fois, m'emplissait de souffrance et de plaisir. Pourquoi les Xipéhuz craignaient-ils mes flèches ? Pourquoi d'autre part, dans le grand nombre de projectiles dont j'avais atteint ceux de la chasse, aucun n'avait-il produit d'effet ? Ce que je savais de l'intelligence de mes ennemis ne permettait pas l'hypothèse d'une terreur sans cause. Tout, au contraire, me forçait à supposer que la *flèche*, lancée dans des conditions particulières, devait être contre eux une arme redoutable. Mais quelles étaient ces conditions ? Quel était le point vulnérable des Xipéhuz ? Et brusquement la pensée me vint que c'était *l'étoile* qu'il fallait atteindre. Une minute j'en eus la certitude, une certitude passionnée, aveugle. Puis le doute me saisit.

De la fronde, plusieurs fois, n'avais-je pas visé, touché ce but ? Pourquoi la flèche serait-elle plus heureuse que la pierre ?...

Or, c'était la nuit, l'incommensurable abîme, ses lampes merveilleuses épandues par-dessus la terre. Et moi, la tête dans les mains, je rêvais, le cœur plus ténébreux que la nuit.

Un lion se mit à rugir, des chacals passèrent dans la plaine, et de nouveau la petite lumière d'espérance m'éclaira. Je venais de penser que le caillou de la fronde était relativement gros et l'étoile des Xipéhuz si minuscule ! Peut-être, pour agir, fallait-il aller profond, percer d'une pointe aiguë, et alors leur terreur devant la flèche s'expliquait !

Cependant Wéga tournait lentement sur le pôle, l'aube était proche, et la lassitude, pour quelques heures, endormit dans mon crâne le monde de l'esprit.

Les jours suivants, armé de l'arc, je fus constamment à la poursuite des Xipéhuz, aussi loin dans leur enceinte que la sagesse le permettait. Mais tous évitèrent mon attaque, se tenant au loin, hors de portée. Il ne fallait pas songer à se mettre en embuscade, leur mode de perception leur permettant de constater ma présence à travers les obstacles.

Vers la fin du cinquième jour, il se produisit un événement qui, à lui seul, prouverait que les Xipéhuz sont des êtres faillibles à la fois et perfectibles comme l'homme. Ce soir-là, au crépuscule, un Xipéhuz s'approcha délibérément de moi, avec cette vitesse constamment accélérée qu'ils affectionnent pour l'attaque. Surpris, le cœur palpitant, je bandai mon arc. Lui, s'avançant toujours, pareil à une colonne de turquoise dans le soir naissant, arrivait presque à portée. Puis, comme je m'apprêtais à lancer ma flèche, je le vis, avec stupéfaction, se retourner, cacher son étoile, sans cesser de progresser vers moi. Je n'eus que le temps de mettre Kouath au galop, de me dérober à l'atteinte de ce redoutable adversaire.

Or, cette simple manœuvre, à laquelle aucun Xipéhuz n'avait paru songer auparavant, outre qu'elle démontrait, une fois de plus, l'invention personnelle, l'individualité chez l'ennemi, suggérait deux idées : la première, c'est que j'avais chance d'avoir raisonné juste relativement à la vulnérabilité de l'étoile xipéhuze ; la seconde, moins encourageante, c'est que la même tactique, si elle était adoptée par tous, allait rendre ma tâche extraordinairement ardue, peut-être impossible.

Cependant, après avoir tant fait que d'arriver à connaître la vérité, je sentis grandir mon courage devant l'obstacle et j'osai espérer de mon esprit la subtilité nécessaire pour le renverser[3].

---

[3] Aux chapitres suivants, où le mode est généralement narratif, je serre de près la traduction littérale de M. Dessault, sans pourtant m'astreindre à la fatigante division en verset, ni aux répétitions inutiles.

VI

Seconde période du livre de Bakhoûn

Je retournai dans ma solitude. Anakhre, troisième fils de ma femme Tepai, était un puissant constructeur d'armes. Je lui ordonnai de tailler un arc de portée extraordinaire. Il prit une branche de l'arbre Waham, dure comme le fer, et l'arc qu'il en tira était quatre fois plus puissant que celui du pasteur Zankann, le plus fort archer des mille tribus. Nul homme vivant n'aurait pu le tendre. Mais j'avais imaginé un artifice et Anakhre ayant travaillé selon ma pensée, il se trouva que l'arc immense pouvait être tendu et détendu par une femme.

Or, j'avais toujours été expert à lancer le dard et la flèche, et en quelques jours j'appris à connaître si parfaitement l'arme construite par mon fis Anakhre que je ne manquais aucun but, fût-il menu comme la mouche ou se déplaçât-il aussi vite que le faucon.

Tout cela fait, je retournai vers Kzour, monté sur Kouath aux yeux de flamme, et je recommençai à rôder autour des ennemis de l'homme.

Pour leur inspirer confiance, je tirai beaucoup de flèches avec mon arc habituel, chaque fois qu'un de leurs partis approchait de la frontière, et mes flèches tombaient beaucoup en deçà d'eux. Ils apprirent ainsi à connaître la portée exacte de l'arme, et par là à se croire absolument hors de péril à des distances fixes. Pourtant, une défiance leur restait, qui les rendait mobi-

les, capricieux, tant qu'ils n'étaient pas sous le couvert de la forêt, et leur faisait dérober leurs étoiles à ma vue.

À force de patience, je lassai leur inquiétude, et, au sixième matin, une troupe vint se poster en face de moi, sous un grand arbre à châtaignes à trois portées d'arc communes.

Tout de suite j'envoyai une nuée de flèches inutiles. Alors, leur vigilance s'endormit de plus en plus et leurs allures devinrent aussi libres qu'aux premiers temps de mon séjour.

C'était l'heure décisive. Ma poitrine grondait tellement que, d'abord, je me sentis sans force. J'attendis, car d'une seule flèche dépendait le formidable avenir. Si celle-là faillait d'aller au but marqué, plus jamais peut-être les Xipéhuz ne se prêteraient à mon expérimentation, et alors comment savoir s'ils sont accessibles aux coups de l'homme ?

Cependant, peu à peu ma volonté triompha, fit taire la poitrine, fit souples et forts les membres et tranquille la prunelle. Alors, lent, je levai l'arc d'Anakhre. Là-bas, au loin, un grand cône d'émeraude se tenait immobile dans l'ombre de l'arbre ; son étoile éclatante se tournait vers moi. L'arc énorme se tendit ; dans l'espace, sifflante, partit la flèche… et le Xipéhuz, atteint, *tomba, se condensa, se pétrifia*.

Le cri sonore du triomphe jaillit de ma poitrine. Étendant les bras, dans l'extase, je remerciai l'Unique.

Ainsi donc, ils étaient vulnérables à l'arme humaine, ces épouvantables Xipéhuz ! On pouvait espérer les détruire !

Maintenant, sans crainte, je laissai gronder ma poitrine, je laissai battre la musique d'allégresse, moi qui avais tant désespéré du futur de ma race, moi qui, sous la course des constellations, sous le cristal bleu de l'abîme, avais si souvent calculé

qu'en deux siècles le vaste monde aurait senti craquer ses limites devant l'invasion xipéhuze.

Et pourtant, quand elle revint, la Nuit aimée, la Nuit pensive, une ombre tomba sur ma béatitude, le chagrin que l'homme et le Xipéhuz ne pussent pas coexister, que l'anéantissement de l'un dût être la farouche condition de la vie de l'autre.

LIVRE DEUXIÈME

VII

Troisième période du livre de Bakhoûn

1

Les prêtres, les vieillards et les chefs ont, dans l'émerveillement, écouté mon récit ; jusqu'au fond des solitudes les coureurs sont allés répéter la bonne nouvelle. Le grand Conseil a ordonné aux guerriers de se réunir à la sixième lune de l'an 22 649, dans la plaine de Mehour-Asar, et les prophètes ont prêché la guerre sacrée. Plus de cent mille guerriers Zahelals sont accourus ; un grand nombre de combattants des races étrangères, Dzoums, Sahrs, Khaldes, attirés par la renommée, sont venus s'offrir à la grande nation.

Kzour a été cerné d'un décuple rang d'archers, mais les flèches ont toutes échoué devant la tactique xipéhuze, et des guerriers imprudents, en grand nombre, ont péri.

Alors, pendant plusieurs semaines, une grande terreur a prévalu parmi les hommes…

Le troisième jour de la huitième lune, armé d'un couteau à pointe fine, j'ai annoncé aux peuples innombrables que j'allais

seul combattre les Xipéhuz dans l'espérance de détruire la défiance qui commençait à naître contre la vérité de mon récit.

Mes fils Loûm, Demja, Anakhre, se sont violemment opposés à mon projet et ont voulu prendre ma place. Et Loûm a dit : « Tu ne peux pas y aller, car, toi mort, tous croiraient les Xipéhuz invulnérables, et la race humaine périrait. »

Demja, Anakhre et beaucoup de chefs ayant prononcé les mêmes paroles, j'ai trouvé ces raisons justes et je me suis retiré.

Alors, Loûm, s'étant emparé de mon couteau à manche de corne, a passé la frontière mortelle et les Xipéhuz sont accourus. L'un d'eux, beaucoup plus rapide que les autres, allait l'atteindre, mais Loûm, plus subtil que le léopard, s'écarta, tourna le Xipéhuz, puis d'un bond géant, rejoignit, darda la pointe aiguë.

Les peuples immobiles virent crouler, se condenser, se pétrifier l'adversaire. Cent mille voix montèrent dans le matin bleu, et déjà Loûm revenait, franchissait la frontière. Son nom glorieux circulait à travers les armées.

2. Première bataille

L'an du monde 22 649, le septième jour de la huitième lune.

À l'aube, les cors ont sonné ; les lourds marteaux ont frappé les cloches d'airain pour la grande bataille. Cent buffles noirs, deux cents étalons ont été immolés par les prêtres, et mes cinquante fils ont avec moi prié l'Unique.

La planète du soleil s'est engloutie dans l'aurore rouge, les chefs ont galopé au front des armées, la clameur de l'attaque s'est élargie avec la course impétueuse de cent mille combattants.

La tribu de Nazzum a, la première, abordé l'ennemi et le combat a été formidable. Impuissants d'abord, fauchés par les coups mystérieux, bientôt les guerriers ont connu l'art de frapper les Xipéhuz et de les anéantir. Alors, toutes les nations, Zahelals, Dzoums, Sahrs, Khaldes, Xisoastres, Pjarvanns, grondantes comme les océans, ont envahi la plaine et la forêt, partout cerné les silencieux adversaires.

Pendant longtemps la bataille a été un chaos ; les messagers venaient continuellement apprendre aux prêtres que les hommes périssaient par centaines, mais que leur mort était vengée.

À l'heure brûlante, mon fils Sourdar aux pieds agiles, dépêché par Loûm, est venu me dire que, pour chaque Xipéhuz anéanti, il périssait douze des nôtres. J'ai eu l'âme noire et le cœur sans force, puis mes lèvres ont murmuré :

– Qu'il en soit comme le veut le seul Père !

Et m'étant rappelé le dénombrement des guerriers, qui donnait le chiffre de cent et quarante mille ; sachant que les Xipéhuz s'élevaient à quatre mille environ, je pensai que plus du tiers de la vaste armée périrait, mais que la terre serait à l'homme. Or, il aurait pu se faire que l'armée n'y suffît pas :

– C'est donc une victoire ! murmurai-je tristement.

Mais comme je songeais à ces choses, voilà que la clameur de la bataille fit trembler plus fort la forêt, puis, en grandes masses, les guerriers reparurent et tous, avec des cris de détresse, s'enfuyaient vers la frontière de Salut.

Alors je vis les Xipéhuz déboucher à l'Orée, non plus séparés les uns des autres, comme au matin, mais unis par vingtai-

nes, circulairement, leurs feux tournés à l'intérieur des groupes. Dans cette position, invulnérables, ils avançaient sur nos guerriers impuissants, et les massacraient épouvantablement.

C'était la débâcle.

Les plus hardis combattants ne songeaient qu'à la fuite. Pourtant, malgré le deuil qui s'élargissait sur mon âme, j'observai patiemment les péripéties fatales, dans l'espoir de trouver quelque remède au fond même de l'infortune, car souvent le venin et l'antidote habitent côte à côte.

De cette confiance dans la réflexion, le destin me récompensa par deux découvertes. Je remarquai, premièrement, aux places où nos tribus étaient en grandes multitudes et les Xipéhuz en petit nombre, que la tuerie, d'abord incalculable, se ralentissait à mesure, que les coups de l'ennemi portaient de moins en moins, beaucoup de frappés se relevant après un bref étourdissement. Les plus robustes finissaient même par résister complètement au choc, continuant à fuir après des atteintes répétées. Le même phénomène se renouvelant en divers points du champ de bataille, j'osai conclure que les Xipéhuz se fatiguaient, que leur puissance de destruction ne dépassait pas une certaine limite.

La seconde remarque, qui complétait heureusement la première, me fut fournie par un groupe de Khaldes. Ces pauvres gens, entourés de tous côtés par l'ennemi, perdant confiance dans leurs courts couteaux, arrachèrent des arbustes et s'en firent des massues à l'aide desquelles ils essayèrent de se frayer un passage. À ma grande surprise, leur tentative réussit. Je vis des Xipéhuz, par douzaines, perdre l'équilibre sous les coups, et environ la moitié des Khaldes s'échapper par la trouée ainsi faite, mais, chose singulière, ceux qui, au lieu d'arbustes, se servirent d'instruments d'airain (ainsi qu'il advint à quelques chefs), ceux-là se tuèrent eux-mêmes en frappant l'ennemi. Il

faut encore remarquer que les coups de massue ne firent pas de mal sensible aux Xipéhuz, car ceux qui étaient tombés se relevèrent promptement et reprirent la poursuite. Je n'en considérai pas moins ma double découverte comme d'une extrême importance pour les luttes futures.

Cependant, la débâcle continuait. La terre retentissait de la fuite des vaincus ; avant le soir, il ne restait plus dans les limites xipéhuzes que nos morts et quelques centaines de combattants montés aux arbres. De ces derniers, le sort fut terrible, car les Xipéhuz les brûlèrent vivants en convergeant mille feux dans les branchages qui les abritaient. Leurs cris effroyables retentirent pendant des heures sous le grand firmament.

3. Bakhoûn élu

Le lendemain, les peuples firent le dénombrement des survivants. Il se trouva que la bataille coûtait neuf mille hommes environ ; une évaluation sage porta la perte des Xipéhuz à six cents. De sorte que la mort de chaque ennemi avait coûté quinze existences humaines.

Le désespoir se mit dans les cœurs, beaucoup criaient contre les chefs et parlaient d'abandonner l'épouvantable entreprise. Alors, sous les murmures, je m'avançai au milieu du camp et je me mis à reprocher hautement aux guerriers la pusillanimité de leurs âmes. Je leur demandai s'il était préférable de laisser périr tous les hommes ou d'en sacrifier une partie ; je leur démontrai qu'en dix ans la contrée Zahelale serait envahie par les Formes, et en vingt le pays des Khaldes, des Sahrs, des Pjarvanns et des Xisoastres ; puis, ayant ainsi éveillé leur conscience, je leur fis reconnaître que déjà un sixième du redoutable territoire était revenu aux hommes, que par trois côtés l'ennemi était refoulé dans la forêt. Enfin je leur communiquai mes observations, je leur fis comprendre que les Xipéhuz n'étaient pas

infatigables, que des massues de bois pouvaient les renverser et les forcer de découvrir leur point vulnérable.

Un grand silence régnait sur la plaine, l'espoir revenait au cœur des guerriers innombrables qui m'écoutaient. Et pour augmenter la confiance, je décrivis des appareils de bois que j'avais imaginés, propres à la fois a l'attaque et a la défense. L'enthousiasme renaquit, les peuples applaudirent ma parole et les chefs mirent leur commandement à mes pieds.

4. Métamorphoses de l'armement

Les jours suivants, je fis abattre un grand nombre d'arbres, et je donnai le modèle de légères barrières portatives dont voici la description sommaire : un châssis long de six, large de deux coudées, relié par des barreaux à un châssis intérieur d'une largeur d'une coudée sur une longueur de cinq. Six hommes (deux porteurs, deux guerriers armés de grosses lances de bois obtuses, deux autres également armés de lances de bois, mais à très fines pointes métalliques, et pourvus, en outre, d'arcs et de flèches) pouvaient y tenir à l'aise, circuler en forêt, abrités contre le choc immédiat des Xipéhuz. Arrivés à portée de l'ennemi, les guerriers pourvus de lances obtuses devaient frapper, renverser, forcer l'ennemi à se découvrir, et les archers-lanciers devaient viser les étoiles, soit de la lance, soit de l'arc, suivant l'éventualité. Comme la stature moyenne des Xipéhuz atteignait un peu au-delà d'une coudée et demie, je disposai les barrières de façon que le châssis extérieur ne dépassât pas, pendant la marche, une hauteur au-dessus du sol de plus d'une coudée et un quart, et pour cela il suffisait d'incliner un peu les supports qui le reliaient au châssis intérieur porté à main d'homme. Comme d'ailleurs les Xipéhuz ne savent pas franchir les obstacles abrupts, ni progresser autrement que debout, la barrière ainsi conçue était suffisante pour s'abriter contre leurs attaques immédiates. Assurément, ils feraient effort pour brûler les armes nouvelles, et en plus d'un cas ils devaient y parvenir, mais comme leurs feux

n'étaient guère efficaces hors de portée de flèche, il leur faudrait se découvrir pour entreprendre cette calcination. En outre, celle-ci n'étant pas instantanée, on pourrait, par des manœuvres de déplacement rapides, s'y soustraire en grande partie.

5. La deuxième bataille

L'an du monde 22 649, le onzième jour de la huitième lune. Ce jour a été livrée la seconde bataille contre les Xipéhuz, et les chefs m'ont remis le commandement suprême. Alors, j'ai divisé les peuples en trois armées. Un peu avant l'aurore, j'ai lancé contre Kzour quarante mille guerriers armés selon le système des barrières. Cette attaque a été moins confuse que celle du septième jour. Les tribus sont entrées lentement dans la forêt, par petites troupes disposées en bon ordre, et la rencontre a commencé. Elle a été tout à l'avantage des hommes pendant la première heure, les Xipéhuz ayant été complètement déroutés par la tactique nouvelle ; plus de cent des Formes ont péri, à peine vengées par la mort d'une dizaine de guerriers. Mais, la surprise passée, les Xipéhuz se sont appliqués à brûler les barrières. Ils ont pu, en quelques circonstances, y parvenir. Une manœuvre plus dangereuse fut celle adoptée par eux vers la quatrième heure du jour : profitant de leur vélocité, des groupes de Xipéhuz, serrés les uns contre les autres, arrivaient sur les barrières, réussissaient à les renverser. Il périt, de cette façon, un très grand nombre d'hommes, si bien que l'ennemi reprenant l'avantage, une partie de notre armée se désespéra.

Vers la cinquième heure, les tribus Zahelales de Khemar, de Djoh et une partie des Xisoastres et des Sahrs commencèrent la déroute. Voulant éviter une catastrophe, je dépêchai des courriers protégés par de fortes barrières pour annoncer du renfort. En même temps, je disposai la seconde armée pour l'attaque ; mais, auparavant, je donnai des instructions nouvelles : c'est que les barrières devaient se maintenir par groupes aussi denses que le permettait la circulation en forêt, et se disposer en carrés

compacts dès qu'approchait une troupe un peu imposante de Xipéhuz, sans pour cela abandonnez : l'offensive.

Cela dit, je donnai le signal ; en peu de temps, j'eus le bonheur de voir que la victoire revenait aux peuples coalisés. Enfin, vers le milieu du jour, un dénombrement approximatif, portant le nombre des pertes de notre armée à deux mille hommes et celles des Xipéhuz à trois cents, fit voir d'une façon décisive les progrès accomplis, et remplit toutes les âmes de confiance.

Toutefois, la proportion varia légèrement à notre désavantage vers la quatorzième heure, les Peuples perdant alors quatre mille individus et les Xipéhuz cinq cents.

C'est alors que je lançai le troisième corps : la bataille atteignit sa plus grande intensité, l'enthousiasme des guerriers grandissant de minute en minute, jusqu'à l'heure où le soleil fut prêt à tomber dans l'Occident.

Vers ce moment, les Xipéhuz reprirent l'offensive au nord de Kzour ; un recul des Dzoums et des Pjarvanns me fit concevoir de l'inquiétude. Jugeant, en outre, que la nuit serait plus favorable à l'ennemi qu'aux nôtres, je fis sonner la fin de la bataille. Le retour des troupes se fit avec calme, victorieusement ; une grande partie de la nuit se passa à célébrer nos succès. Ils étaient considérables : huit cents Xipéhuz avaient succombé, leur sphère d'action était réduite aux deux tiers de Kzour. Il est vrai que nous avions laissé sept mille des nôtres dans la forêt ; mais ces pertes étaient bien inférieures, proportionnellement au résultat, à celles de la première bataille. Aussi, rempli d'espoir, osai-je alors concevoir le plan d'une attaque plus décisive contre les deux mille six cents Xipéhuz encore existants.

6. L’extermination

L’an du monde 22 649, le quinzième jour de la huitième lune.

Quand l’astre rouge s’est posé sur les collines orientales, les peuples étaient rangés en bataille devant Kzour.

L’âme grandie d’espérance, j’ai fini de parler aux chefs, des cors ont sonné, les lourds marteaux ont retenti sur l’airain, et la première armée a marché contre la forêt.

Or, les barrières étaient plus fortes, un peu plus grandes, et renfermaient douze hommes au lieu de six, sauf un tiers environ qui étaient construites d’après l’idée ancienne.

Ainsi, elles devenaient plus difficiles à brûler comme à renverser.

Les premiers moments du combat ont été heureux ; après la troisième heure, quatre cents Xipéhuz étaient exterminés, et deux mille des nôtres seulement. Encouragé par ces bonnes nouvelles, je lançai le deuxième corps. L’acharnement de part et d’autre devint alors épouvantable, nos combattants s’accoutumant au triomphe, les antagonistes déployant l’opiniâtreté d’un noble Règne. De la quatrième à la huitième heure, nous ne sacrifiâmes pas moins de dix mille vies ; mais les Xipéhuz les payèrent de mille des leurs, si bien que mille seulement restaient dans les profondeurs de Kzour.

De ce moment, je compris que l’Homme aurait la possession du monde ; mes dernières inquiétudes s’apaisèrent.

Pourtant, à la neuvième heure, il y eut une grande ombre sur notre victoire. À ce moment, les Xipéhuz ne se montraient plus que par masses énormes dans les clairières, dérobant leurs

étoiles, et il devenait presque impossible de les renverser. Animés par la bataille, beaucoup des nôtres se ruaient sur ces masses. Alors, d'une évolution rapide, un gros de Xipéhuz se détachait, renversant et massacrant les téméraires.

Un millier périt ainsi, sans perte sensible pour l'ennemi ; ce que voyant, des Pjarvanns crièrent que tout était fini ; une panique prévalut qui mit plus de dix mille hommes en fuite, un grand nombre ayant même l'imprudence d'abandonner les barrières pour aller plus rapidement. Il leur en coûta. Une centaine de Xipéhuz, mis à leur poursuite, abattit plus de deux mille Pjarvanns et Zahelals : l'épouvante commença de se répandre sur toutes nos lignes.

Quand les coureurs m'apportèrent cette funeste nouvelle, je compris que la journée serait perdue si je ne réussissais, par quelque rapide manœuvre, à reprendre les positions perdues. Immédiatement, je fis donner aux chefs de la troisième armée l'ordre de l'attaque, et j'annonçais que j'en prendrais le commandement. Puis, je portai rapidement ces réserves dans la direction d'où venaient les fuyards. Nous nous trouvâmes bientôt face à face avec les Xipéhuz poursuivants. Entraînés par l'ardeur de leur tuerie, ceux-ci ne se reformèrent pas assez vite, et, en peu d'instants, je les eus fait envelopper : très peu échappèrent ; l'acclamation immense de notre victoire alla rendre courage aux nôtres.

Dès lors, je n'eus pas de peine à reformer l'attaque ; notre manœuvre se borna constamment à détacher des segments des groupes ennemis, puis à envelopper ces segments et à les anéantir.

Bientôt, concevant combien cette tactique leur était défavorable, les Xipéhuz recommencèrent contre nous la lutte en petits corps, et le massacre des deux Règnes, dont l'un ne pouvait exister que par l'anéantissement de l'autre, redoubla effroya-

blement. Mais tout doute sur l'issue finale disparaissait des âmes les plus pusillanimes. Vers la quatorzième heure, c'est à peine s'il restait cinq cents Xipéhuz contre plus de cent mille hommes, et ce petit nombre d'antagonistes était de plus en forêt enfermé dans des frontières étroites, un sixième environ de la forêt de Kzour, ce qui facilitait extrêmement nos manœuvres.

Cependant, le crépuscule ruisselait en rouge lumière à travers les arbres, et craignant les embûches de l'ombre, je fis interrompre le combat.

L'immensité de la victoire dilatait toutes les âmes ; les chefs parlèrent de m'offrir la souveraineté des peuples. Je leur conseillai de ne jamais confier les destinées de tant d'hommes à une pauvre créature faillible, mais d'adorer l'Unique, et de prendre pour chef terrestre la Sagesse.

VIII

Dernière période du livre de Bakhoûn

La Terre appartient aux Hommes. Deux jours de combat ont anéanti les Xipéhuz ; tout le domaine occupé par les deux cents derniers a été rasé, chaque arbre, chaque plante, chaque brin d'herbe a été abattu. Et j'ai achevé, pour la connaissance des peuples futurs, aidé par Loûm, Azah et Simhô, mes fils, d'inscrire leur histoire sur des tables de granit.

Et me voici seul, au bord de Kzour, dans la nuit pâle. Une demi-lune de cuivre se tient sur le Couchant. Les lions rugissent aux étoiles. Le fleuve erre lentement parmi les saules ; sa voix

éternelle raconte le temps qui passe, la mélancolie des choses périssables. Et j'ai enterré mon front dans mes mains, et une plainte est montée de mon cœur. Car, maintenant que les Xipéhuz ont succombé, mon âme les regrette, et je demande à l'Unique quelle Fatalité a voulu que la splendeur de la Vie soit souillée par les Ténèbres du Meurtre !

LA MORT DE LA TERRE

(1910)

L'homme capta jusqu'à la force mystérieuse qui a assemblé les atomes. Cette frénésie annonçait la mort de la terre.

I

Paroles à travers l'étendue

L'affreux vent du Nord s'était tu. Sa voix mauvaise, depuis quinze jours remplissait l'oasis de crainte et de tristesse. Il avait fallu dresser les brise-ouragan et les serres de silice élastique. Enfin, l'oasis commençait à tiédir.

Targ, le veilleur du Grand Planétaire, ressentit une de ces joies subites qui illuminèrent la vie des hommes, aux temps divins de l'Eau. Que les plantes étaient belles encore ! Elles reportaient Targ à l'amont des âges, alors que des océans couvraient les trois quarts du monde, que l'homme croissait parmi des sources, des rivières, des fleuves, des lacs des marécages. Quelle fraîcheur animait les générations innombrables des végétaux et des bêtes ! La vie pullulait jusqu'au plus profond des mers. Il y avait des prairies et des sylves d'algues comme des forêts d'arbres et des savanes d'herbes. Un avenir immense s'ouvrait devant les créatures ; l'homme pressentait à peine les lointains descendants qui trembleraient en attendant la fin du monde. Imagina-t-il jamais que l'agonie durerait plus de cent millénaires ?

Targ leva les yeux vers le ciel où plus jamais ne paraîtraient des nuages. La matinée était fraîche encore, mais, à midi, l'oasis serait torride.

La moisson est prochaine ! murmura le veilleur.

Il montrait un visage bistre, des yeux et des cheveux aussi noirs que l'anthracite. Comme tous les Derniers Hommes, il avait la poitrine spacieuse, tandis que le ventre se rétrécissait. Ses mains étaient fines, ses mâchoires petites, ses membres décelaient plus d'agilité que de force. Un vêtement de fibres minérales, aussi souple et chaud que les laines antiques, s'adaptait exactement à son corps ; son être exhalait une grâce résignée, un charme craintif que soulignaient les joues étroites et le feu pensif des prunelles.

Il s'attardait à contempler un champ de hautes céréales, des rectangles d'arbres, dont chacun portait autant de fruits que de feuilles, et il dit :

– Âges sacrés, aubes prodigieuses où les plantes couvraient la jeune planète !

Comme le Grand Planétaire était aux confins de l'oasis et du désert, Targ pouvait apercevoir un sinistre paysage de granits, de silices et de métaux, une plaine de désolation étendue jusqu'aux contreforts des montagnes nues, sans glaciers, sans sources, sans un brin d'herbe ni une plaque de lichen. Dans ce désert de mort, l'oasis, avec ses plantations rectilignes et ses villages métalliques, était une tache misérable.

Targ sentit peser la vaste solitude et les monts implacables ; il leva mélancoliquement la tête vers la conque du Grand Planétaire. Cette conque étalait une corolle soufre vers l'échancrure des montagnes. Faite d'arcum et sensible comme une rétine, elle ne recevait que les rythmes du large, émanés des oasis et, selon le réglage, éteignait ceux auxquels le veilleur ne devait pas répondre.

Targ l'aimait comme un emblème des rares aventures encore possibles à la créature humaine ; dans ses tristesses, il se tournait vers elle, il en attendait du courage ou de l'espérance.

Une voix le fit tressaillir. Avec un faible sourire, il vit monter vers la plate-forme une jeune fille aux contours rythmiques. Elle portait librement ses cheveux de ténèbres ; son buste ondulait aussi flexible que la tige des longues céréales. Le veilleur la considérait avec amour. Sa Sœur Arva était la seule créature près de qui il retrouvât ces minutes subites, imprévues et charmantes, où il semblait que, au fond du mystère, quelques énergies veillaient encore pour le sauvetage des hommes.

Elle s'exclama, avec un rire contenu :

– Le temps est beau, Targ... Les plantes sont heureuses !

Elle aspira l'odeur consolante qui sourd de la chair verte des feuilles ; le feu noir de ses yeux palpitait. Trois oiseaux planèrent au-dessus des arbres et s'abattirent au bord de la plate-forme. Ils avaient la taille des anciens condors, des formes aussi pures que celles des beaux corps féminins, d'immenses ailes argentines, glacées d'améthyste, dont les pointes émettaient une lueur violette. Leurs têtes étaient grosses, leurs becs très courts, très souples, rouges comme des lèvres ; et l'expression de leurs yeux se rapprochait de l'expression humaine. L'un d'eux, levant la tête, fit entendre des sons articulés ; Targ prit la main d'Arva avec inquiétude.

– Tu as compris ? fit-il. La terre s'agite !...

Quoique, depuis très longtemps, aucune oasis n'eût péri par les secousses sismiques et que l'amplitude de celles-ci eût bien diminué depuis l'ère sinistre où elles avaient brisé la puissance humaine, Arva partagea le trouble de son frère.

Mais une idée capricieuse lui passant par l'esprit :

– Qui sait, fit-elle, si, après avoir fait tant de mal à nos frères, les tremblements de terre ne nous deviendront pas favorables ?

– Et comment ? demanda Targ avec indulgence.

– En faisant reparaître une partie des eaux !

Il y avait souvent rêvé, sans l'avoir dit à personne, car une telle pensée eût paru stupide et presque blasphématoire à une humanité déchue, dont toutes les terreurs évoquaient des soulèvements planétaires.

– Tu y penses donc aussi, s'exclama-t-il avec exaltation… Ne le dis à personne ! Tu les offenserais jusqu'au fond de l'âme !

– Je ne pouvais le dire qu'à toi.

De toutes parts surgissaient des bandes blanches d'oiseaux : ceux qui avaient rejoint Targ et Arva piétaient avec impatience. Le jeune homme leur parlait, en employant une syntaxe particulière. Car, à mesure que développait leur intelligence, les oiseaux s'étaient initiés au langage, – un langage qui n'admettait que des termes concrets et des phrases-images.

Leur notion de l'avenir demeurait obscure et courte, leur prévoyance instinctive. Depuis que l'homme ne se servait plus d'eux comme nourriture, ils vivaient heureux, incapables de concevoir leur propre mort et plus encore la fin de leur espèce.

L'oasis en élevait douze cents environ, dont la présence était d'une vive douceur et fort utile. L'homme, n'ayant pu regagner l'instinct, perdu pendant les ères de sa puissance, la condition actuelle du milieu le mettait aux prises avec des phénomènes que ne pouvaient guère signaler les appareils, si délicats pourtant, hérités des ancêtres, et que prévoyaient les oiseaux. Si

ceux-ci avaient disparu, dernier vestige de la vie animale, une plus amère désolation se serait abattue sur les âmes.

Le péril n'est pas immédiat ! murmura Targ.

Une rumeur parcourait l'oasis ; des hommes jaillissaient aux abords des villages et des emblavures. Un individu trapu, dont le crâne massif semblait directement posé sur le torse, apparut au pied du Grand Planétaire. Il ouvrait des yeux dessillés et pauvres, dans un visage couleur d'iode ; ses mains, plates et rectangulaires, oscillaient au bout des bras ; courts.

– Nous verrons la fin du monde ! grogna-t-il… Nous serons la dernière génération des hommes.

Derrière lui, on entendit un rire caverneux. Dane, le centenaire, se montra avec son arrière-petit-fils et une femme aux yeux longs, aux cheveux de bronze. Elle marchait aussi légèrement que les oiseaux.

– Non, nous ne la verrons pas, affirma-t-elle. La mort des hommes sera lente… L'eau décroîtra jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que quelques familles autour d'un puits. Et ce sera plus terrible.

– Nous verrons la fin du monde ! s'obstina l'homme trapu.

– Tant mieux ! fit l'arrière-petit-fils de Dane. Que la terre boive aujourd'hui même, les dernières sources !

Sa face sinueuse, très étroite, décelait une tristesse sans bornes ; il s'étonnait lui-même de n'avoir pas supprimé son existence.

– Qui sait s'il n'y a pas un espoir ! marmonna l'ancêtre.

Le cœur de Targ battit ; il abaissa vers le centenaire des yeux où scintilla la jeunesse.

– Oh ! père !… s'écria-t-il.

Déjà la face du vieillard s'était immobilisée. Il retomba dans ce rêve taciturne, qui le faisait ressembler à un bloc de basalte ; Targ garda pour lui sa pensée.

La foule grossissait aux confins du désert et de l'oasis. Quelques planeurs s'élevèrent, qui venaient du Centre. On était à l'époque où le travail ne sollicitait guère les hommes : il n'y avait qu'à attendre le temps des récoltes. Car aucun insecte, aucun microbe, ne survivaient. Resserrés sur d'étroits domaines, hors desquels toute vie « protoplasmique » était impossible, les aïeux avaient mené une lutte efficace contre les parasites. Même les organismes microscopiques ne purent se maintenir, privés de cet imprévu qui résulte des agglomérations denses, des grands espaces, des transformations et des déplacements perpétuels.

D'ailleurs, maîtres de la distribution de l'eau, les hommes disposaient d'un pouvoir irrésistible contre les êtres qu'ils voulaient détruire. L'absence des anciens animaux domestiques et sauvages, véhicules incessants d'épidémie, avait encore avancé l'heure du triomphe. Maintenant l'homme, les oiseaux et les plantes étaient pour toujours à l'abri des maladies infectieuses.

Leur vie n'en était pas plus longue : beaucoup de microbes bienfaisants ayant disparu avec les autres, les infirmités propres à la machine humaine s'étaient développées, et des maladies nouvelles avaient surgi, maladies que l'on eût pu croire causées par des « microbes minéraux ». Par suite, l'homme retrouvait au-dedans des ennemis analogues à ceux qui le menaçaient au-dehors, et quoique le mariage fût un privilège réservé aux plus aptes, l'organisme atteignait rarement un âge avancé.

Bientôt plusieurs centaines d'hommes se trouvèrent réunis autour du Grand Planétaire. Il n'y avait qu'un faible tumulte ; la tradition du malheur se transmettait depuis trop de générations pour ne pas avoir tari ces réserves d'épouvante et de douleur qui sont la rançon des joies puissantes et des vastes espérances. Les Derniers Hommes avaient une sensibilité restreinte et guère d'imagination.

Toutefois, la foule était inquiète ; quelques visages se crispaient ; ce fut un soulagement lorsqu'un quadragénaire, sautant d'une Motrice, cria :

– Les appareils sismiques ne signalent rien encore… La secousse sera faible.

– De quoi nous inquiétons-nous ? s'écria la femme aux longs yeux. Que pouvons-nous faire et prévoir ? Toutes les mesures sont prises depuis les siècles des siècles ! Nous sommes à la merci de l'inconnu : c'est une affreuse sottise de s'enquérir d'un péril inévitable !

– Non, Hélé, répondit le quadragénaire ; ce n'est pas de la sottise, c'est de la vie. Tant que les hommes auront la force de s'inquiéter, leurs jours auront encore quelque douceur. Après, ils seront morts dès l'heure de leur naissance.

– Qu'il en soit ainsi ! ricana le petit-fils de Dane. Nos joies misérables et nos débiles tristesses valent moins que la mort.

Le quadragénaire secoua la tête. Comme Targ et sa sœur, il avait encore de l'avenir dans son âme et de la force dans sa large poitrine. Son regard clair rencontrant les yeux frais d'Arva, une fine émotion accéléra son souffle.

Cependant, d'autres groupes se rassemblaient aux divers secteurs de la périphérie. Grâce aux ondifères, disposés de mille en mille mètres, ces groupes communiquaient librement.

On pouvait entendre, à volonté, les rumeurs d'un district ou même de toute la population. Cette communion condensait l'âme des foules agissait comme un stimulant énergique. Et il y eut une manière d'exaltation lorsqu'un message de l'oasis des Terres-Rouges vibra dans la conque du Grand Planétaire et se répercuta d'ondifère en ondifère. Il apprenait que, là-bas non seulement les oiseaux, mais les sismographes annonçaient des troubles souterrains. Cette confirmation du péril resserra les groupes.

Manô, le quadragénaire, avait gravi la plate-forme ; Targ et Arva étaient pâles. Et, comme la jeune fille tremblait un peu, le nouveau venu murmura :

– L'étroitesse même des oasis, et leur petit nombre, doivent nous rassurer. La probabilité est bien faible qu'elles se trouvent dans les zones dangereuses.

– D'autant moins le sont-elles, appuya Targ, que c'est leur position même qui, jadis, les a sauvées !

Le petit-fils de Dane avait entendu ; il eut son ricanement sinistre :

– Comme si les zones ne variaient pas de période en période ! D'ailleurs, ne peut-il suffire d'une faible secousse, mais frappant juste, pour tarir les sources ?

Il s'éloigna, plein d'une ironie morne. Targ, Arva et Manô avaient tressailli. Ils demeurèrent une minute taciturnes, puis le quadragénaire reprit :

– Les zones varient avec une extrême lenteur. Depuis deux cents ans, les fortes secousses ont passé au large du désert. Leurs répercussions n'ont pas altéré les sources. Seules, les Terres-Rouges, la Dévastation et l'Occidentale sont voisines des régions dangereuses…

Il considérait Arva avec une admiration douce, où levait la fleur d'amour. Veuf depuis trois ans, il souffrait de sa solitude. Malgré la révolte de son énergie et de sa tendresse, il s'y était résigné. Les lois fixaient avec rigueur le nombre des unions et des naissances.

Mais, depuis quelques semaines, le Conseil des Quinze avait inscrit Manô parmi ceux qui pouvaient refaire une famille : la santé de ses enfants justifiait cette faveur. Et, l'image d'Arva se métamorphosant dans l'âme de Manô, la légende obscure, une fois encore, recevait la lumière.

– Mêlons de l'espoir à nos inquiétudes ! s'exclama-t-il. Est-ce que même aux merveilleuses époques de l'Eau, la mort de chaque homme n'était pas pour lui la fin du monde ? Ceux qui vivent en ce moment sur la terre courent bien moins de risques, individuellement, que nos pères d'avant l'ère radio-active !

Il parlait fermement. Car il avait toujours repoussé cette résignation lugubre qui dévastait ses semblables. Sans doute, un trop long atavisme ne lui permettait de la fuir que par intermittences. Toutefois, il avait plus qu'un autre connu la joie de vivre l'étincelante minute qui passe.

Arva l'écoutait avec faveur, mais Targ ne pouvait pas concevoir qu'on négligeât l'avenir de l'espèce. Si, comme Manô, il lui arrivait d'être brusquement saisi par la volupté fugitive, il y mêlait toujours ce grand rêve du Temps, qui avait mené les ancêtres.

– Je ne puis me désintéresser de notre descendance, riposta-t-il.

Et, tendant la main vers l'immense solitude :

– Que l'existence serait belle si notre règne occupait ces affreux déserts ! Ne songez-vous jamais qu'il y avait là des mers, des lacs, des fleuves…, des plantes innombrables et, avant la période radio-active, des forêts vierges ? Ah ! Manô, des forêts vierges ! … Et, maintenant, une vie obscure dévore notre antique patrimoine ! …

Manô leva doucement les épaules :

– C'est un mal d'y penser, puisque, en dehors des oasis, la terre est aussi inhabitable pour nous, plus peut-être, que Jupiter ou Saturne.

Une rumeur les interrompit ; les têtes se dressèrent, attentives : on vit survenir une nouvelle troupe d'oiseaux. Ils annonçaient que là-bas, à l'ombre des rocs, une jeune fille évanouie était la proie des ferromagnétaux. Et, tandis que deux planeurs s'élevaient sur le désert, la foule songeait aux étranges créatures magnétiques qui se multipliaient sur la planète pendant que déclinait l'humanité. De longues minutes s'écoulèrent ; les planeurs reparurent : l'un d'eux rapportait un corps inerte, en qui tous reconnurent Elma la Nomade. C'était une fille singulière, orpheline, et peu aimée, car elle avait des instincts de rôdeuse, dont la sauvagerie déconcertait ses semblables. Rien ne pouvait l'empêcher, certains jours, de fuir à travers les solitudes…

On l'avait déposée sur la plate-forme du Planétaire ; son visage, mi-enseveli dans les longs cheveux noirs, apparut livide, encore que parsemé de points écarlates.

– Elle est morte ! déclara Manô… Les Autres ont bu sa vie !

– Pauvre petite Elma ! s'écria Targ.

Il la considérait avec pitié et, si passive qu'elle fût, la foule grondait de haine contre les ferromagnétaux.

Mais les résonateurs, clamant des phrases éclatantes, détournèrent l'attention.

« Les sismographes décèlent une secousse brusque dans la zone des Terres-Rouges… »

– Ah ! Ah ! cria la voix plaintive de l'homme trapu.

Aucun écho ne lui répondit. Les visages étaient dirigés vers le Grand Planétaire. La multitude attendait, dans une frissonnante impatience.

– Rien ! s'exclama Manô après deux minutes d'attente… Si les Terres-Rouges avaient été atteintes, nous le saurions déjà…

Un appel strident lui coupa la parole. Et la conque du Grand Planétaire clama :

« Immense secousse… L'oasis entière se soulève… Catas… »

Puis, des sons confus, un entrechoquement sourd…, le silence…

Tous, hypnotisés, attendirent pendant plus d'une minute. Ensuite, la foule eut une rude respiration ; les moins émotifs s'agitèrent.

– C'est un grand désastre ! annonça le vieux Dane.

Personne n'en doutait. Les Terres-Rouges possédaient dix planétaires de grande communication, dirigeables en tous sens. Pour que les dix se tussent, il fallait qu'ils fussent tous déracinés ou que la consternation des habitants fût extraordinaire.

Targ, orientant le transmetteur, darda un appel prolongé. Aucune réponse. Une lourde horreur pesa sur les âmes. Ce n'était pas le trouble ardent des hommes de jadis, c'était une détresse lente, lasse, dissolvante Des liens étroits unissaient les Hautes-Sources et les Terres-Rouges. Depuis cinq mille ans, les deux oasis entretenaient des relations continues, soit par les résonateurs, soit par des visites fréquentes, en planeurs ou en motrices. Trente relais, munis de planétaires, jalonnaient la voie longue de dix-sept cents kilomètres, qui reliait les deux peuplades.

– Il faut attendre ! clama Targ, penché sur la plate-forme. Si l'affolement empêche nos amis de répondre, ils ne sauraient tarder à reprendre leur sang-froid.

Mais personne ne croyait que les hommes des Terres-Rouges fussent capables d'un tel affolement ; leur race était moins émotive encore que celle des Hautes-Sources : capable de tristesse, elle ne l'était guère d'épouvante.

Targ, lisant l'incrédulité sur tous les visages, reprit :

– Si leurs appareils sont détruits, avant un quart d'heure des messagers peuvent atteindre le premier relais…

– À moins, objecta Hélé, que les planeurs ne soient endommagés… Quant aux motrices, il est improbable qu'elles franchissent, avant quelque temps, une enceinte en décombres.

Cependant, la population tout entière se portait vers la zone méridionale. En quelques minutes, les planeurs et les mo-

trices versèrent des milliers d'hommes et de femmes vers le Grand Planétaire. Les rumeurs montaient, comme de longs souffles, entrecoupées de silences. Et les membres du Conseil des Quinze, interprétateurs des lois et juges des actes unanimes, se rassemblèrent sur la plate-forme. On reconnaissait le visage triangulaire, la rude chevelure blanc de sel de la vieille Bamar, et la tête bosselée d'Oural, son mari, dont soixante-dix ans de vie n'avaient pu pâlir la barbe fauve. Ils étaient laids, mais vénérables, et leur autorité était grande car ils avaient donné une descendance sans tare.

Bamar, s'assurant que le Planétaire était bien orienté, envoya à son tour quelques ondes. Devant le silence du récepteur, son visage s'assombrit encore.

– Jusqu'à présent, la Dévastation est sauve ! murmura Oural…, et les sismographes n'annoncent aucune secousse dans les autres zones humaines.

Soudain, un bruissement d'appel strida et, tandis que la multitude se dressait, hypnotique, on entendit gronder le Grand Planétaire :

« Du premier relais des Terres-Rouges. Deux secousses puissantes ont soulevé l'oasis. Le nombre des morts et des blessés est considérable ; les récoltes sont anéanties ; les eaux semblent menacées. Des planeurs partent pour les Hautes-Sources… »

Ce fut une ruée. Les hommes, les planeurs et les motrices surgissaient par torrents. Une excitation inconnue depuis des siècles soulevait les âmes résignées : la pitié, la crainte et l'inquiétude rajeunissaient cette multitude du Dernier-Âge.

Le Conseil des Quinze délibérait, tandis que Targ, tout tremblant, répondait au message des Terres-Rouges et annonçait le départ prochain d'une délégation.

Aux heures tragiques, les trois oasis sœurs – Terres-Rouges, Hautes-Sources, la Dévastation – se devaient des secours. Omal, qui avait une connaissance parfaite de la tradition, déclara :

– Nous avons des provisions pour cinq ans. Le quart peut être réclamé par les Terres-Rouges… Nous sommes aussi tenus de recueillir deux mille réfugiés, si c'est inévitable. Mais ils n'auront que des rations réduites et il leur sera interdit de s'accroître. Nous-mêmes devrons limiter nos familles, car il faut, avant quinze ans, ramener la population au chiffre traditionnel…

Le Conseil approuva ce rappel aux lois, puis Bamar cria vers la foule :

– Le Conseil va nommer ceux qui partiront pour les Terres-Rouges. Il n'y en aura pas plus de neuf. D'autres seront envoyés lorsque nous connaîtrons les besoins de nos frères.

– Je demande à partir, supplia le veilleur.

– Et moi ! ajouta vivement Arva.

Les yeux de Manô étincelèrent :

– Si le Conseil le veut, je serai aussi parmi les envoyés.

Omal leur jeta un regard favorable. Car il avait jadis, comme eux, connu ces mouvements spontanés, si rares parmi les Derniers Hommes.

À part Amat, adolescent frêle, la foule attendait passivement la décision du Conseil. Soumises aux règles millénaires, accoutumées à une existence monotone, que troublaient seuls les météores, les peuplades avaient perdu le goût de l'initiative. Résignées, patientes, douées d'un grand courage passif, rien ne les excitait aux aventures. Les déserts énormes qui les enveloppaient, vides de toute ressource humaine, pesaient sur leurs actes comme sur leurs pensées.

Rien ne s'oppose au départ de Targ, d'Arva et de Manô, remarqua la vieille Bamar… Mais la route est longue pour Amat. Que le Conseil décide.

Tandis que le Conseil délibérait, Targ contemplait l'étendue sinistre. Une douleur amère l'accablait. Le désastre des Terres-Rouges pesait sur lui plus pesamment que sur ses frères. Car leurs espoirs ne portaient que sur la lenteur des finales déchéances, tandis qu'il s'obstinait à rêver des métamorphoses heureuses. Et les circonstances confirmaient amèrement la Tradition.

II

Vers les Terres-Rouges

Les neuf planeurs volaient vers les Terres-Rouges. Ils ne s'écartaient guère des deux routes que, depuis cent siècles, suivaient les motrices. Les ancêtres avaient construit de grands refuges en fer vierge, avec résonateur planétaire, et de nombreux relais, moins importants. Les deux routes étaient bien entretenues. Comme les motrices y passaient rarement et que leurs roues étaient munies de fibres minérales, très élastiques ; comme, par ailleurs, les hommes des deux oasis savaient encore se servir partiellement des énergies énormes qu'avaient captées leurs ascendants, l'entretien exigeait plus de surveillance que de travail. Les ferromagnétaux ne s'y montraient guère et n'y faisaient que des dégâts insignifiants ; un piéton aurait pu y marcher une journée entière sans presque ressentir d'influence nocive ; mais il n'aurait pas été prudent de faire des haltes trop longues ni surtout de s'y endormir : bien des malades y avaient perdu comme Elma tous leurs globules rouges et y étaient morts d'anémie.

Les Neuf ne couraient aucun péril : chacun dirigeait un planeur léger qui, du reste, eût pu emporter quatre hommes. Alors même qu'un accident surviendrait aux deux tiers des appareils, l'expédition ne serait pas compromise.

Doués d'une élasticité presque parfaite, les planeurs étaient construits pour résister aux chocs les plus rudes et pour braver l'ouragan.

Manô avait pris la tête. Targ et Aria sillaient presque de conserve. L'agitation du jeune homme ne cessait de s'accroître. Et l'histoire des grandes catastrophes, fidèlement transmise de génération en génération hantait sa mémoire.

Depuis cinq cents siècles, les hommes n'occupaient plus, sur la planète que des îlots dérisoires. L'ombre de la déchéance avait de loin précédé les catastrophes. À des époques fort anciennes, aux premiers siècles de l'ère radio-active, on signale déjà la décroissance des eaux : maints savants prédisent que l'Humanité périra par la sécheresse. Mais quel effet ces prédictions pouvaient-elles produire sur des peuples qui voyaient des glaciers couvrir leurs montagnes, des rivières sans nombre arroser leurs sites, d'immenses mers battre leurs continents ? Pourtant, l'eau décroissait lentement, sûrement, absorbée par la terre et volatilisée dans le firmament[4] Puis, vinrent les fortes catastrophes. On vit d'extraordinaires remaniements du sol ; parfois, des tremblements de terre, en un seul jour détruisaient dix ou vingt villes et des centaines de villages : de nouvelles chaînes de montagnes se formèrent, deux fois plus hautes que les antiques massifs des Alpes, des Andes ou de l'Himalaya ; l'eau tarissait de siècle en siècle. Ces énormes phénomènes s'aggravèrent encore. À la surface du soleil, des métamorphoses se décelaient qui, d'après des lois mal élucidées, retentirent sur notre pauvre globe. Il y eut un lamentable enchaînement de catastrophes : d'une part, elles haussèrent les hautes montagnes jusqu'à vingt-cinq et trente mille mètres ; d'autre part, elles firent disparaître d'immenses quantités d'eau.

On rapporte que, au début de ces révolutions sidérales, la population humaine avait atteint le chiffre de vingt-trois milliards d'individus. Cette masse disposait d'énergies démesurées. Elle les tirait des protoatomes (comme nous le faisons encore,

[4] Dans les hautes régions atmosphériques, la vapeur d'eau fut de tout temps décomposée, par les rayons ultra-violets, en oxygène et en hydrogène : l'hydrogène s'échappait dans l'étendue interstellaire.

quoique imparfaitement, nous-mêmes) et ne s'inquiétait guère de la fuite des eaux, tellement elle avait perfectionné les artifices de la culture et de la nutrition. Même, elle se flattait de vivre prochainement de produits organiques élaborés par les chimistes. Plusieurs fois, ce vieux rêve parut réalisé : chaque fois, d'étranges maladies ou des dégénérescences rapides décimèrent les groupes soumis aux expériences. Il fallut s'en tenir aux aliments qui nourrissaient l'homme depuis les premiers ancêtres. À la vérité, ces aliments subissaient de subtiles métamorphoses, tant du fait de l'élevage et de l'agriculture que du fait des manipulations savantes. Des rations réduites suffisaient à l'entretien d'un homme ; et les organes digestifs avaient accusé, en moins de cent siècles, une diminution notable, tandis que l'appareil respiratoire s'accroissait en raison directe de la raréfaction de l'atmosphère.

Les dernières bêtes sauvages disparurent ; les animaux comestibles, par comparaison à leurs ascendants, étaient de véritables zoophytes, des masses ovoïdes et hideuses, aux membres transformés en moignons, aux mâchoires atrophiées par le gavage. Seules, quelques espèces d'oiseaux échappèrent à la dégradation et prirent un merveilleux développement intellectuel.

Leur douceur, leur beauté et leur charme croissaient d'âge en âge. Ils rendaient des services imprévus, à cause de leur instinct, plus délicat que celui de leurs maîtres, et ces services étaient particulièrement appréciés dans les laboratoires.

Les hommes de cette puissante époque connurent une existence inquiète. La poésie magnifique et mystérieuse était morte. Plus de vie sauvage, plus même ces immenses étendues presque libres : les bois, les landes, les marais, les steppes, les jachères de la période radio-active. Le suicide finissait par être la plus redoutable maladie de l'espèce.

En quinze millénaires, la population terrestre descendit de vingt-trois à quatre milliards d'âmes ; les mers, réparties dans les abîmes, n'occupaient plus que le quart de la surface ; les grands fleuves et les grands lacs avaient disparus ; les monts pullulaient, immenses et funèbres. Ainsi la planète sauvage reparaissait, – mais nue !

L'homme, cependant, luttait éperdument. Il s'était flatté, s'il ne pouvait vivre sans eau, de fabriquer celle dont il aurait besoin pour ses usages domestiques et agricoles ; mais les matériaux utiles devenaient rares, sinon à des profondeurs qui rendaient leur exploitation dérisoire. Il fallut se rabattre sur des procédés de conservation, sur des moyens ingénieux pour ménager l'écoulement et pour tirer le maximum d'effet du fluide nourricier.

Les animaux domestiques périrent, incapables de s'habituer aux nouvelles conditions vitales : en vain tenta-t-on de refaire des espèces plus rustiques ; une dégradation deux cent fois millénaire avait tari l'énergie évolutive. Seuls les oiseaux et les plantes résistaient. Celles-ci reprirent quelques formes ancestrales ; ceux-là s'adaptèrent au milieu : beaucoup redevenant sauvages, construisirent leurs aires à des hauteurs où l'homme pouvait d'autant moins les poursuivre que la raréfaction de l'air, quoique bien moindre, accompagnait celle de l'eau. Ils vécurent de déprédations et déployèrent une ruse si raffinée qu'on ne put les empêcher de se maintenir. Quant à ceux qui demeuraient parmi nos ancêtres, leur sort fut d'abord épouvantable. On tenta de les avilir à l'état de bêtes comestibles. Mais leur conscience était devenue trop lucide ; ils luttèrent affreusement pour échapper à leur sort. Il y eut des scènes aussi hideuses que ces épisodes des temps primitifs où l'homme mangeait l'homme où des peuples entiers étaient réduits en servitude. L'horreur pénétra les âmes, peu à peu on cessa de brutaliser les compagnons de planète et de s'en repaître.

D'ailleurs, les phénomènes sismiques continuaient à remanier les terres et à détruire les villes. Après trente mille ans de lutte, nos ancêtres comprirent que le minéral, vaincu pendant des millions d'années par la plante et la bête, prenait une revanche définitive. Il y eut une période de désespoir qui ramena la population à trois cents millions d'hommes tandis que les mers se réduisaient au dixième de la surface terrestre. Trois ou quatre mille ans de répit firent renaître quelque optimisme. L'humanité entreprit de prodigieux travaux de préservation : la lutte contre les oiseaux cessa ; on se borna à les mettre dans des conditions qui ne permettaient pas qu'ils se multipliassent, on tira d'eux de précieux services.

Puis, les catastrophes reprirent. Les terres habitables se rétrécirent encore. Et, il y a environ trente mille ans, eurent lieu les remaniements suprêmes : l'humanité se trouva réduite à quelques territoires disséminés sur la terre, redevenue vaste et formidable comme aux premiers âges ; en dehors des oasis, il devenait impossible de se procurer l'eau nécessaire à la vie.

Depuis, une accalmie relative s'est produite. Quoique l'eau que nous fournissent les puits creusés dans l'abîme ait encore décru, que la population se soit réduite d'un tiers, que deux oasis aient dû être abandonnées, l'humanité se maintient : sans doute se maintiendra-t-elle pendant cinquante ou cent mille ans encore… Son industrie a immensément décru. Des énergies qu'utilisait notre espèce en sa force, l'homme des oasis ne peut plus employer qu'une faible partie. Les appareils de communication et les appareils de travail sont devenus moins complexes ; depuis bien des millénaires, il a fallu renoncer aux spiraloïdes qui transportaient les ancêtres à travers l'étendue avec une vitesse dix fois plus grande que celle de nos planeurs.

L'homme vit dans un état de résignation douce, triste et très passive. L'esprit de création s'est éteint ; il ne se réveille, par atavisme, que dans quelques individus. De sélection en sé-

lection, la race a acquis un esprit d'obéissance automatique, et par là parfaite, aux lois désormais immuables. La passion est rare, le crime nul. Une sorte de religion est née, sans culte, sans rites : la crainte et le respect du minéral. Les Derniers Hommes attribuent à la planète une volonté lente et irrésistible. D'abord favorable aux règnes qui naissent d'elle, la terre leur laisse prendre une grande puissance. L'heure mystérieuse où elle les condamne est aussi celle où elle favorise des règnes nouveaux.

Actuellement, ses énergies obscures favorisent le règne ferromagnétique. On ne peut pas dire que les ferromagnétaux aient participé à notre destruction ; tout au plus ont-ils aidé à l'anéantissement, fatal après tout, des oiseaux sauvages. Encore que leur apparition remonte à une époque lointaine, les nouveaux êtres ont peu évolué. Leurs mouvements sont d'une surprenante lenteur ; les plus agiles ne peuvent parcourir un décamètre par heure ; et les enceintes de fer vierge des oasis, plaquées de bismuth, sont pour eux un obstacle infranchissable. Il leur faudrait, pour nous nuire immédiatement, faire un saut évolutif sans rapport avec leur développement antérieur.

On commença à percevoir l'existence du règne ferromagnétique au déclin de l'âge radioactif. C'étaient de bizarres taches violettes sur les fers humains, c'est-à-dire sur les fers et les composés des fers qui ont été modifiés par l'usage industriel. Le phénomène n'apparut que sur des produits qui avaient maintes fois resservi : jamais l'on ne découvrit de taches ferromagnétiques sur des fers sauvages. Le nouveau règne n'a donc pu naître que grâce au milieu humain. Ce fait capital a beaucoup préoccupé nos aïeux. Peut-être fûmes-nous dans une situation analogue vis-à-vis d'une vie antérieure qui, à son déclin, permit l'éclosion de la vie protoplasmique.

Quoi qu'il en soit, l'humanité a constaté de bonne heure l'existence des ferromagnétaux. Lorsque les savants eurent décrit leurs manifestations rudimentaires, on ne douta pas que ce

fussent des êtres organisés. Leur composition est singulière. Elle n'admet qu'une seule substance : le fer. Si d'autres corps, en quantité très petite, s'y trouvent parfois mêlés, c'est en tant qu'impuretés, nuisibles au développement ferromagnétique ; l'organisme s'en débarrasse, à moins qu'il ne soit très affaibli ou atteint de quelque maladie mystérieuse. La structure du fer, à l'état vivant, est fort variée : fer fibreux, fer granulé, fer mou, fer dur, etc. L'ensemble est plastique et ne comporte aucun liquide. Mais ce qui caractérise surtout les nouveaux organismes, c'est une extrême complication et une instabilité continuelle de l'état magnétique. Cette instabilité et cette complication sont telles que les chercheurs les plus opiniâtres ont dû renoncer à y appliquer, non pas même des lois, mais seulement des règles approximatives. C'est vraisemblablement là qu'il faut voir la manifestation dominante de la vie ferromagnétique. Lorsqu'une conscience supérieure se décèlera dans le nouveau règne, je pense qu'elle reflétera surtout cet étrange phénomène ou, plutôt, qu'elle en sera l'épanouissement. En attendant, si la conscience des ferromagnétaux existe, elle est encore élémentaire. Ils sont à la période où le soin de la multiplication domine tout. Néanmoins, ils ont déjà subi quelques transformations importantes. Les écrivains de l'âge radioactif nous font voir chaque individu composé de trois groupes, avec tendance marquée, dans chaque groupe, à la forme hélicoïde. Ils ne peuvent, à cette époque, parcourir plus de cinq ou six centimètres par vingt-quatre heures ; lorsqu'on déforme leurs agglomérations, ils mettent plusieurs semaines à les reformer. Actuellement, comme on l'a dit, ils arrivent à franchir deux mètres par heure. De plus, ils comportent des agglomérations de trois, cinq, sept et même neuf groupes, la forme des groupes revêtant une grande variété. Un groupe, composé d'un nombre considérable de corpuscules ferromagnétiques, ne peut subsister solitaire : il faut qu'il soit complété par deux, par quatre, six ou huit autres groupes. Une série de groupes comporte, évidemment, des séries énergétiques, sans qu'on puisse dire de quelle façon. À partir de l'ag-

glomération par sept, le ferromagnétal dépérit si l'on supprime un des groupes.

En revanche, une série ternaire peut se reformer à l'aide d'un seul groupe, et une série quinquennaire à l'aide de trois groupes. La reconstitution d'une série mutilée ressemble beaucoup à la genèse des ferromagnétaux ; cette genèse garde pour l'homme un caractère profondément énigmatique. Elle s'opère à distance. Lorsqu'un ferromagnétal prend naissance, on constate invariablement la présence de plusieurs autres ferromagnétaux. Selon les espèces, la formation d'un individu prend de six heures à dix jours ; elle semble exclusivement due à des phénomènes d'induction. La reconstitution d'un ferromagnétal lésé s'opère à l'aide de procédés analogues.

Actuellement, la présence des ferromagnétaux est à peu près inoffensive. Il en serait sans doute différemment si l'humanité s'étendait.

En même temps qu'ils songeaient à combattre les ferromagnétaux, nos ancêtres cherchèrent quelque méthode pour faire tourner leur activité à l'avantage de notre espèce. Rien ne semblait s'opposer, par exemple, à ce que la substance des ferromagnétaux servît aux usages industriels. S'il en était ainsi, il suffirait de protéger les machines (ce qui paraît, jadis, avoir été réalisé sans trop de frais) d'une manière analogue à celle dont nous préservons nos oasis… Cette solution, en apparence élégante, a été tentée. Les annales anciennes rapportent qu'elle échoua. Le fer transformé par la vie nouvelle se montre réfractaire à tout usage humain. Sa structure et son magnétisme si variés en font une substance qui ne se prête à aucune combinaison ni à aucun travail orienté. Sans doute, cette structure semble s'uniformiser et le magnétisme disparaître aux approches de la température de fusion (et, a fortiori, lors de la fusion même) ; mais, lorsqu'on laisse le métal se refroidir ; les propriétés nuisibles reparaissent.

En outre, l'homme ne peut séjourner longtemps dans les contrées ferromagnétiques de quelque importance. En peu d'heures, il s'anémie. Après un jour et une nuit, il se trouve dans un état d'extrême faiblesse. Il ne tarde pas à s'évanouir ; s'il n'est pas secouru, il succombe.

On n'ignore pas la raison immédiate de ces faits : le voisinage des ferromagnétaux tend à nous enlever nos globules rouges. Ces globules, presque réduits à l'état d'hémoglobine pure, s'accumulent à la surface de l'épiderme et sont, ensuite, attirés vers les ferromagnétaux qui les décomposent et semblent se les assimiler.

Diverses causes peuvent contrebalancer ou retarder le phénomène. Il suffit de marcher pour n'avoir rien à craindre ; à plus forte raison suffit-il de circuler en motrice. Si l'on se vêt d'un tissu en fibres de bismuth, on peut braver l'influence ennemie pendant deux jours au moins ; elle s'affaiblit si l'on se couche la tête au Nord ; elle s'atténue spontanément lorsque le soleil est près du méridien.

Bien entendu, lorsque le nombre des ferromagnétaux décroît, le phénomène est de moins en moins intense ; un moment vient où il s'annule, car l'organisme humain ne se laisse pas faire sans résistance. Enfin, l'action ferromagnétique diminue d'abord selon la courbe des distances, et devient insensible à plus de dix mètres.

On conçoit que la disparition des ferromagnétaux parût nécessaire à nos ancêtres. Ils entreprirent la lutte avec méthode. À l'époque où débutèrent les grandes catastrophes, cette lutte exigea de lourds sacrifices une sélection s'était opérée parmi les ferromagnétaux ; il fallait user d'énergies immenses pour refréner leur pullulation.

Les remaniements planétaires qui suivirent donnèrent l'avantage au nouveau règne ; par compensation, sa présence devenait moins inquiétante, car la quantité de métal nécessaire à l'industrie décroissait périodiquement et les désordres sismiques faisaient affleurer, en grandes masses, des minerais de fer natif, intangible aux envahisseurs. Aussi, la lutte contre ceux-ci se ralentit-elle au point de devenir négligeable. Qu'importait le péril organique au prix de l'immense péril sidéral ?…

Présentement, les ferromagnétaux ne nous inquiètent guère. Avec nos enceintes d'hématite rouge, de limonite ou de fer spathique, revêtues de bismuth, nous nous croyons inexpugnables. Mais si quelque révolution improbable ramenait l'eau près de la surface, le nouveau règne opposerait des obstacles incalculables au développement humain, du moins à un développement de quelque envergure.

Targ jeta un long regard sur la plaine : partout il apercevait la teinte violette et les formes sinusoïdales particulières aux agglomérats ferromagnétiques.

– Oui, murmurait-il…, si l'humanité reprenait quelque envergure, il faudrait recommencer le travail des ancêtres. Il faudrait détruire l'ennemi ou l'utiliser. Je crains que sa destruction ne soit impossible : un nouveau règne doit porter en soi des éléments de succès qui défient les prévisions et les énergies d'un règne vieilli. Au rebours, pourquoi ne trouverait-on pas une méthode qui permettrait aux deux règnes de coexister, de s'entraider même ? Oui, pourquoi pas ?… puisque le monde ferromagnétique tire son origine de notre industrie ? N'y a-t-il pas là l'indice d'une compatibilité profonde ?

Puis, portant ses yeux vers les grands pics de l'Occident :

– Hélas ! mes rêves sont ridicules. Et pourtant…, pourtant ! Ne m'aident-ils pas à vivre ?… Ne me donnent-ils pas un peu de ce jeune bonheur qui a fui pour toujours l'âme des hommes ?

Il se dressa, avec un petit choc au cœur : là-bas, dans l'échancrure du mont des Ombres, trois grands planeurs blancs venaient d'apparaître.

III

La planète homicide

Ces planeurs parurent frôler la Dent de Pourpre, inclinée sur l'abîme ; une ombre orange les enveloppait ; puis ils s'argentèrent au soleil zénithal.

– Les messagers des Terres-Rouges ! s'écria Manô.

Il n'apprenait rien à ses compagnons de route : aussi bien ses paroles n'étaient qu'un cri d'appel. Les deux escadrilles hâtaient leur marche ; bientôt, les masses pâles s'abaissèrent vers les pennes émeraude des Hautes-Sources. Des salutations retentirent, suivies d'un silence ; les cœurs étaient lourds ; on n'entendait que le ronflement léger des turbines et le froissement des pennes. Tous sentaient la force cruelle de ces déserts où ils semblaient siller en maîtres.

À la fin, Targ demanda, d'une voix craintive :

– Connaît-on l'importance du désastre ?

– Non, répondit un pilote au visage bistre. On ne le connaîtra pas avant de longues heures. On sait seulement que le nombre des morts et des blessés est considérable. Et ce ne serait rien ! Mais on craint la perte de plusieurs sources.

Il pencha la tête avec une calme amertume :

– Non seulement la récolte est perdue, mais beaucoup de provisions ont disparu. Toutefois, s'il n'y a pas d'autre secousse, avec l'aide des Hautes-Sources et de la Dévastation, nous pourrons vivre pendant quelques années… La race cessera provisoirement de se reproduire et peut-être n'aurons-nous à sacrifier personne.

Un moment encore, les escadrilles volèrent de conserve, puis le pilote au visage bistre changea la direction : ceux des Terres-Rouges s'éloignèrent.

Ils passèrent parmi les pics redoutables, au-dessus des gouffres, et le long d'une pente qui eût, jadis, été couverte de pâturages : maintenant, les ferromagnétaux y multipliaient leur descendance.

– Ce qui prouve, songea Targ, que ce versant est riche en ruines humaines.

De nouveau, ils planèrent sur les vallées et les collines ; vers les deux tiers du jour, ils se trouvaient à trois cent kilomètres des Terres-Rouges.

– Encore une heure ! s'écria Manô.

Targ fouilla l'espace avec son télescope ; il aperçut, indécises encore, l'oasis et la zone écarlate à qui elle avait emprunté son nom. L'esprit d'aventure, engourdi après la rencontre des grands planeurs, se réveilla dans le cœur du jeune homme ; il accéléra la vitesse de sa machine et devança Manô.

Des vols d'oiseaux tournoyaient sur la zone rouge ; plusieurs s'avancèrent vers l'escadrille. À cinquante kilomètres de l'oasis, ils affluèrent ; leurs mélopées confirmaient le désastre et prédisaient des secousses imminentes. Targ, le cœur serré, écoutait et regardait, sans pouvoir articuler une parole.

La terre désertique semblait avoir subi la morsure d'une prodigieuse charrue ; à mesure qu'on approchait, l'oasis montra ses maisons effondrées, son enceinte disloquée, les récoltes presque englouties, de misérables fourmis humaines grouillant parmi les décombres…

Soudain, une immense clameur déchira l'atmosphère ; le vol des oiseaux se brisa étrangement ; un effrayant frisson secoua l'étendue.

La planète homicide consommait son œuvre !

Seuls, Targ et Aria avaient poussé un cri de pitié et d'horreur. Les autres aviateurs continuaient leur route, avec la tristesse calme des Derniers Hommes… L'oasis fut là. Elle retentissait de plaintes sinistres. On voyait courir, ramper ou panteler de pitoyables créatures ; d'autres demeuraient immobiles, frappées par la mort ; parfois, une tête sanglante semblait sortir du sol. Le spectacle devenait plus hideux à mesure qu'on discernait mieux les épisodes.

Les Neuf planèrent incertains. Mais le vol des oiseaux, d'abord enfiévré par l'épouvante, s'harmonisait ; aucune autre secousse n'était prochaine : on pouvait atterrir.

Quelques membres du Grand Conseil reçurent les délégués des Hautes-Sources. Les paroles furent rares et rapides. Le nouveau désastre exigeant toutes les énergies disponibles, les Neuf se mêlèrent aux sauveteurs.

Les plaintes parurent d'abord intolérables. Des blessures atroces avaient raison du fatalisme des adultes ; les cris des enfants étaient comme l'âme stridente et sauvage de la Douleur…

Enfin, les anesthésiques apportèrent leur aide bienfaisante. L'ardente souffrance sombra au fond de l'inconscient. On n'entendait plus que des clameurs éparses, les clameurs de ceux qui gisaient dans la profondeur des ruines.

Une de ces clameurs attira Targ. Elle était craintive, non douloureuse ; elle avait un charme énigmatique et frais. Longtemps, le jeune homme ne put la situer… Enfin, il découvrit un creux d'où elle jaillissait plus nette. Des blocs arrêtaient le veilleur, qu'il se mit à écarter avec prudence. Il lui fallait constamment interrompre le travail devant les menaces sourdes du minéral : des trouées se formaient, brusques, des pierres s'éboulaient ou bien on entendait des vibrations suspectes.

La plainte s'était tue ; la tension nerveuse et la fatigue couvraient de sueur les tempes de Targ…

Soudain, tout sembla perdu : un pan de paroi croulait. Le fouilleur, se sentant à la merci du minéral, baissa la tête et attendit… Un bloc le frôla il accepta la destinée ; mais le silence et l'immobilité se refirent.

Levant les yeux, il vit qu'une grande cavité, presque une caverne, s'était ouverte vers la gauche : dans la pénombre, une forme humaine était étendue. Le jeune homme enleva péniblement l'épave vivante et sortit des décombres, à l'instant où un nouvel éboulement rendait le boyau impraticable…

C'était une jeune femme ou une jeune fille, vêtue du maillot argentin des Terres-Rouges. Avant toute chose, la chevelure émut le sauveteur. Elle était de cette sorte lumineuse, que l'atavisme ramenait à peine une fois par siècle chez les filles des hommes. Éclatante comme les métaux précieux, fraîche comme l'eau jaillissant des sources profondes, elle semblait un tissu d'amour, un symbole de la grâce qui avait paré la femme à travers les âges.

Le cœur de Targ se gonfla, un tumulte héroïque emplissait son crâne ; il entrevit des actions magnanimes et glorieuses, qui ne s'accomplissaient plus jamais parmi les Derniers Hommes… Et, tandis qu'il admirait la fleur rouge des lèvres, la ligne délicate des joues et leur pulpe nacrée, deux yeux s'ouvrirent, qui avaient la couleur des matins, quand le soleil est vaste et qu'une haleine douce court sur les solitudes…

IV

Dans la terre profonde

C'était après le crépuscule. Les constellations avivaient leurs flammes fines. L'oasis, taciturne, cachait sa détresse et ses douleurs. Et Targ promenait une âme fiévreuse près de l'enceinte.

L'heure était affreuse pour les Derniers Hommes. Successivement, les planétaires avaient annoncé d'immenses désastres. La Dévastation était détruite ; aux Deux-Équatoriales, à la Grande-Combe, aux Sables-Bleus, les eaux avaient disparu ; elles décroissaient aux Hautes-Sources ; l'Oasis-Claire et le Val-de-Soufre annonçaient ou des secousses ruineuses ou des fuites rapides du liquide.

L'humanité entière subissait le désastre.

Targ franchit l'enceinte en ruines, il entra dans le désert muet et terrible. La lune, presque pleine, rendait invisibles les plus faibles étoiles ; elle éclairait les granits rouges et les piles violettes des ferromagnétaux : une phosphorescence pâle ondulait par intervalles, signe mystérieux de l'activité des nouveaux êtres.

Le jeune homme avançait dans la solitude, inattentif à sa grandeur funèbre.

Une image brillante dominait les navrements de la catastrophe. Il emportait comme un « double » de la chevelure ver-

meille ; l'étoile Véga palpitait ainsi qu'une prunelle bleue. L'amour devenait l'essence même de sa vie ; et cette vie était plus intense, plus profonde, prodigieuse. Elle lui révélait, dans sa plénitude, ce monde de beauté qu'il avait pressenti, et pour lequel il valait mieux mourir que de vivre pour le morne idéal des Derniers Hommes. Par intervalles, comme un nom devenu sacré, le nom de celle qu'il avait retirée des décombres venait à sa lèvre :

– Érê !

Dans le farouche silence, le silence du désert éternel, comparable au silence du grand éther où vacillaient les astres, il avançait encore. L'air était immobile autant que les granits ; le temps semblait mort, l'espace figurait un autre espace que celui des hommes, un espace inexorable, glacial, plein de mirages lugubres.

Pourtant, une vie était là, abominable d'être celle qui succéderait à la vie humaine, sournoise, terrifique, inconnaissable. Deux fois, Targ s'arrêta pour voir agir les formes phosphorescentes. La nuit ne les endormait point. Elles se déplaçaient, pour des fins mystérieuses ; la façon dont elles glissaient sur le sol ne s'expliquait par aucun organe. Mais il se désintéressait vite d'elles. L'image d'Érê l'entraînait ; il y avait une relation confuse entre cette marche dans la solitude et l'héroïsme éveillé dans son âme. Il cherchait confusément l'aventure, l'aventure impossible, l'aventure chimérique : la découverte de l'Eau.

L'Eau, seule, pouvait lui donner Érê. Toutes les lois de l'homme le séparaient d'elle. Hier encore, il aurait pu la rêver pour épouse : il suffisait qu'une fille des Hautes-Sources fût, en échange, accueillie aux Terres-Rouges. Après la catastrophe, l'échange devenait impossible. Les Hautes-Sources recevraient des exilés, mais en les condamnant au célibat. La loi était inexorable ; Targ l'acceptait comme une nécessité supérieure…

La lune fut claire ; elle étalait son disque de nacre et d'argent sur les collines occidentales. Hypnotisé, Targ se dirigeait vers elle. Il vint dans un terroir de roches. La trace du désastre y restait ; plusieurs s'étaient renversées, d'autres fendues ; partout, la terre siliceuse montrait des crevasses.

– On dirait, murmurait le jeune homme, que la secousse a atteint ici sa plus grande violence… Pourquoi ?

Son rêve s'éloignait un peu, l'ambiance excitait sa curiosité ?

– Pourquoi ? se redemanda-t-il… Oui, pourquoi ?

Il s'arrêtait à chaque moment pour considérer les rocs et aussi par prudence ; ce sol convulsé devait être plein de pièges. Une exaltation étrange le saisit. Il songea que, si une route existait vers l'Eau, il y avait bien des chances pour qu'elle se décelât dans cet endroit si profondément remanié. Ayant allumé la « radiatrice » qu'il ne quittait jamais en voyage, il s'engagea dans des fissures ou des corridors : tous se rétrécissaient rapidement ou se terminaient en cul-de-sac.

À la fin, il se trouva devant une fente médiocre, à la base d'une roche haute et très large, que les secousses n'avaient que faiblement entamée. Il suffisait d'examiner la cassure, par endroits étincelante comme du cristal, pour deviner qu'elle était récente ; Targ, la jugeant négligeable, allait s'éloigner. Des scintillations l'attirèrent. Pourquoi ne pas l'explorer ? Si elle était peu profonde, il n'aurait que quelques pas à faire.

Elle se révéla plus longue qu'il ne l'eût espéré. Néanmoins, après une trentaine de pas, elle commença de se rétrécir ; bientôt, Targ crut qu'il ne pourrait aller plus loin. Il s'arrêta, il examina scrupuleusement les détails des murailles. Le passage

n'était pas encore impossible, mais il fallait ramper. Le veilleur n'hésita guère ; il s'engagea dans un trou, dont le diamètre excédait à peine la largeur d'un homme. Le passage, sinueux et semé de pierres aiguës, devint plus étroit encore ; Targ se demanda s'il lui serait possible de revenir en arrière.

Il était comme encastré dans la terre profonde, captif du minéral, petite chose infiniment faible qu'un seul bloc réduirait en particules. Mais la fièvre de la chose commencée palpitait en lui : s'il abandonnait la tâche, avant qu'elle ne fût tout à fait impossible, il se haïrait et se mépriserait ensuite. Il persévéra.

Les membres trempés de sueur, il avança longtemps dans les entrailles du roc. À la fin, il eut une défaillance. Les battements de son cœur, qui faisaient comme un grand bruit d'ailes, s'affaiblirent. Il n'y eut plus qu'une palpitation chétive ; le courage et l'espoir tombèrent comme des fardeaux. Quand le cœur reprit quelque force, Targ se jugea ridicule d'être engagé dans une aventure aussi primitive.

– Ne serais-je pas un fou ?

Et il commença de ramper en arrière. Alors un désespoir atroce l'accabla ; l'image d'Érê se dessina si vive qu'elle semblait être avec lui dans la fissure.

– Ma folie vaudrait encore mieux que l'affreuse sagesse de mes semblables… En avant !

Il recommença l'aventure ; il joua sauvagement sa vie, résolu à ne s'arrêter que devant l'infranchissable.

Le hasard parut favorable à son audace ; la crevasse s'élargit, il se trouva dans un haut corridor de basalte dont la voûte semblait soutenue par des colonnes d'anthracite. Une joie aiguë le saisit, il se mit à courir ; tout parut possible.

Mais la pierre est aussi pleine d'énigmes que, jadis, la forêt verte. Soudain, le couloir se termina. Targ se trouva devant une muraille ténébreuse dont la radiatrice tirait à peine quelques reflets… Néanmoins, il ne cessait d'explorer les parois. Et il découvrit, à trois mètres de hauteur, l'ouverture d'une autre crevasse.

C'était une fente un peu sinueuse, inclinée d'environ quarante degrés sur l'horizontale, assez large pour admettre le passage d'un homme. Le veilleur la considérait avec un mélange de joie et de désappointement. Elle attirait sa chimérique espérance, puisqu'enfin la voie n'était pas définitivement close ; par ailleurs, elle se manifestait décourageante, puisqu'elle reprenait vers le haut.

– Si elle ne redescend pas, il y a plus de chances qu'elle me ramène à la surface que dans le sous-sol ! grommela l'explorateur.

Il eut un geste d'insouciance et de défi, un geste qui lui était étranger, comme à tous les hommes actuels, et qui répétait quelque geste ancestral. Puis, il se mit en devoir d'escalader la paroi.

Elle était presque verticale et lisse. Mais Targ avait emporté l'échelle en fibres d'arcum, que les aviateurs n'oubliaient jamais. Il la tira de son sac d'outils. Après avoir servi à plusieurs générations, elle était aussi souple et solide qu'aux premiers jours. Il déroula sa fine et légère structure et, la saisissant par le milieu, il lui imprima l'élan utile. C'était un mouvement qu'il exécutait dans la perfection. Les crochets qui terminaient l'échelle s'agriffèrent sans peine au basalte. En quelques secondes, l'explorateur atteignit la fente.

Il ne put retenir un cri de mécontentement. Car si la crevasse était parfaitement praticable, en revanche elle remontait par une pente assez forte. Tant d'efforts auraient donc été vains !

Toutefois, ayant replié l'échelle, Targ s'engagea dans la fissure. Les premiers pas furent pénibles. Puis, le terrain s'aplanit, un couloir se montra où plusieurs hommes auraient pu marcher de front. Malheureusement, la pente montait toujours. Le veilleur supputa qu'il devait se trouver à une quinzaine de mètres au-dessus du niveau de la plaine extérieure ; le voyage souterrain devenait une ascension ! …

Il marcha vers le dénouement, quel qu'il fût, avec une tranquille amertume et tout en se reprochant la folle aventure : qu'avait-il fait pour aboutir à une découverte qui dépasserait en importance tout ce qu'avaient trouvé les hommes depuis des centaines de siècles ? Suffirait-il qu'il eût un caractère chimérique, une âme plus révoltée que les autres, pour réussir là où l'effort collectif, appuyé d'un outillage admirable, avait échoué ? Une tentative comme la sienne ne réclamait-elle pas une résignation et une patience absolues ?…

Distrait, il ne s'apercevait pas que la pente se faisait plus douce. Elle était devenue horizontale lorsqu'il se réveilla, avec un grand sursaut à quelques pas devant lui, la galerie commençait à descendre !…

Elle descendit régulièrement, sur une longueur de plus d'un kilomètre ; large, plus approfondie au milieu que sur les bords, la marche y était généralement commode, à peine interrompue par quelque bloc ou par quelque fissure. Sans doute, à une époque lointaine, un cours d'eau souterrain s'y frayait passage.

Cependant, les déblais s'accumulèrent, parmi lesquels il en était de récents, puis l'issue parut de nouveau bouchée.

– La galerie ne s'arrêtait pas ici, fit le jeune homme. Ce sont des remaniements de l'écorce terrestre qui l'ont interrompue, mais quand ? Hier…, il y a mille ans…, il y a cent mille ans ?

Il ne s'arrêta pas à examiner les éboulis, parmi lesquels il eût reconnu la trace de convulsions récentes. Toute sa perspicacité se concentrait à découvrir un passage. Il ne tarda pas à apercevoir une fissure. Étroite et haute, dure, hérissée, rebutante, elle ne le trahit point : il retrouva *sa* galerie. Elle continuait à descendre, toujours plus spacieuse ; à la fin, sa largeur moyenne atteignait plus de cent mètres.

Les derniers doutes de Targ s'évanouirent : un véritable fleuve souterrain avait, jadis, coulé là. *A priori*, cette conviction était encourageante À la réflexion, elle inquiétait l'Oasite. De ce que l'eau avait jadis abondé il ne s'ensuivait aucunement qu'elle fût prochaine. Au contraire ! Toutes les sources actuellement utilisées se trouvaient loin des endroits où le liquide de vie avait afflué… C'était presque une loi.

À trois reprises encore, la galerie parut finir en cul-de-sac ; chaque fois, Targ retrouva un passage. Elle se termina, cependant. Un trou immense, un gouffre apparut aux yeux de l'homme.

Las et triste, il s'assit sur la pierre. Ce fut un moment plus terrible que lorsqu'il rampait, là-haut, dans une galerie étouffante. Toute nouvelle tentative serait une amère folie. Il fallait revenir ! Mais son cœur se révolta contre sa pensée. L'âme des aventures s'éleva, accrue par l'étonnant voyage qu'il venait de faire. Le gouffre ne l'épouvanta plus.

– Et quand il faudrait mourir ? s'écria-t-il.

Déjà, il s'engageait entre des pointes de granit.

Abandonné à des inspirations rapides, il était descendu par miracle à une profondeur de trente mètres, lorsqu'il fit un faux mouvement et bascula.

– Fini ! soupira-t-il.

Il s'écroula dans le vide.

V

Au fond des abîmes

Un choc l'arrêta. Non le choc raide de la chute sur le granit, mais un choc élastique, assez violent, toutefois, pour l'étourdir. Quand il reprit conscience, il se trouva suspendu dans la pénombre et, se tâtant, il découvrit qu'une saillie avait accroché son sac d'outils. Les courroies du sac, rattachées à son torse, le retenaient : faites, comme son échelle, en fibres d'arcum, il savait qu'elles ne céderaient point. En revanche, le sac pouvait se détacher de la saillie.

Targ se sentait étrangement calme. Il calcula sans hâte ses chances de perte et de salut : le sac embrassait la saillie près de l'attache des courroies, en sorte que la prise était bonne. L'explorateur tâta la paroi rocheuse. Outre la saillie, sa main rencontra des surfaces raboteuses, puis le vide ; ses pieds trouvèrent, vers la gauche, un appui que, après quelques tâtonnements, il jugea être une petite plate-forme. En empoignant la saillie d'une part, en s'étayant, d'autre part, sur la plate-forme, il pouvait se passer d'autre soutien.

Quand il eut choisi la position qu'il estima la plus commode, il réussit à détacher le sac. Plus libre alors de ses gestes, il darda de toutes parts les rais de sa radiatrice. La plate-forme était assez large pour qu'un homme s'y tînt debout et même exécutât de faibles mouvements. Au-dessus, une rainure du roc permettait à la rigueur de fixer les crochets de l'échelle ; ensuite, l'ascension semblait praticable, jusqu'à l'endroit d'où l'Oasite

était tombé. Au-dessous, rien que le gouffre, avec des murailles verticales.

– Je puis remonter, conclut le jeune homme… Mais la descente est impossible…

Il ne songeait plus qu'il venait d'échapper à la mort : seul, le dépit de l'effort vain agitait son âme. Avec un long soupir, il lâcha la saillie et, s'accrochant aux aspérités, il réussit à s'établir sur la plate-forme. Ses tempes bourdonnaient, une torpeur tenait ses membres et son cerveau ; son découragement était si lourd qu'il se sentait peu à peu succomber à l'appel vertigineux de l'abîme. Quand il se ranima, il promena instinctivement ses doigts sur la muraille granitique et s'aperçut de nouveau qu'elle se dérobait, vers la moitié de sa hauteur. Il se baissa alors, il poussa un faible cri : la plateforme se trouvait à l'entrée d'une cavité, que les rais de la radiatrice révélèrent considérable.

Il eut un rire silencieux. S'il allait à la défaite, du moins n'aurait-il pas couru une aventure qui ne valait pas la peine d'être tentée !

S'assurant qu'aucun outil ne lui manquait et surtout que l'échelle d'arcum était en bon ordre, il s'engagea dans la caverne. Elle étalait une voûte de cristal de roche et de gemmes. À chaque mouvement de la lampe, des éclairs rebondissaient, mystérieux et féeriques. Les innombrables âmes des cristaux s'éveillaient à la lumière : c'était un crépuscule souterrain, éblouissant et furtif, une grêle infinitésimale de lueurs écarlates, orangées, jonquille, hyacinthe ou sinople. Targ y voyait un reflet de la vie minérale, de cette vie vaste et minuscule, menaçante et profonde, qui avait le dernier mot avec les hommes, qui aurait, un jour, le dernier mot avec le règne ferromagnétique.

Dans ce moment, il ne la redoutait pas. Il considérait pourtant la caverne avec le respect que les Derniers Hommes vouent

aux existences sourdes qui, ayant présidé aux Origines, gardent intactes leurs formes et leurs énergies.

Un vague mysticisme fut en lui, non point le mysticisme sans espérance des Oasites déchus, mais le mysticisme qui conduisit, jadis, les cœurs hasardeux. S'il se défiait toujours des pièges de la terre, il avait du moins cette foi qui succède aux efforts heureux et qui transporte dans l'avenir les victoires du passé.

Après la caverne vint un couloir aux pentes capricieuses. Plusieurs fois encore il fallut ramper, pour franchir des passes. Puis, le couloir reprit ; la pente devint raide au point que Targ craignit un nouveau gouffre Cette pente s'adoucit. Elle se fit presque aussi commode qu'une route. Et le veilleur descendait avec sécurité, lorsque les pièges reprirent. Sans que le couloir se fût rétréci en hauteur ni en largeur, il se ferma. Un mur de gneiss était là, qui luisait sournoisement aux lueurs de la lampe. En vain l'Oasite le sondait en tous sens ; aucune grosse fissure ne se révéla.

– C'est la fin logique de l'aventure ! gémit-il… L'abîme, qui s'est joué des efforts, du génie et des appareils de toute l'humanité, ne pouvait être favorable à un petit animal solitaire !

Il s'assit, recru de fatigue et de tristesse. La route serait dure, maintenant ! Abattu par la défaite, aurait-il seulement la force d'aller jusqu'au bout ?

Il demeura là longtemps, écrasé sous sa détresse. Il ne pouvait se décider à repartir. Par intervalles, il dardait sa lampe sur la muraille blafarde… Enfin, il se releva. Mais alors, saisi d'une sorte de fureur, il introduisit ses poings dans toutes les menues fissures, il tira désespérément sur les saillies…

Son cœur se mit à battre : quelque chose avait bougé.

Quelque chose avait bougé. Un pan de la paroi oscillait. Avec un han sourd, et de toute sa vigueur, Targ attaqua la pierre. Elle bascula ; elle faillit écraser l'homme ; un trou apparut, triangulaire : l'aventure n'était pas finie encore !

Haletant, plein de méfiance, Targ pénétra dans le roc, courbé d'abord puis debout, car la fissure s'agrandissait à chaque pas. Et il avançait dans une sorte de somnambulisme, s'attendant à de nouveaux obstacles, lorsqu'il crut revoir un gouffre.

Il ne se trompait point. La fissure aboutissait au vide ; mais, vers la droite, une masse déclive se détachait, énorme. Pour y atteindre, Targ dut se pencher au-dehors et se hisser à la force des poignets.

La pente était praticable. Lorsque le veilleur eut parcouru une vingtaine de mètres, une sensation étrange le saisit, et découvrant son hygroscope il le tendit sur le gouffre. Alors, il sentit positivement la pâleur et le froid se déposer sur son visage…

Dans l'atmosphère souterraine, une vapeur flottait, invisible encore à la lumière. L'eau était venue !

Targ poussa une clameur de triomphe ; il dut s'asseoir, paralysé par la surprise et la joie de la victoire. Puis, l'incertitude le reprit. Sans doute le fluide vivant était là, il allait apparaître ; mais la déception serait plus insupportable, s'il n'y avait qu'une source insignifiante ou une faible nappe. À pas lents, plein de crainte, le veilleur reprit la descente… Les preuves se multiplièrent ; un miroitement s'apercevait par intervalles…

Et brusquement, tandis que Targ contournait une saillie verticale l'eau se révéla.

VI

Les ferromagnétaux

Deux heures avant l'aube, Targ se retrouva dans la plaine, au bord de la crevasse ou avait débute son voyage au pays des ombres. Affreusement las, il contemplait, au fond de l'horizon, la lune écarlate, pareille à une fournaise ronde et prête à s'éteindre. Elle disparut. Dans la nuit immense, les étoiles se ranimèrent.

Alors, le veilleur voulut se remettre en route. Ses jambes semblaient de pierre, ses épaules s'affaissaient douloureusement et, par tout son corps, passait une telle langueur qu'il se laissa choir sur un bloc… Les paupières entrecloses, il revécut les heures qu'il venait de passer dans les abîmes. Le retour avait été épouvantable. Malgré qu'il eût pris soin d'accumuler les traces de son passage, il s'était égaré. Puis, déjà épuisé par les efforts précédents, il avait failli s'évanouir. Le temps semblait d'une longueur incommensurable ; Targ était comme un mineur qui aurait passé de longs mois dans la terre cruelle…

Tout de même, le voici revenu sur la surface où vivent encore ses frères, voici les astres qui, à travers les âges, exaltèrent les rêves de l'homme ; bientôt, l'aube divine va reparaître dans l'étendue.

– L'aube ! balbutia le jeune homme… Le jour !

Il étendit les bras vers l'orient, dans un geste d'extase ; puis ses yeux se refermèrent, et, sans qu'il en eût conscience, il s'étendit sur le sol.

Une lueur rouge le réveilla. Soulevant avec peine les paupières, il aperçut, au fond de l'horizon, l'orbe immense du soleil.

– Allons ! debout…, se dit-il.

Mais une torpeur invisible le clouait au sol ; ses pensées flottaient engourdies, la fatigue lui prêchait le renoncement. Il allait se rendormir, lorsqu'il sentit un léger picotement par tout l'épiderme. Et il vit, sur sa main, à côté des écorchures qu'il s'était faites aux pierres, des points rouges caractéristiques.

– Les ferromagnétaux, murmura-t-il. Ils boivent ma vie.

Dans sa lassitude, l'aventure ne l'effraya guère. C'était comme une chose lointaine, étrangère, presque symbolique. Non seulement il ne ressentait aucune souffrance, mais la sensation se révélait presque agréable ; c'était une sorte de vertige, une griserie légère et lente qui devait ressembler à l'euthanasie… Soudain, les images d'Érê et d'Arva traversèrent sa mémoire, suivies d'un ressaut d'énergie.

– Je ne veux pas mourir ! gémit-il. Je ne veux pas !

Il revécut obscurément sa lutte, ses souffrances, sa victoire. Là-bas, aux Terres-Rouges, la vie l'attirait, fraîche et charmante. Non, il ne voulait pas périr ; il voulait voir longtemps encore les aurores et les crépuscules ; il voulait combattre les forces mystérieuses.

Et, rappelant sa volonté dormante, d'un effort terrible, il tenta de se redresser.

VII

L’eau, mère de la vie

Au matin, Arva ne soupçonna point l’absence de Targ. Il s’était surmené la veille : sans doute, recru de fatigue, prolongeait-il son repos. Pourtant, après deux heures d’attente, elle s’étonna. Et elle finit par frapper à la cloison de la chambre que le veilleur avait choisie. Rien ne répondit. Peut-être était-il sorti alors qu’elle dormait ? Elle frappa encore, puis elle poussa sur le commutateur de la porte : celle-ci, en s’enroulant, découvrit une chambre vide.

La jeune fille y entra et vit toutes choses disposées en bon ordre : le lit d’arcum était relevé contre la muraille, les objets de toilette intacts ; rien n’annonçait la présence récente d’un homme. Et quelque appréhension serra le cœur de la visiteuse.

Elle alla trouver Manô ; tous deux interrogèrent les oiseaux et les hommes, sans obtenir une réponse utile. C’était anormal, et peut-être inquiétant. Car l’oasis, après le tremblement de terre, demeurait pleine de pièges. Targ pouvait être tombé dans une fissure ou avoir été surpris par un éboulement.

– Plutôt est-il sorti de grand matin, fit l’optimiste Manô. Comme il est homme d’ordre, il aura d’abord rangé sa chambre… Allons à la découverte !

Arva restait anxieuse. Les communications étant devenues incertaines et beaucoup d’ondifères ayant été renversés, les recherches n’avançaient point.

Vers midi, Arva errait tristement, parmi des décombres, aux confins de l'oasis et du désert, lorsqu'un essaim d'oiseaux parut, avec de longs cris : Targ était retrouvé !

Elle n'eut qu'à monter sur l'enceinte, elle le vit qui venait, lointain encore, d'un pas lourd…

Son vêtement était déchiré, des estafilades lui balafraient le cou, le visage et les mains ; tout son corps exprimait la fatigue ; le regard, seul, conservait sa fraîcheur.

– D'où viens-tu ? cria Arva.

Il répondit :

– Je viens de la terre profonde.

Mais il n'en voulut pas dire davantage.

Le bruit de son retour s'étant répandu, ses compagnons de voyage vinrent au-devant de lui. Et l'un d'eux lui ayant reproché d'avoir retardé leur départ, il repartit :

– Ne me le reprochez pas, car j'apporte de grandes nouvelles.

Cette réponse surprit et choqua les auditeurs. Comment un homme pouvait-il apporter des nouvelles qui ne fussent à la connaissance des autres hommes ? De telles paroles avaient un sens, jadis, lorsque la terre était inconnue et pleine de ressources, lorsque le hasard demeurait parmi les êtres, et que les peuples ou les individus opposaient leurs destins. Mais, à présent que la planète est tarie, que les hommes ne peuvent plus lutter entre eux, que toute chose est résolue par des lois inflexibles,

que personne ne prévoit les périls avant les oiseaux et les instruments, ce sont des propos ineptes.

– De grandes nouvelles ! répéta dédaigneusement celui qui avait fait les reproches… Êtes-vous devenu fou, veilleur ?

– Vous verrez bientôt si je suis devenu fou ! Allons trouver le Conseil des Terres-Rouges.

– Vous l’avez fait attendre.

Targ ne répondit plus. Il se tourna vers sa sœur et lui dit :

– Va, et ramène celle que j’ai sauvée hier… Sa présence est nécessaire.

Le Grand Conseil des Terres-Rouges était réuni, au centre de l’oasis. Il n’était pas au complet, plusieurs de ses membres ayant succombé dans le désastre. Rien n’annonçait la douleur, à peine la résignation, dans l’attitude des survivants. La fatalité était en eux, présente comme la vie même.

Ils accueillirent les Neuf avec un calme presque inerte. Et Cimor, qui présidait, dit d’une voix uniforme :

– Vous nous apportiez le secours des Hautes-Sources et les Hautes-Sources sont frappées elles-mêmes. La fin des hommes paraît très proche… Les oasis ne savent plus même quelles sont celles qui pourront secourir les autres…

– Elles ne doivent même plus se secourir, ajouta Rem, le premier chef des Eaux. La loi le défend. Il est équitable, lorsque les eaux ont tari, que la solidarité disparaisse. Chaque oasis réglera son sort.

Targ s’avança au-devant des Neuf et affirma :

– Les eaux peuvent reparaître.

Rem le considéra avec un mépris tranquille :

– Tout peut reparaître, jeune homme. Mais elles ont disparu.

Alors, le veilleur, ayant jeté un regard au fond de la salle et aperçu la chevelure de lumière, reprit avec tremblement :

– Les eaux reparaîtront pour les Terres-Rouges.

Une réprobation paisible parut sur quelques faces ; tout le monde garda le silence.

– Elles reparaîtront, s'écria Targ avec force. Et je puis le dire, puisque je les ai vues.

Cette fois, une faible émotion, née de la seule image qui pût agiter les Derniers Hommes, l'image d'une eau jaillissante, passa de proche en proche. Et le ton de Targ, par sa véhémence et sa sincérité, fit presque naître un espoir. Mais le doute revint vite. Ces yeux trop vivants, les blessures, le vêtement déchiré, encourageaient les méfiances : quoique rares, les fous n'avaient pas encore disparu de la planète.

Cimor fit un signe léger. Quelques hommes cernèrent lentement le veilleur. Il vit ce mouvement et en comprit la signification. Sans trouble, il ouvrit sa boîte à outils, saisit son mince appareil chromographique déroulant une feuille, il fit apparaître les épreuves qu'il avait prises dans les entrailles du sol.

C'était des images aussi précises que la réalité même. Dès qu'elles eurent frappé les yeux des plus proches, les exclamations se heurtèrent. Un saisissement véritable, presque une

exaltation, s'empara des assistants. Car tous reconnaissaient le fluide redoutable et sacré.

Manô, plus impressionnable que les autres, clama d'une voix retentissante. Le cri, répercuté par les ondifères, se répandit au-dehors ; une multitude rapide cerna le hall ; l'unique délire qui pouvait encore soulever les Derniers Hommes enivra la masse.

Targ se transfigura ; il fut presque dieu ; les âmes, pareilles aux âmes anciennes, élevaient vers lui un enthousiasme mystique ; des faces déferlaient, des yeux mornes s'emplissaient de feu, une espérance démesurée rompait le long atavisme de la résignation. Et les membres du Grand Conseil eux-mêmes, perdus dans l'être collectif, s'abandonnaient au tumulte.

Targ seul pouvait obtenir le silence. Il fit signe à la foule qu'il voulait parler ; les voix s'éteignirent, la houle des têtes s'apaisa ; une attention ardente dilatait les visages.

Le veilleur, se tournant vers cette lueur blonde qu'Érê mêlait aux chevelures sombres, déclara :

– Peuple des Terres-Rouges, l'eau que j'ai découverte est sur votre territoire : elle vous appartient. Mais la loi humaine me donne un droit sur elle ; avant de vous la céder, je réclame mon privilège !

– Vous serez le premier d'entre nous ! dit Cimor. C'est la règle.

– Ce n'est pas cela que je demande, répondit doucement le veilleur.

Il fit signe à la foule qu'on lui livrât passage. Puis, il se dirigea vers Érê. Quand il fut près d'elle, il s'inclina et dit d'une voix ardente :

– C'est entre vos mains que je remets les eaux, maîtresse de mon destin… Vous seule pouvez me donner ma récompense.

Elle écoutait, surprise et palpitante. Car de telles paroles ne s'entendaient jamais plus. Dans un autre moment, à peine si elle les eût comprises. Mais au milieu de l'exaltation des cœurs, et avec la vision féerique des sources souterraines, tout son être se troubla : l'émotion magnifique qui agitait le veilleur se refléta sur le visage nacré de la vierge.

VIII

Et seules survivent les Terres-Rouges

Dans les années qui suivirent, la terre n'eut que de faibles secousses. Mais la dernière catastrophe avait suffi pour frapper de mort les oasis. Celles qui avaient vu disparaître toute leur eau ne l'avaient point reconquise. Aux Hautes-Sources, elle avait tari pendant dix-huit mois, puis s'était évanouie dans les gouffres insondables. Seules, les Terres-Rouges avaient connu de vastes espérances. La nappe trouvée par Targ donnait une eau abondante et moins impure que celle des sources disparues. Non seulement elle suffisait à l'entretien des survivants, mais on avait pu recueillir le faible groupe qui s'était sauvé à la Dévastation et beaucoup d'habitants des Hautes-Sources.

Là, s'arrêtait le secours possible. Une hérédité de cinquante millénaires les ayant adaptés aux lois inexorables, les Derniers Hommes acceptaient sans révolte le jugement du destin. Il n'y eut donc aucune guerre ; à peine si quelques individus tentèrent de fléchir la règle et vinrent en suppliants aux Terres-Rouges. On ne pouvait que les rejeter : la pitié eût été une suprême injustice et une forfaiture.

À mesure que s'épuisaient les provisions, chaque oasis désignait les habitants qui devaient périr. On sacrifia d'abord les vieillards, puis les enfants, sauf un petit nombre qui furent réservés dans l'hypothèse d'un revirement possible de la planète, puis tous ceux dont la structure était vicieuse ou chétive.

L'euthanasie était d'une extrême douceur. Dès que les condamnés avaient absorbé les merveilleux poisons, toute crainte s'abolissait. Leurs veilles étaient une extase permanente, leurs sommeils profonds comme la mort. L'idée du néant les ravissait, leur joie croissait jusqu'à la torpeur finale.

Beaucoup devançaient l'heure. Peu à peu, ce fut une contagion. Dans les oasis équatoriales, on n'attendit pas la fin des provisions ; il restait encore de l'eau dans quelques réservoirs, et déjà les derniers habitants avaient disparu.

Il fallut quatre ans pour anéantir le peuple des Hautes-Sources.

Alors, les oasis furent saisies par l'immense désert, les ferromagnétaux occupèrent la place des hommes.

Après la découverte de Targ, les Terres-Rouges prospérèrent. On avait reconstitué l'oasis vers l'Est, dans un territoire où la rareté des ferromagnétaux rendait leur destruction facile. Les constructions, le défrichement, le captage des eaux se firent en six mois. La première récolte fut belle, la seconde merveilleuse.

Malgré la mort successive des autres communautés, les hommes de l'Oasis Rouge vivaient dans une sorte d'espérance. N'étaient-ils pas la peuplade élue, celle en faveur de qui, pour la première fois depuis cent siècles, la loi implacable avait fléchi ? Targ entretenait cet état des âmes. Son influence était grande ; il avait l'attrait des créatures triomphantes et leur prestige symbolique.

Cependant, sa victoire n'avait impressionné personne autant que lui même. Il y voyait une obscure récompense et, plus encore, une confirmation de sa foi. Son esprit d'aventure s'épanouissait ; il eut des aspirations presque comparables à celles

des ancêtres héroïques. Et l'amour qu'il ressentait par Érê et les deux enfants nés d'elle se mêlait de rêves dont il n'osait parler à personne, hormis sa femme ou sa sœur, car il les savait incompréhensibles aux Derniers Hommes.

Manô ignorait ces fièvres. Sa vie restait directe. Il ne songeait guère au passé, moins encore à l'avenir. Il goûtait la douceur uniforme des jours ; il vivait auprès de sa femme, Arva, une existence aussi insoucieuse que celle des oiseaux argentés dont les groupes, chaque matin, planaient sur l'oasis ; Comme ses premiers enfants, à cause de leur belle structure, avaient été parmi les émigrants accueillis aux Terres-Rouges, à peine si une mélancolie fugitive le saisissait en songeant au dépérissement des Hautes-Sources.

Au rebours, ce dépérissement tourmentait Targ : maintes fois, son planeur le conduisit à l'oasis natale. Il cherchait l'eau avec acharnement, il s'éloignait des routes protectrices, il visitait des étendues terribles où les ferromagnétaux vivent la vie des jeunes règnes. Avec quelques hommes de l'oasis, il avait sondé cent gouffres. Quoique les recherches demeurassent vaines, Targ ne se décourageait point : il enseignait qu'il faut mériter les découvertes par des efforts opiniâtres et de longues patiences.

IX

L’eau fugitive

Un jour qu’il revenait des solitudes, Targ, du haut de son planeur, aperçut une foule près du grand réservoir. À l’aide de son télescope, il discerna les chefs des Eaux et les membres du Grand Conseil ; quelques mineurs surgissaient des puits de captage. Un groupe d’oiseaux vint à la rencontre du planeur ; par eux, Targ sut que la source inspirait des inquiétudes. Il atterrit, vite enveloppé d’une foule frémissante, qui mettait en lui sa confiance. Ses os se glacèrent, lorsqu’il entendit Manô lui dire :

– Les eaux ont baissé.

Toutes les voix confirmaient la triste nouvelle. Il questionna Rem, le premier chef des Eaux, qui répondit :

– Le niveau a été vérifié au bord de la nappe même. La baisse est de six mètres.

Entre tous, le visage de Rem était immobile. La joie, la tristesse, la crainte, le désir, n’apparaissaient jamais sur ses lèvres froides ni dans ses yeux pareils à deux fragments de bronze, et dont on voyait à peine la sclérotique. Sa science professionnelle était parfaite : il possédait toute la tradition des capteurs de sources.

– La nappe n’est pas immuable, remarqua Targ.

– C'est exact ! Mais les écarts normaux ne dépassent jamais deux mètres et jamais ces écarts ne furent brusques…

– Savez-vous avec certitude s'ils le sont maintenant ?

– Oui. Les enregistreurs ont été vérifiés : leur marche est normale. Ils ne décelaient rien encore ce matin. C'est vers le milieu du jour que la baisse a commencé. Elle a donc atteint plus d'un mètre cinquante à l'heure…

Son œil minéral demeurait fixe ; sa main n'avait pas un geste ; l'on voyait à peine remuer ses lèvres. Les yeux de Targ palpitaient comme son cœur.

– D'après les plongeurs, fit Rem, aucune fissure nouvelle ne s'est formée dans le lit du lac. Le mal vient donc des sources. On peut faire trois hypothèses principales : les sources sont obstruées, elles sont détournées de leur voie, ou elles sont taries. Nous conservons une espérance.

De sa bouche, le mot espérance tombait comme un bloc de glace. Targ dit encore :

– Les réservoirs sont-ils pleins ?

Rem eut presque un geste :

– Ils le sont toujours. Et j'ai donné l'ordre d'en creuser de supplémentaires. Avant une heure, toutes nos énergies seront en action.

Il en fut comme l'avait annoncé Rem. Les puissantes machines des Terres-Rouges creusèrent le granit. Jusqu'à la première étoile, une stupeur régna sur l'oasis.

Targ était descendu sous la terre. On y avait maintenant, à l'aide des galeries aménagées par les mineurs, un accès rapide et sans danger. À la lueur des phares, le veilleur considérait le site souterrain où, le premier de tous les hommes, il avait abordé. Il l'étudiait avec fièvre. Deux sources nourrissaient le lac. La première débouchait à vingt-six mètres de profondeur, la deuxième à vingt-quatre mètres.

Les plongeurs avaient pu pénétrer dans l'une, mais à peine ; l'autre se trouva trop étroite.

Pour obtenir quelques notions complémentaires, on avait tenté des travaux dans le roc ; un éboulement fit naître des craintes. Le remaniement ne pouvait-il déterminer des fissures, par où les eaux se perdraient ?

Agre, l'ancêtre du Grand Conseil, avait dit :

– Cette eau nous a été donnée par le Désastre ; sans lui, elle nous fût demeurée inaccessible. Peut-être aussi a-t-il creusé sa route actuelle. N'exécutons point de travaux incertains. Il suffit que nous ayons mené à bonne fin ceux qui étaient indispensables…

Cette parole ayant paru sage, on se résigna au mystère.

Vers la fin du crépuscule, le niveau baissa plus lentement ; une onde d'espoir courut sur l'oasis. Mais les chefs des Eaux ni Targ ne partageaient cette confiance : si la déperdition s'atténuait, c'est que le niveau, était descendu au-dessous des plus grosses fissures d'écoulement. L'eau contenue actuellement dans le lac pouvait descendre à quatre mètres et, si les sources demeuraient inaccessibles, ce serait, avec la provision de réservoirs, *toute l'eau possédée par les Derniers Hommes*.

Toute la nuit, les machines des Terres-Rouges creusèrent les nouveaux réservoirs ; toute la nuit aussi, l'eau, mère de vie, ne cessa de se perdre, dans les abîmes de la planète. Au matin, le niveau était descendu à huit mètres, mais deux réservoirs étaient prêts qui reçurent rapidement leur provision ; ils absorbèrent trois mille mètres cubes de liquide.

Leur remplissage abaissa encore le niveau ; l'on vit apparaître l'orifice de la première source. Targ y pénétra avant tout le monde et s'aperçut que le sol avait subi des transformations récentes. Plusieurs crevasses s'étaient formées, des masses de porphyre obstruaient le passage ; il fallait provisoirement renoncer à définir le désastre.

Une seconde journée passa, funèbre. À cinq heures, l'écoulement souterrain et le remplissage d'un réservoir abaissèrent les eaux à la hauteur de la seconde source, dont l'orifice avait complètement disparu.

À partir de ce moment, la perte cessa ; il devint presque inutile de hâter la construction de nouveaux réservoirs. Rem n'en persista pas : moins à terminer sa tâche : et, pendant six jours, les hommes et les machines de l'oasis travaillèrent.

À la fin du sixième jour, Targ, harassé et le cœur fiévreux, méditait devant sa demeure. Des ténèbres argentées enveloppaient l'oasis. On apercevait Jupiter ; une demi-lune aiguë fendait l'éther : sans doute, la grande planète aussi créait des règnes qui, après avoir connu la fraîcheur de la jeunesse et la force de l'âge mûr, se mourraient de pénurie et d'angoisse.

Érê était venue. Dans un rai de lune, ses grands cheveux semblaient une lumière douce et tiède. Targ l'attira près de lui ; il murmura :

J’avais retrouvé auprès de toi la vie des temps antiques… Tu étais le rêve des genèses… ; rien que de sentir ta présence, je croyais aux jours innombrables. Et maintenant, Érê, si nous ne retrouvons pas les sources, ou si nous ne découvrons aucune eau nouvelle, dans dix ans les Derniers Hommes auront disparu de la planète.

X

La secousse

Six saisons passèrent. Les chefs des Eaux firent creuser d'immenses galeries pour retrouver les sources. Tout échoua. Des fissures illusoires ou des gouffres impénétrables décevaient les efforts. De mois en mois, l'espérance décroissait dans les âmes. Le long atavisme de résignation retombait sur elles ; leur passivité parut même s'accroître, à la manière dont s'aggravent, après un répit, des maladies chroniques. Toute foi, même légère, les abandonna. Déjà la mort tenait ces mornes existences.

Quand arriva l'époque où le Grand Conseil décréta les premières euthanasies, il se trouva plus de vivants prêts à disparaître que ne le voulait la loi.

Seuls, Targ, Arva et Érê n'acceptaient point le sort ; mais Manô se décourageait. Non qu'il fût devenu prévoyant. Pas plus que jadis, il ne songeait aux lendemains ; mais la fatalité lui était devenue présente. Lorsque les euthanasies commencèrent, il eut un sens si aigu de la disparition que toute énergie l'abandonna. L'ombre et la lumière lui furent également ennemies. Il vécut dans une attente funèbre et molle ; son amour pour Arva avait disparu comme son amour pour sa propre personne ; il ne prenait aucun intérêt à ses enfants, assuré que l'euthanasie les enlèverait bientôt. Et la parole lui devenant odieuse, il n'écoutait plus, il demeurait taciturne et torpide pendant des journées entières. Presque tous les habitants des Terres-Rouges menaient une existence analogue.

Aucun effort ne stimulait leur pitoyable énergie, car le travail devenait presque nul. Hors quelques massifs de plantes, entretenus pour garder des semences fraîches, toute culture avait disparu. L'eau des réservoirs n'exigeait aucun soin : elle était à l'abri de l'évaporation et purifiée par des appareils presque parfaits. Quant aux réservoirs mêmes, il suffisait, chaque jour, de leur faire subir une inspection que facilitaient des indicateurs automatiques. Ainsi, rien ne venait secouer l'atonie des Derniers Hommes. Ceux qui échappaient le mieux au marasme étaient les individus les moins émotifs, qui n'avaient aimé personne et ne s'étaient guère aimés eux-mêmes. Ceux-là, parfaitement adaptés aux lois millénaires, montraient une persévérance monotone, étrangers à toutes les joies comme à toutes les peines. L'inertie les dominait ; elle les soutiendrait contre la dépression excessive et contre les résolutions brusques ; ils étaient les produits parfaits d'une espèce condamnée.

Au rebours, Targ et Arva se maintenaient par une émotivité supérieure. Révoltés contre l'évidence, ils dressaient devant la formidable planète deux petites vies ardentes, pleines d'amour et d'espoir, palpitantes de ces vastes désirs qui avaient fait vivre l'animalité pendant cent mille siècles.

Le veilleur n'avait abandonné aucune de ses recherches ; il tenait soigneusement en état une série de planeurs et de motrices ; même il ne laissait pas tomber en ruine les principaux planétaires et veillait sur appareils sismiques.

Or, un soir, après un voyage vers la Dévastation, Targ veillait seul dans la nuit. À travers le métal transparent de sa fenêtre, une constellation se montrait qui, au temps des Fables, se nommait le Grand Chien. Elle comptait la plus étincelante des étoiles, un soleil bien plus vaste que notre soleil. Targ élevait vers elle son désir inextinguible. Et il songeait à ce qu'il avait vu, vers le milieu du jour, tandis qu'il planait près du sol.

C’était dans une plaine excessivement morne, où se dressaient à peine quelques blocs solitaires. Les ferromagnétaux y dessinaient de toutes parts leurs agglomérations violettes. Il y prenait à peine garde lorsque, au Sud, sur une surface jaune clair, il aperçut une race qu’il ne connaissait point encore. Elle produisait des individus de grande taille, chacun formé de dix-huit groupes. Quelques-uns atteignaient une longueur totale de trois mètres. Targ calcula que la masse des plus puissants ne devait pas être inférieure à quarante kilogrammes. Ils se déplaçaient plus facilement que les plus rapides ferromagnétaux connus jusqu’alors ; en fait, leur vitesse atteignait un demi-kilomètre par heure.

– C’est effrayant, murmura le veilleur. S’ils pénétraient dans l’oasis, ne serions-nous pas vaincus ? Le moindre hiatus dans l’enceinte nous ferait courir un danger mortel.

Il frissonna ; une tendresse inquiète le mena dans les chambres voisines. À la lueur orange d’un Radiant, il contempla l’étonnante chevelure lumineuse d’Érê et le visage frais des enfants. Son cœur fondait. Rien que de les voir vivre, il ne pouvait concevoir la fin des hommes. Eh quoi ! la jeunesse, la puissance mystérieuse des générations sont en eux, si pleines de sève, et tout va s’évanouir ? Qu’une race cacochyme, lentement brisée par la décadence, en fût là, ce serait logique : – mais eux, mais ces chairs aussi jolies et aussi neuves que celles des hommes d’avant l’ère radio-active ! ....

Comme il s’en revenait, rêveur, une secousse légère agita le sol. À peine s’il eut le temps de s’en apercevoir et déjà le calme immense retombait sur l’oasis. Mais Targ était plein de méfiance. Il attendit quelque temps, l’oreille penchée, aux écoutes. Tout demeurait paisible ; les masses grisâtres du site, profilées à la lueur poudreuse des étoiles, apparaissaient immuables, et dans le ciel, implacablement pur, l’Aigle, Pégase, Persée, le Sa-

gittaire, inscrivaient, sur le cadran de l'infini, les minutes passagères.

– Me suis-je trompé ? songeait le veilleur… Ou bien la secousse serait-elle vraiment insignifiante ?

Il haussa les épaules, avec un léger frisson. Comment osait-il seulement penser qu'une secousse de la terre pût être insignifiante ? La plus infime est pleine du plus menaçant mystère !

Soucieux, il alla consulter les sismographes. L'appareil I avait enregistré la fine secousse, – un trait léger et à peine long d'un millimètre. L'appareil II n'annonçait aucune suite au phénomène.

Targ se rendit jusqu'à la maison des oiseaux ; on n'en conservait plus qu'une vingtaine. À son arrivée, tous dormaient ; ils dressèrent à peine la tête lorsque le veilleur fit jaillir la lumière. Donc, la secousse avait dû les agiter à peine, pendant un moment très bref, et ils n'en prévoyaient pas une seconde.

Cependant, Targ crut devoir avertir le chef des veilles. Cet homme, personnage inerte et aux nerfs tardifs, n'avait rien perçu.

– Je vais faire ma ronde, déclara-t-il… Nous vérifierons, d'heure en heure, les niveaux.

Ces paroles rassurèrent Targ.

XI

Les fugitifs

Targ dormait encore, lorsqu'on lui toucha l'épaule. Comme il ouvrait les yeux, il vit sa sœur Arva, toute pâle, qui le regardait. C'était le signe certain d'un malheur ; il se dressa d'un bond :

– Que se passe-t-il ?

– Des choses redoutables, répondit la jeune femme. Tu sais qu'il y a eu, cette nuit, un tremblement de terre, puisque c'est toi-même qui l'as signalé !

– Une secousse très légère.

Si légère que personne, à part toi, ne s'en était aperçu… Mais ses suites sont terribles. L'eau du grand réservoir a disparu ! Et le réservoir du Sud a trois grandes fissures.

Targ était devenu aussi pâle qu'Arva. Il dit, rauque :

– On n'a donc pas vérifié les niveaux ?

– Si. Jusqu'au matin, les niveaux n'ont pas varié. Au matin seulement, le grand réservoir s'est brusquement effondré. En dix minutes, l'eau était perdue. Dans le réservoir du Sud, les fissures se sont déclarées il y a une demi-heure. On pourra tout au plus sauver le tiers du contenu.

Targ avait la tête basse, les épaules rentrées ; il était comme un homme qui va s'écrouler. Et il murmura, plein d'horreur :

– Est-ce, enfin, la mort des hommes ?

La catastrophe était complète. Comme on avait épuisé, pour les besoins de l'oasis, tous les réservoirs de granit, hors ceux que venait de frapper l'accident, il ne restait d'eau que celle qu'on tenait dans les bassins d'arcum. Elle suffirait à désaltérer cinq ou six cents créatures humaines pendant une année.

Le Grand Conseil se réunit.

Ce fut une assemblée glaciale et presque taciturne. Les hommes qui la composaient, à part Targ, étaient parvenus à l'état de résignation parfaite. Il n'y eut guère de délibération : rien que la lecture des lois et un calcul basé sur des données invariables. Aussi les résolutions furent-elles simples, nettes, impitoyables.

Rem, grand chef des Eaux, les résuma :

– La population des Terres-Rouges se monte encore à sept mille habitants. Six mille doivent, aujourd'hui même, se soumettre à l'euthanasie. Cinq cents mourront avant la fin du mois. Les autres décroîtront de semaine en semaine, de manière à ce que cinquante humains puissent se maintenir jusqu'à la fin de la cinquième année… Si, alors, des eaux nouvelles ne sont pas découvertes, ce sera la fin des hommes.

L'assemblée écoutait, impassible. Toute réflexion était vaine ; une fatalité incommensurable enveloppait les âmes. Et Rem dit encore :

– Les hommes et les femmes ayant dépassé quarante ans ne doivent pas survivre. À part cinquante, tous accepteront l'euthanasie aujourd'hui même. Pour les enfants, neuf familles sur dix n'en conserveront point ; les autres en garderont un seul. Le choix des adultes est fixé d'avance : nous n'aurons qu'à consulter les listes de structure.

Une faible émotion agita l'assemblée. Puis, les têtes s'inclinèrent, en signe de soumission, et la foule du dehors, à qui les ondifères avaient communiqué la délibération, se taisait. À peine si quelque mélancolie assombrissait les plus jeunes…

Mais Targ ne se résignait point. Il rejoignit d'un élan sa demeure où Arva et Érê l'attendaient déjà, frémissantes. Elles tenaient contre elles leurs enfants ; l'émotion les soulevait, l'émotion jeune et tenace, source de l'antique vie et des vastes avenirs.

Près d'elles, Manô rêvassait. Leur trouble ne l'avait surpris qu'une minute. Le fatalisme était sur ses épaules comme un roc.

À la vue de Targ, Arva s'écria :

– Je ne veux pas !… Je ne veux pas ! Nous ne mourrons pas ainsi.

– Tu as raison, répliqua Targ. Nous tiendrons tête à l'infortune.

Manô sortit de sa torpeur pour dire :

– Et que ferez-vous ? La mort est plus proche que si nous avions cent ans de vie.

– N'importe ! cria Targ. Nous partirons !

– La terre est vide pour les hommes ! fit encore Manô. Elle vous tuera dans la douleur. Ici, du moins, la fin sera douce.

Targ ne l'écoutait plus. L'urgence de l'action l'absorbait : il fallait fuir avant le milieu du jour, l'heure fixée pour le sacrifice.

Ayant visité avec Arva les planeurs et les motrices, il fit son choix. Puis, il répartit entre les appareils la provision d'eau et les vivres qu'il avait en réserve, tandis qu'Arva emmagasinait l'énergie. Leur travail fut prompt. Avant neuf heures, tout était prêt.

Il retrouva Manô toujours plongé dans sa torpeur et Érê qui avait rassemblé les vêtements utiles.

– Manô, dit-il en touchant l'épaule de son beau-frère, nous allons partir. Viens !

Manô haussa lentement les épaules.

– Je ne veux pas périr dans le Désert ! déclara-t-il.

Arva se jeta sur lui et l'étreignit de toute sa tendresse ; un peu de son ancien amour réchauffa l'homme. Mais, tout de suite ressaisi par l'inévitable :

– Je ne veux pas ! dit-il.

Tous le supplièrent – longtemps. Targ essaya même de l'entraîner de vive force ; Manô résistait avec la puissance invincible de l'inertie.

Comme l'heure avançait, on déchargea de ses provisions le quatrième planeur, et, après une prière suprême, Targ donna le signal du départ. Les avions s'élevèrent dans le soleil, Arva jeta un long regard sur la demeure où son compagnon attendait l'eu-

thanasie, puis, secouée de sanglots, elle silla sur les solitudes sans bornes.

XII

Vers les oasis équatoriales

Targ se dirigeait vers les oasis équatoriales : les autres ne recélaient que la mort.

Au cours de ses explorations, il avait visité la Désolation, les Hautes-Sources, la Grande-Combe, les Sables-Bleus, l'Oasis-Claire et le Val-de-Soufre : elles contenaient quelque nourriture, mais pas une goutte d'eau. Seules, les deux Équatoriales gardaient de faibles réserves. La plus proche, l'Équatoriale des Dunes, distante de quatre mille cinq cents kilomètres, pouvait être atteinte dans la matinée du lendemain.

Le voyage fut abominable : Arva ne cessait de songer à la mort de Manô. Quand le soleil fut au haut de sa trajectoire, elle poussa un grand cri funèbre : c'était l'heure de l'euthanasie ! Jamais plus elle ne reverrait l'homme avec qui elle avait vécu la tendre aventure !

Le Désert prolongeait sa vaste étendue. Pour des yeux humains, la terre était morte épouvantablement. Pourtant, l'autre vie y croissait, pour qui c'étaient les temps de la genèse. On la voyait pulluler sur les plaines et les collines, redoutable et incompréhensible. Parfois, Targ l'exécrait ; parfois, une sympathie craintive s'éveillait dans son âme. N'y avait-il pas une analogie mystérieuse, et même une obscure fraternité, entre ces êtres et les hommes ? Certes, les deux règnes étaient moins loin l'un de l'autre que chacun ne l'était du minéral inerte. Qui sait si leurs consciences, à la longue, ne se seraient pas comprises !

En y songeant, Targ soupirait. Et les planeurs continuaient à ciller dans l'oxygène bleu, vers un inconnu si terrible que, d'y songer seulement, les voyageurs sentaient transir leur chair.

Afin de parer aux surprises, la halte fut décidée avant le crépuscule. Targ fit choix d'une colline surmontée d'un plateau. Les ferromagnétaux s'y décelaient rares et d'espèces faciles à déplacer. Sur le plateau même, il y avait un roc de porphyre vert, avec des creux propices. Les planeurs atterrirent ; on les fixa à l'aide des cordes d'arcum. Au reste, faits de substances choisies et d'une extrême résistance, ils étaient à peu prés invulnérables.

Il se trouva que le roc et ses alentours abritaient à peine quelques groupes ferromagnétiques de la plus petite taille. En un quart d'heure, ceux-ci furent expulsés et l'on put organiser le campement.

Ayant pris un repas de gluten concentré et d'hydrocarbures essentiels, les fugitifs attendirent la fin du jour. Combien d'autres créatures, leurs semblables, avaient, dans l'océan immense des âges, connu des détresses analogues ? Lorsque les familles rôdaient solitaires, avec les massues de bois et les frêles outils de pierre, il y eut, devant l'espace féroce, des nuits où quelques humains tremblaient de faim, de froid, d'épouvante, à l'approche des lions ou des eaux déchaînées. Plus tard, des naufragés clamèrent sur des îlots déserts ou sous les rocs d'une rive meurtrière ; des voyageurs se perdirent au sein des forêts carnivores ou parmi les marécages Innombrables furent les drames de la détresse ! ... Mais tous ces malheureux se trouvaient devant la vie sans bornes : Targ et ses compagnons n'apercevaient que la mort !

Pourtant, songeait le veilleur en regardant les enfants d'Érê et ceux d'Arva, ce faible groupe contient toute l'énergie nécessaire pour refaire une humanité !...

Il poussa un gémissement. Les étoiles du pôle tournaient dans leur, piste étroite ; les ferromagnétaux phosphoraient sur la plaine ; longtemps Targ et Arva rêvèrent, misérablement, auprès de la famille endormie.

Le lendemain, ils arrivèrent à l'Équatoriale des Dunes. Elle s'étendait au sein d'un désert formé de sables, mais que les millénaires avaient durci. L'atterrissage glaça le cœur des arrivants : les cadavres de ceux qui, les derniers, s'étaient livrés à l'euthanasie, demeuraient là sans sépulture. Beaucoup d'Équatoriaux ayant préféré mourir sous le ciel libre, on les apercevait parmi les ruines, immobiles dans leur terrible sommeil. L'air sec, et infiniment pur, les avait momifiés. Ils eussent pu demeurer ainsi, pendant des temps interminables, témoins suprêmes de la fin des hommes...

Un spectacle plus menaçant détourna la tristesse des fugitifs : les ferromagnétaux pullulaient. On voyait de tous côtés leurs colonies violettes ; beaucoup étaient de grande taille.

En marche ! fit Targ avec vivacité et inquiétude.

Il n'eut pas besoin d'insister. Arva et Érê, connaissant le péril, entraînèrent les petits, pendant que Targ étudiait le site. L'oasis n'avait subi que des remaniements négligeables. À peine si les ouragans avaient disloqué quelques demeures, renversé des planétaires ou des ondifères ; la plupart des machines et des générateurs d'énergie devaient être intacts. Mais les réservoirs d'arcum surtout préoccupaient le veilleur. Il y en avait deux, largement entamés, dont il connaissait l'emplacement. Quand ils apparurent, il n'osa d'abord les toucher ; son cœur battait de crainte. Lorsque, enfin, il se fut décidé :

Intacts ! cria-t-il avec une sorte de saisissement… Nous avons de l’eau pour deux ans. Maintenant, cherchons le refuge.

Après une longue course, il choisit une langue de terre, près de l’enceinte, à l’Ouest. Les ferromagnétaux y étaient en petit nombre : en peu de jours, on pourrait construire une barrière protectrice. Deux demeures s’offraient, spacieuses, que les météores avaient épargnées.

Targ et Arva parcoururent la plus grande. Les meubles et les instruments se décelaient solides, à peine couverts d’une fine poussière ; de toutes parts, on sentait je ne sais quelle présence subtile. En entrant dans une des chambres, une profonde mélancolie saisit les visiteurs : sur le lit d’arcum, deux humains apparaissaient, étendus côte à côte. Longtemps, Targ et Arva contemplèrent ces formes paisibles, où la vie habitait naguère, où avaient tressailli la joie et la douleur…

D’autres y auraient pris une leçon de résignation ; mais eux, pleins d’amertume et d’horreur, se raidissaient pour la lutte.

Ils firent disparaître les cadavres et, ayant abrité Érê avec les enfants, ils expulsèrent quelques groupes de ferromagnétaux. Ensuite, ils prirent leur premier repas sur la terre nouvelle.

– Courage ! murmura Targ. Il y eut un moment, dans la profondeur de l’Éternité, où un seul couple humain exista ; toute notre espèce en est descendue ! Nous sommes plus forts que ce couple. Car s’il avait péri, l’humanité périssait. Ici, plusieurs peuvent mourir sans détruire encore toute espérance.

– Oui, soupira Érê ; mais l’eau couvrait la terre !

Targ la regarda avec une tendresse sans bornes.

– N’avons-nous pas déjà retrouvé l’eau une première fois ? fit-il tout bas.

Il demeura immobile, les yeux comme aveuglés par le rêve intérieur. Mais, se réveillant :

– Tandis que vous aménagerez la demeure, je vais examiner nos ressources.

Il parcourut l’oasis en tous sens, évalua les provisions laissées par les Équatoriaux, s’assura du fonctionnement des générateurs d’énergie, des machines, des planeurs, des planétaires et des ondifères. Le trésor industriel des Derniers Hommes était là, prêt à seconder toutes les renaissances. D’ailleurs, Targ avait amené des Terres-Rouges ses livres techniques et les annales, riches en notions et en souvenirs. La présence des ferromagnétaux le troublait. Dans tel district, ils s’accumulaient en masses redoutables : il suffisait de s’arrêter pendant peu de minutes, pour sentir leur sourd travail.

– Si nous avons une descendance, songeait le veilleur, la lutte sera formidable.

Il vint ainsi jusque vers l’extrémité sud de l’Équatoriale.

Là, il s’arrêta, hypnotisé : sur un champ où, jadis, croissaient des céréales ; il venait d’apercevoir ces ferromagnétaux de grande taille qu’il avait découverts dans la solitude, près des Hautes-Sources. Son cœur serra. Un souffle froid lui passa sur la nuque.

XIII

La halte

Les saisons coulèrent au gouffre éternel. Targ et les siens continuaient à vivre. Le vaste monde les enveloppait de sa menace. Naguère, lorsqu'ils habitaient les Terres-Rouges, ils subissaient déjà la mélancolie de ces déserts où s'annonçait la fin des Hommes. Mais, après tout, des milliers de leurs semblables occupaient avec eux le refuge suprême. Maintenant, ils concevaient une plus complète détresse ; ils n'étaient plus qu'une trace minuscule de l'ancienne vie. D'un pôle à l'autre, dans toutes les plaines sur toutes les montagnes, chaque parcelle de la planète était ennemie, hors cette autre oasis où l'euthanasie dévorait des créatures qui avaient, sans rémission, abandonné l'espérance.

On avait enveloppé le terrain choisi d'une enceinte protectrice, consolidé encore les réservoirs d'eau, rassemblé et abrité les provisions, et Targ partait souvent à la découverte, avec Érê ou Arva, à travers l'étendue désertique. Tout en cherchant l'eau créatrice, il amassait partout les matières hydrogénées. Elles étaient rares ; l'hydrogène, dégagé en masses immenses aux temps de la puissance humaine et aussi lorsqu'on avait voulu remplacer l'eau de la nature par une eau industrielle, avait presque disparu. Selon les annales, la plus grande partie s'était décomposée en protoatomes et disséminée dans les espaces interplanétaires. L'autre partie avait été entraînée, par des réactions mal définies, à des profondeurs inaccessibles.

Cependant, Targ récoltait assez de substances utiles pour accroître sensiblement la provision d'eau. Mais ce ne pouvait être là qu'un expédient.

Les ferromagnétaux, surtout, préoccupaient Targ. Ils prospéraient. C'est qu'il y avait sous l'oasis, à peu de profondeur, une réserve considérable de fers humains. Le sol et la plaine environnante recouvraient une ville morte. Or, les ferromagnétaux attiraient le fer souterrain à une distance d'autant plus grande qu'ils étaient eux-mêmes de plus forte taille. Les derniers venus, les Tertiaires, comme les surnommait Targ, pouvaient ainsi ; pourvu qu'ils y missent le temps, puiser à plus de huit mètres. Par surcroît, les déplacements du métal, à la longue, ouvraient dans la terre des brèches par où les Tertiaires pouvaient s'introduire. Les autres ferromagnétaux déterminaient des effets analogues, mais incomparablement plus faibles. D'ailleurs, ils ne descendaient jamais dans des profondeurs de plus de deux ou trois mètres. Pour les Tertiaires, Targ ne tarda pas à constater qu'il n'y avait guère de limites à leur pénétration : ils descendaient aussi loin que le permettaient les fissures.

Il fallut prendre des mesures spéciales pour les empêcher de miner le sol où habitaient les deux familles. Les machines creusèrent, sous l'enceinte, des galeries dont les parois furent doublées d'arcum et plaquées de bismuth. Des piliers de ciment granitique, assis sur le roc, assurèrent la solidité des voûtes. Ce vaste travail dura plusieurs mois : les puissants générateurs d'énergie, les machines souples et subtiles, permirent de l'exécuter sans fatigue. Il devait, selon les calculs de Targ et d'Arva, résister pendant trente ans à tous les dégâts des Tertiaires, et cela dans l'hypothèse que la multiplication de ceux-ci serait très intense.

XIV

L'euthanasie

Or, après trois années, grâce à l'appoint fourni par les corps hydrogénés, la provision d'eau n'avait guère décru. Les provisions solides demeuraient abondantes et il en existait encore dans les autres oasis. Mais aucune trace de source ne s'était décelée, quoique Aria et Targ eussent sondé le Désert, infatigablement et à des distances énormes.

Le sort des Terres-Rouges troublait l'âme des réfugiés. Souvent, l'un ou l'autre avait lancé un appel dans le Grand Planétaire. Personne n'avait répondu. Le frère et la sœur poussèrent plusieurs fois leur voyage jusqu'à l'oasis. À cause de la loi inexorable, ils n'osaient atterrir, ils planaient. Aucun habitant ne daignait s'apercevoir de leur présence. Et ils virent que l'euthanasie accomplissait son œuvre. Beaucoup plus d'êtres que ne l'exigeait la règle avaient trépassé. Vers le trentième mois, à peine s'il demeurait une vingtaine d'habitants.

Un matin d'automne, Arva et Targ partirent pour un voyage. Ils comptaient suivre la double route qui reliait, depuis des âges immémoriaux, l'Équatoriale des Dunes aux Terres-Rouges. En route, Targ obliquerait vers une contrée qui, dans une précédente croisière, l'avait impressionné. Campée sur un des relais-refuges, Arva l'attendrait. Ils se parleraient aisément, car Targ emportait un ondifère mobile, qui pouvait recevoir et transmettre la voix à plus de mille kilomètres. Ainsi que dans leurs précédentes explorations, ils communiqueraient avec Érê

et les enfants, tous les planétaires de l'oasis et des relais ayant été maintenus en bon ordre.

Aucun péril ne menaçait Érê, hors ceux qui dominent de si haut l'énergie humaine qu'ils ne lui feraient pas courir plus de risques qu'à Targ et à Arva. Les enfants avaient grandi ; leur sagesse, précoce comme celle de tous les Derniers Hommes, ne différait guère de celle des adultes Les deux aînés – un fils de Manô, une fille du veilleur – maniaient parfaitement les énergies et les appareils. Contre les entreprises aveugles des ferromagnétaux, ils valaient des hommes. Un atavisme sûr les conseillait. Cependant, Targ avait passé, la veille, de longues heures à inspecter l'enclave familiale et les alentours. Tout était normal.

Avant le départ, les deux familles s'assemblèrent auprès des planeurs. Ce fut, comme à chaque grand départ, une minute impressionnante. Dans la lumière horizontale, ce petit groupe était toute l'espérance humaine, toute la volonté de vivre, toute la vieille énergie des mers, des forêts, des savanes et des villes. Là-bas, aux Terres-Rouges, ceux qui palpitaient encore n'étaient plus que des fantômes. Et Targ enveloppa sa race et race d'Arva d'un long regard d'amour. La clarté des races blondes avait passé d'Érê sur sa fille. Les deux têtes vêtues d'or se touchaient presque : quelle fraîcheur émanait d'elles ! ... quelles légendes profondes et tendres !

Les autres aussi, malgré leurs visages bistre et leurs yeux d'anthracite, avaient une singulière jeunesse, – le regard ardent de Targ ou l'aptitude au bonheur de Manô.

– Ah ! s'exclama-t-il, qu'il est dur de vous quitter ! Mais le danger serait bien plus grand de partir ensemble !

Tous savaient bien, même les enfants, que le salut était au-dehors, dans quelque coin mystérieux des déserts. Ils savaient

aussi que l'oasis, le centre de leur existence, devait toujours être occupée. D'ailleurs, ne communiaient-ils pas, plusieurs fois par jour, par la voix des planétaires ?

– Allons ! fit enfin Targ.

Le frisson subtil des énergies s'entendit aux ailes des planeurs. Ils s'élevèrent, ils décrurent dans le matin de nacre et de saphir. Érê les vit disparaître à l'horizon. Elle soupira. Quand Arva et Targ n'étaient plus là, la fatalité pesait plus lourd. La jeune femme épiait l'oasis avec des yeux craintifs et chaque geste des petits éveillait son inquiétude. Chose bizarre ! Sa peur évoquait des dangers qui n'étaient plus de ce monde. Elle ne redoutait ni le minéral, ni les ferromagnétaux, elle redoutait de voir surgir des hommes inconnus, des hommes qui viendraient du fond de l'immensité inhabitable… Et cet étrange ressouvenir de l'antique instinct la faisait parfois sourire, mais, parfois aussi, lui donnait un frisson, surtout lorsque le soir posait ses ondes noires sur l'Équatoriale des Dunes.

Targ et sa compagne sillaient vertigineusement dans la mer aérienne. Ils aimaient la vitesse. Tant de voyages n'avaient pu éteindre la joie de défier l'espace. La sombre planète était comme vaincue. Ils voyaient s'avancer ses plaines sinistres, ses âpres rocs, et les monts semblaient se précipiter sur eux pour les anéantir. Mais, d'un geste menu, ils triomphaient des abîmes et des pics formidables. Effrayantes, flexibles et soumises, les énergies chantaient tout bas leur hymne ; le mont était franchi, les planeurs légers redescendaient vers les déserts où, vagues, tardifs, pesants, évoluaient les ferromagnétaux. Qu'ils semblaient pitoyables et dérisoires ! Mais Targ et Arva connaissaient leur force secrète. C'étaient les vainqueurs. Le temps était devant eux et pour eux, les choses coïncidaient avec leur volonté obscure ; un jour, leurs descendants produiraient des pensées admirables et manieraient des énergies merveilleuses…

Targ et Arva résolurent d'aller d'abord jusqu'aux Terres-Rouges. Leur âme s'élançait vers l'ultime asile de leurs semblables, dans un désir passionné, où il y avait de la crainte, de la détresse, un amour profond et chagrin. Tant que les hommes persisteraient là-bas, il y aurait je ne sais quelle subtile et tendre promesse. Quand ils auraient enfin disparu, la planète semblerait plus lugubre encore, les déserts plus hideux et plus vastes.

Après une courte nuit passée sur un des relais, les voyageurs eurent, par la voie du planétaire, une causerie avec Érê et les enfants : c'était moins pour se rassurer que pour rejoindre la famille à travers l'espace. Ensuite, ils sillèrent vers l'oasis. Ils y parvinrent avant le milieu du jour.

Elle semblait immuable. Telle ils l'avaient quittée, telle elle se profilait au foyer de leurs oculaires. Les demeures d'arcum miroitaient au soleil, on apercevait les plates-formes des ondifères, les remises des motrices et des planeurs, les transformateurs d'énergie, les machines colossales ou délicates, les appareils qui puisaient naguère l'eau aux entrailles du sol et les champs où poussèrent les dernières plantes… Partout demeurait l'image de la puissance et de la subtilité humaines. Au premier signal, des forces incalculables pouvaient être déchaînées, puis asservies, d'énormes travaux accomplis. Tant de ressources demeuraient aussi inutiles que la palpitation d'un rayon dans l'éther infini ! L'impuissance de l'homme était dans sa structure même : né avec l'eau, il s'évanouissait avec elle.

Pendant quelques minutes, les planeurs voguèrent par-dessus l'oasis. Elle semblait déserte. Aucun homme, aucune femme, aucun enfant ne se montrait au seuil des demeures, sur les chemins ni sur les champs incultes. Et cette solitude glaçait l'âme des serviteurs.

– Seraient-ils morts enfin ? murmura Arva.

– Peut-être ! répondit Targ.

Les planeurs descendirent, jusqu'à frôler le haut des maisons et les plates-formes des planétaires. C'était le silence et l'immobilité d'une nécropole. L'air, assoupi, ne mouvait pas même la poussière ; seules des bandes de ferromagnétaux s'agitaient avec lenteur.

Targ se décida à descendre sur une plate-forme et fit vibrer le transmetteur d'un ondifère ; un appel puissant se répéta de conque en conque.

– Des hommes ! s'écria soudain Arva.

Targ reprit son vol. Il vit deux personnages au seuil d'une demeure et, pendant quelques minutes, hésita à les interpeller. Quoique les habitants de l'oasis ne formassent plus qu'un groupe pitoyable, Targ vénérait en eux son Espèce et respectait la loi. Celle-ci était gravée dans chacune de ses fibres ; elle lui apparaissait profonde comme la vie même, redoutable et tutélaire, infiniment sage, inviolable. Et, puisqu'elle l'exilait à jamais des Terres-Rouges, il s'inclinait devant elle.

Aussi sa voix trembla-t-elle, lorsqu'il s'adressa à ceux qui venaient d'apparaître.

– Combien y a-t-il de vivants dans l'oasis ?

Les deux hommes élevèrent des visages pâles, qui exprimaient une étrange sérénité. Puis, l'un d'eux répondit :

– Nous sommes cinq encore… Ce soir, nous serons délivrés ! Le cœur du veilleur se serra. Il reconnaissait, dans les regards qui croisaient le sien, la lueur brumeuse de l'euthanasie.

– Pouvons-nous descendre ? fit-il humblement. La loi nous exile.

– La loi est finie ! murmura le deuxième homme. Elle a disparu au moment où nous avons accepté la grande guérison…

Au bruit des voix, trois autres vivants parurent, deux hommes et une jeune femme. Tous considéraient les planeurs d'un air d'extase.

Alors, Targ et Arva atterrirent.

Il y eut un court silence. Le veilleur examinait avidement les derniers de ses semblables. La mort était en eux ; aucun remède ne pouvait combattre les poisons délicieux de l'euthanasie.

La femme, toute jeune, était de beaucoup la plus pâle des cinq. Hier encore, elle portait l'avenir, aujourd'hui, elle était plus vieille qu'une centenaire. Et Targ s'exclama :

– Pourquoi avez-vous voulu mourir ? L'eau est-elle donc épuisée ?

– Que nous importe l'eau ! chuchota la jeune femme. Pourquoi vivrions-nous ? Pourquoi nos ancêtres ont-ils vécu ? Une folie inconcevable les a fait résister, pendant des millénaires, au décret de la nature. Ils ont voulu se perpétuer dans un monde qui n'était plus le leur. Ils ont accepté une existence abjecte…, uniquement pour ne pas disparaître. Comment est-il possible que nous ayons suivi leur pitoyable exemple ?… Il est si doux de mourir !

Elle parlait d'une voix lente et pure. Ses paroles faisaient un mal affreux à Targ. Chaque atome de sa chair se soulevait

contre une telle résignation. Et la joie paisible qui éclatait sur la face des agonisants lui demeurait incompréhensible.

Il se tut pourtant. De quel droit essaierait-il de mêler la plus légère amertume à leur fin, puisque cette fin n'était plus évitable ?... La jeune femme entrefermait les paupières. Sa faible exaltation s'éteignait, son souffle se ralentissait de seconde en seconde et, s'appuyant contre une cloison d'arcum, elle répéta :

– Il est si doux de mourir !

Et l'un des hommes murmura :

– La délivrance est prochaine.

Puis, tous attendirent. La jeune femme s'était étendue sur le sol, elle respirait à peine. Une pâleur croissante envahissait ses joues. Puis, elle rouvrit un moment les yeux, elle regarda Targ et Arva avec une tendresse apitoyée.

– La folie de la souffrance demeure en vous, balbutia-t-elle.

Sa main se souleva et retomba lentement. Ses lèvres frémirent. Une dernière onde agita sa chair. Enfin, ses membres s'allongèrent et elle s'éteignit aussi doucement qu'une petite étoile au bas de l'horizon.

Ses quatre compagnons la considéraient avec une tranquillité heureuse.

L'un d'eux murmura :

– La vie n'a jamais été désirable..., même au temps où la terre voulait la puissance des hommes...

Frappés d'horreur, Targ et Arva gardèrent longtemps le silence. Puis, ils enveloppèrent pieusement celle qui, la dernière, avait représenté le Futur aux Terres-Rouges. Mais ils n'eurent pas le courage de rester avec les autres. La certitude absolue de leur mort les remplissait d'épouvante.

– Partons, Arva ! dit-il doucement.

– Aujourd'hui, disait le veilleur, tandis que son planeur volait de conserve avec celui d'Arva…, nous sommes vraiment, nous et les nôtres, la seule, la dernière chance de l'espèce humaine.

Sa compagne tourna vers lui un visage plein de larmes.

– Malgré tout, balbutia-t-elle, c'était une grande douceur de savoir qu'on vivait encore aux Terres-Rouges. Que de fois cela m'a consolée… Et maintenant, maintenant !

Son geste montrait l'étendue implacable et les lourdes montagnes de l'Occident. Elle eut un cri d'abandon :

– Tout est fini, mon frère !

Lui-même avait baissé la tête. Mais il réagit contre la douleur ; il clama, les yeux étincelants :

– La mort seule détruira mon espérance…

Pendant plusieurs heures, les planeurs suivirent la ligne des routes. Lorsque parut le pays qui attirait Targ, ils ralentirent. Arva choisit le relais où elle devait attendre. Puis, le planétaire ayant apporté les voix d'Éré et des enfants, le veilleur s'élança seul vers les solitudes. Il connaissait déjà la contrée, grossièrement, dans une aire qui s'étendait jusqu'à douze cents kilomètres des routes.

Plus il avançait, plus les sites devenaient chaotiques. Une chaîne de collines se présenta, puis, de nouveau, la plaine déchiquetée. Maintenant, Targ voguait en plein inconnu. À plusieurs reprises, il descendit jusqu'au niveau du sol ; un vertige le poussait à franchir de nouvelles étapes.

Une immense muraille rousse barra l'horizon. L'aviateur la franchit et silla sur l'abîme. Des gouffres s'y creusaient, gouffres de ténèbres, dont on ne pouvait même deviner la profondeur. Partout se décelait la trace d'immenses convulsions ; des monts entiers avaient croulé, d'autres se tordaient, prêts à s'abattre dans le vide insondable. Le planeur décrivit de longues paraboles sur cet impressionnant paysage. La plupart des gouffres étaient si larges que les avions auraient pu y descendre par douzaines.

Targ alluma son fanal et commença l'exploration au hasard. Il s'engagea d'abord dans une crevasse ouverte au bas de la falaise ; la lumière semblait se dissoudre pour atteindre le fond, qui se décela sans issue.

Un second gouffre parut d'abord propice à l'aventure. Plusieurs galeries s'enfonçaient dans la terre ; Targ les explora sans profit.

Le troisième voyage fut vertigineux. Le planeur descendit à plus de deux mille mètres avant de toucher terre. Le fond de ce trou démesuré formait un trapèze dont le plus petit côté avait deux hectomètres. Partout s'ouvraient des cavernes. Il fallut une heure pour les parcourir. Hors deux, toutes étaient bornées par des parois pleines. Les deux, au rebours, comportaient de nombreuses fissures, mais trop étroites pour permettre le passage d'un homme.

– N'importe ! murmurait Targ au moment où il se disposait à abandonner la deuxième caverne… Je reviendrai.

Soudain, il eut cette impression étrange qu'il avait ressentie, dix ans auparavant, le soir du grand désastre. Tirant vivement son hygroscope, il considéra l'aiguille et poussa un cri de triomphe : *il y avait de la vapeur d'eau dans la caverne*.

XV

L’enclave a disparu

Longtemps, Targ marcha dans la pénombre. Toutes ses pensées étaient éparses, une joie démesurée emplissait sa chair. Lorsqu’il revint à lui, il songea :

– Il n’y a provisoirement rien à faire. Pour atteindre l’eau mystérieuse, il faut découvrir quelque issue, ailleurs qu’au fond du gouffre, ou se frayer un passage : c’est une question de temps ou une question de travail. Dans la première conjoncture, la présence d’Arva serait infiniment utile. Dans la seconde, il faudrait rejoindre l’Équatoriale des Dunes et ramener les appareils nécessaires pour capter l’énergie et fendre les granits.

Tout en faisant ses réflexions, le jeune homme avait appareillé. Bientôt, le planeur décrivit les courbes hélicoïdales qui devaient le ramener à la surface. En deux minutes, il sortait du gouffre et, tout de suite, le veilleur, orientant son ondifère mobile, lança un appel.

Rien ne répondit.

Étonné, il darda des ondes plus intenses. Le récepteur demeura muet. Une légère anxiété saisit Targ ; il lança l’appel circulaire qui, successivement, attaquait toutes les directions. Et, comme le silence persistait, il commença à craindre quelque circonstance désagréable. Trois hypothèses se présentaient : un accident était survenu, ou Arva avait quitté le refuge, ou, enfin, elle s’était endormie.

Avant de lancer un dernier appel, l'explorateur détermina sa position actuelle avec une exactitude minutieuse. Ensuite il donna aux ondes leur maximum d'intensité. Elles allaient ébranler les conques réceptrices avec une telle force que, même endormie, Arva devrait les entendre… Cette fois encore, l'étendue ne fit aucune réponse.

La jeune femme avait-elle décidément quitté le refuge ? Certes, elle ne s'y était pas résolue sans cause grave. De toute manière, il fallait la rejoindre.

Déjà, il se rembarquait et filait à toute vitesse.

En moins de trois heures, il franchit mille kilomètres. Le relais se précisait dans l'oculaire de la lunette aérienne. Il était désert ! Et, tout autour, Targ n'apercevait personne. Arva s'était donc éloignée ? Mais où ? Mais pourquoi ? Elle ne devait pas être loin, car son planeur demeurait à l'ancre…

Les dernières minutes furent d'une longueur intolérable ; il semblait que le véloce esquif n'avançât plus ; une buée couvrait les yeux du jeune homme.

Enfin, le refuge fut là. Targ l'aborda par le milieu, accrocha l'appareil et se précipita. Une plainte jaillit de sa poitrine. De l'autre côté de la route, contre le talus vertical, – ce qui l'avait rendue invisible, – gisait Arva. Elle était aussi pâle que la femme qui, naguère, aux Terres-Rouges, avait succombé à l'euthanasie ; Targ vit avec horreur un grouillement de ferromagnétaux – des Tertaires de la plus grande taille – se presser autour d'elle…

En deux gestes, Targ accrocha son échelle d'arcum, puis, descendant auprès de la jeune femme, il la prit sur son épaule et remonta.

Elle n’avait pas remué ; sa chair était inerte et Targ, agenouillé, essaya de surprendre la palpitation du cœur. En vain. La mystérieuse énergie qui rythme l’existence semblait évanouie…

Avec tremblement, le veilleur posa l’hygroscope sur les lèvres de la jeune femme. Le délicat instrument décela ce que l’ouïe n’avait pu découvrir : Arva n’était pas morte !

Mais son évanouissement était si profond, sa faiblesse si grande, qu’elle pouvait mourir d’une seconde à l’autre.

La cause du mal apparaissait évidente : elle était due, sinon uniquement, du moins pour la plus large part, à l’action des ferromagnétaux. La singulière pâleur d’Aria annonçait une excessive déperdition d’hémoglobine.

Heureusement, Targ ne voyageait jamais sans emporter les instruments, les stimulants et les remèdes traditionnels. Il injecta, à quelques minutes de distance, deux doses d’un cordial puissant. Le cœur se remit à battre, quoique avec une extrême faiblesse ; les lèvres d’Aria murmurèrent :

– Les enfants…, la terre…

Puis, elle tomba dans un sommeil que Targ savait ne pouvoir ni ne devoir combattre, sommeil fatal et salutaire pendant lequel, de trois heures en trois heures, il injecterait quelques milligrammes de « fer organique ». Et il faudrait vingt-deux heures au moins avant qu’Arva supportât un court réveil. N’importe ! La plus lourde inquiétude avait disparu. Le veilleur, connaissant la santé parfaite de sa sœur, ne craignait aucune suite redoutable. Toutefois, il restait nerveux. L’événement, en somme, ne s’expliquait point. Pourquoi Arva gisait-elle au bas

du talus ? Avait-elle, elle si vigilante et si adroite, fait une chute ? C'était possible, – non probable.

Que faire ? Demeurer ici jusqu'à ce qu'elle eût repris ses forces ? Il faudrait au moins deux semaines pour la rétablir complètement. Mieux valait repartir pour l'Équatoriale des Dunes. Rien ne pressait, au fond. L'aventure que poursuivait Targ n'était pas de celles dont l'issue dépend de quelques journées.

Il se dirigea vers le grand planétaire et déchaîna les ondes d'appel. Comme là-bas, au sortir du gouffre, il ne reçut aucune réponse. Tout de suite, une émotion terrible l'agita. Il répéta les signaux, il leur donna le maximum d'intensité. Et il devint manifeste qu'Érê et les enfants étaient, pour quelque cause énigmatique, ou dans l'impossibilité d'entendre ou dans l'incapacité de répondre. Les deux termes de l'alternative étaient également menaçants ! Des liens sûrs existaient entre l'accident d'Arva et le silence du planétaire.

Une crainte intolérable rongeait la poitrine du jeune homme… Les jarrets tremblants, et contraint de s'appuyer contre le support du grand planétaire, il fut incapable de prendre une décision. Enfin, il se détacha, morne et résolu, examina avec une attention anxieuse tous les organes de son planeur, assujettit Arva sur le plus grand des sièges et prit son vol.

Ce fut un voyage lamentable. Il ne fit qu'une seule halte, vers le crépuscule, pour tenter encore un appel. Rien n'ayant répondu, il enveloppa étroitement Arva dans une couverture de silice laineuse et lui injecta une dose du cordial, plus massive que les premières. À peine si, dans la profondeur de son engourdissement, elle eut un faible frisson.

Toute la nuit, le planeur fendit les ténèbres étoilées. Le froid étant trop vif, Targ contourna le mont Squelette. Deux heures avant l'aube, les constellations australes apparurent. Le

voyageur, avec un battement de cœur, considérait tantôt la croix tracée sur le Sud et tantôt cet astre brillant, le plus proche voisin du Soleil, dont la lueur ne met que trois ans pour atteindre la terre. Comme ce ciel devait être beau, lorsque des créatures jeunes le considéraient à travers le feuillage des arbres, et plus encore lorsque des nuages argentés mêlaient leur promesse féconde aux petites lampes de l'infini. Ah ! et il n'y aura plus jamais de nuages !

Une lueur fine emperla le levant, puis le Soleil montra son disque énorme. L'Équatoriale des Dunes était proche. À travers l'objectif de la lunette aérienne, Targ apercevait parfois, dans l'échancrure des dunes, l'enceinte de bismuth et les demeures d'arcum ambrées par le matin… Arva dormait toujours et une nouvelle dose du stimulant ne la réveilla point. Toutefois, sa pâleur était moins livide ; les artères frissonnaient faiblement ; la peau n'avait plus cette « raideur translucide» qui suggérait la mort.

– Elle est hors de danger ! s'affirma Targ.

Et cette certitude soulageait sa peine.

Toute sa vigilance se porta sur l'oasis. Il cherchait à apercevoir l'enclave familiale. Deux mamelons la cachaient encore. Enfin, elle apparut et, de saisissement, Targ tordit le gouvernail du planeur qui plongea brusquement, comme un oiseau blessé.

L'enclave tout entière, avec ses maisons, ses hangars et ses machines, avait disparu.

XVI

Dans la nuit éternelle

Le planeur n'était plus qu'à vingt mètres du sol. En pleine vitesse, il allait tomber à pic et se briser, lorsque Targ, d'instinct, le redressa. Alors, légèrement, et traçant une parabole élégante, il reprit son vol jusqu'aux abords de l'enclave. Et ayant atterri, le veilleur demeura immobile, paralysé de douleur, devant une fosse énorme et chaotique : là gisaient, sous les ténèbres de la terre, les êtres qu'il aimait plus que lui-même.

Pendant longtemps, les pensées rampèrent en désordre dans le cerveau du pauvre homme. Il ne songeait pas aux causes du cataclysme, il n'en discernait que la férocité obscure, il le rattachait confusément à tous les malheurs de ce morne septénaire. Les images défilaient au hasard. Constamment, il apercevait les siens, tels qu'il les avait quittés l'avant-veille. Puis, les silhouettes tranquilles étaient emportées dans une horreur innommable… Le sol s'ouvrait. Il les voyait disparaître. L'épouvante était sur leurs faces. Ils appelaient celui en qui ils avaient mis leur confiance et qui, peut-être à l'heure même de leur mort, croyait vaincre la fatalité…

Lorsqu'il put enfin réfléchir, le Dernier Homme essaya de se figurer la catastrophe. Était-ce une nouvelle secousse planétaire ? Non ! aucun sismographe n'avait enregistré le moindre trouble. D'ailleurs, à part quelques hectares de l'oasis et du désert, l'enclave seule se trouvait atteinte. L'événement se ramenait aux circonstances antérieures : le sous-sol, fracturé, s'était rompu. Ainsi, le malheur qui ruinait la suprême espérance

n’était pas une grande convulsion de la nature, mais un accident infinitésimal, à la taille des faibles créatures englouties.

Pourtant, Targ croyait y voir transparaître la même volonté cosmique qui avait condamné les Oasis…

Sa douleur ne le laissait pas inactif. Il scrutait les ruines. Elles ne laissaient apercevoir aucun vestige d’œuvre humaine. Accumulateurs d’énergie, machines à fouir, à perforer, à cultiver, à broyer, planeurs, motrices, maisons, disparaissaient, dans une masse informe de rocs et de pierres. Où étaient ensevelis Érê et les enfants ? Les calculs ne permettaient qu’une approximation grossière et peut-être décevante : il fallait agir au hasard.

Targ assembla, vers le Nord, les appareils utiles pour les déblais et le creusement, puis, ayant condensé l’énergie protoatomique, il attaqua l’immense fosse. Pendant une heure, les machines ronflèrent. Les crics soulevaient les blocs et les rejetaient automatiquement ; les paraboloïdes de cobalt enlevaient la pierraille, et, à mesure, les pilons, par des chocs lents et irrésistibles, équilibraient les parois. Lorsque la tranchée eut atteint une longueur de vingt mètres, un planeur se montra, puis un grand planétaire avec son support de granit et ses accessoires, puis une maison d’arcum.

Leur emplacement précisait les calculs de Targ. En supposant que la catastrophe eût surpris la famille auprès de la demeure, il fallait creuser vers l’Ouest. Si Érê ou les enfants avaient pu atteindre le planétaire qui faisait communiquer l’Équatoriale des Dunes avec les Terres-Rouges (comme le faisait supposer l’accident d’Arva), c’est vers le Sud-Ouest qu’il convenait de faire les recherches.

Le veilleur établit des appareils à proximité des deux endroits probables et reprit le travail. « Humanisées » par l’effort

incalculable des générations, les vastes machines avaient la puissance des éléments et la délicatesse de mains fines. Elles soulevaient des rocs, elles amassaient la terre et les pierres menues sans à-coups. Il suffisait de pressions légères pour les orienter, les accélérer, les ralentir ou arrêter leur marche. Elles représentaient, entre les mains du Dernier Homme, une puissance que ne possédait pas, aux ères primitives, toute une tribu, toute une peuplade…

Un toit d'arcum se montra. Il était tordu, bossué et, de-ci de-là, un bloc l'avait fendu. Mais des signes précis le faisaient reconnaître. Il avait abrité, depuis l'atterrissage à Équatoriale des Dunes, toutes les tendresses, les rêves et les espérances de la suprême famille humaine… Targ arrêta les outils qui commençaient à le soulever, il le considéra avec effroi et douceur. Quelle énigme cachait-il ? Quel drame allait-il révéler au malheureux recru de tristesse et de fatigue ?

Pendant de longues minutes, le veilleur hésita à reprendre sa tâche. Enfin, élargissant une des déchirures, il se laissa glisser dans la demeure.

La chambre où il se trouva était vide. Quelques blocs l'obstruaient, qui avaient arraché un lit de la muraille et l'avaient écrasé. Une table était réduite en miettes, plusieurs vases d'alumine souple aplatis sous les pierres.

Ce spectacle avait le caractère indifférent des destructions matérielles. Mais il suggérait des scènes plus émouvantes. Targ, tout tremblant, passa dans la chambre voisine ; elle était vide et dévastée comme la première. Successivement, il visita tous les recoins de la maison. Et, quand il se trouva dans la première pièce, à quelques pas de la porte d'entrée, une stupeur se mêla à son angoisse.

– Pourtant, chuchota-t-il, il est assez naturel que, au premier signe de danger, ils aient fui au-dehors…

Il essaya de se figurer la manière dont s'était produit le premier choc et aussi l'image qu'Érê avait pu se faire du péril. Il ne lui vint que des sensations et des idées contradictoires. Une seule impression demeurait fixe : c'est que l'instinct devait conduire la famille près du planétaire des Terres-Rouges. C'est donc vers là qu'il était logique de se diriger. Mais comment ? Érê était-elle parvenue au Grand Planétaire, ou avait-elle succombé en route ? Les mots balbutiés par Arva revinrent à la mémoire du veilleur. L'événement leur donnait un sens. Érê ou l'un des enfants, peut-être tous, étaient, presque sûrement, parvenus jusque-là. Il fallait donc y reprendre le travail au plus vite, ce qui n'empêcherait pas d'amorcer une galerie de communication.

Sa résolution prise, Targ leva la porte d'entrée et tenta une exploration rapide. Mais les blocs et la pierraille lui opposaient un obstacle infranchissable. Il ressortit par le toit et remit en mouvement les machines du Sud-Ouest. Ensuite, il disposa les appareils du Nord et leur fit entamer la galerie. Il s'occupa aussi d'Arva, dont la léthargie prenait peu à peu les apparences du sommeil normal.

Puis, il attendit, vigilant, les yeux fixés sur les rouages dociles. Parfois, il rectifiait leur travail d'un geste furtif ; parfois, il arrêtait un pic, une lame, une hélice, une turbine, pour examiner le terrain. À la fin, il aperçut, tordue et bossuée, la haute tige du planétaire et la conque étincelante. Dès lors, il ne cessa de diriger l'énergie. Seuls, fonctionnaient les organes subtils qui, selon l'occurrence, soulevaient la pierre épaisse ou ramassaient les menus débris.

Et il poussa une plainte lugubre comme un cri d'agonie… Une lueur venait d'apparaître, cette lueur flexible et vivante

qu'il avait aperçue, le jour du désastre, parmi les ruines des Terres-Rouges. Son cœur gela ; ses dents claquèrent. Les yeux pleins de larmes, il ralentissait tous les mouvements, il ne laissait agir que les mains de métal, plus adroites et plus douces que des mains d'homme.

Puis, il arrêta tout, il souleva contre sa poitrine, avec de rauques sanglots, ce corps qu'il avait si passionnément aimé…

D'abord, une onde d'espoir traversa son saisissement. Il lui semblait qu'Érê n'était pas froide encore. Plein de fièvre, il posa l'hygroscope sur les lèvres pâles…

Elle avait disparu dans la nuit éternelle.

Longtemps, il la contempla. Elle lui avait révélé la poésie des anciens âges ; des rêves d'une jeunesse extraordinaire transfiguraient la morne planète ; Érê était l'amour, dans ce qu'il a de vaste, de pur et presque d'éternel. Et, lorsqu'il la tenait dans ses bras, il lui semblait voir revivre une race neuve et innombrable.

– Érê ! Érê ! murmura-t-il… Érê, fraîcheur du monde ! Érê, dernier songe des hommes.

Puis, son âme se raidit. Il posa sur les cheveux de sa compagne un baiser amer et farouche, il se remit au travail.

Successivement, il les ramena tous. Le minéral s'était montré moins féroce pour eux que pour la jeune femme ; il leur avait épargné la mort lente, l'émiettement intolérable des énergies. Les blocs avaient broyé les crânes, ouvert les cœurs, écrasé les torses…

Alors, Targ s'abattit sur le sol et pleura sans fin. La douleur était en lui, vaste comme le monde. Il se repentait amèrement d'avoir lutté contre la fatalité inexorable. Et les paroles de la

femme mourante, aux Terres-Rouges, retentissaient à travers sa peine comme le glas de l'immensité…

Une main lui toucha l'épaule. Il se dressa en sursaut ; il vit Arva, penchée sur lui, livide et chancelante. Elle était si accablée qu'aucune larme ne lui venait aux paupières ; mais tout le désespoir possible aux faibles créatures dilatait ses pupilles. Elle murmurait d'une voix sans timbre :

– Il faut mourir ! Il faut mourir !

Leurs yeux se pénétrèrent. Ils s'étaient aimés, profondément, chaque jour de leur vie, à travers toute la réalité et tous les rêves. Les mêmes espérances leur avaient été passionnément communes et, dans la misère infinie, leur souffrance était encore fraternelle.

– Il faut mourir ! répéta-t-il comme un écho.

Puis, ils s'étreignirent et, pour la dernière fois, deux poitrines humaines battirent l'une contre l'autre…

Alors, en silence, elle porta à ses lèvres le tube d'iridium qui ne la quittait jamais… Comme la dose était massive et la faiblesse d'Arva extrême, l'euthanasie dura peu de minutes.

– La mort, la mort, balbutiait l'agonisante. Oh ! comment avons-nous pu la craindre !

Ses yeux s'obscurcirent, une lassitude heureuse détendit ses lèvres, et sa pensée était complètement évanouie, lorsque le dernier souffle s'exhala de sa poitrine.

Et il n'y avait plus qu'un seul homme sur la terre.

Assis sur un bloc de porphyre, il demeura enseveli dans sa tristesse et dans son rêve. Il refaisait, une fois encore, le grand voyage vers l'amont des temps, qui avait si ardemment exalté son âme... Et, d'abord, il revit la mer primitive, tiède encore, où la vie foisonnait, inconsciente et insensible. Puis vinrent les créatures aveugles et sourdes, extraordinaires d'énergie et d'une fécondité sans bornes. La vision naquit, la divine lumière créa ses temples minuscules ; les êtres nés du Soleil connurent son existence. Et la terre ferme apparut. Les peuples de l'eau s'y répandirent, vagues, confus et taciturnes. Pendant trois mille siècles, ils créèrent les formes subtiles. Les insectes, les batraciens et les reptiles connurent les forêts de la fougère géante, le pullulement des calamités et des sagittaires. Quand les arbres avancèrent leurs torses magnifiques, alors aussi se montrèrent d'immenses reptiles. Les Dinosauriens avaient la taille des cèdres, les Ptérodactyles planaient sur les formidables marécages... En ces âges naissent, chétifs, gourds et stupides, les premiers mammifères. Ils rôdent, misérables, et si petits qu'il en eût fallu cent mille pour faire le poids d'un iguanodon. Durant d'interminables millénaires, leur existence demeure imperceptible et presque dérisoire. Ils croissent, pourtant. L'heure vient où c'est leur tour, où leurs espèces se lèvent en force à tous les détours de la savane, dans toutes les pénombres des futaies. C'est eux, maintenant, qui font figure de colosses. Le dinothérium, l'éléphant antique, les rhinocéros cuirassés comme les vieux chênes, les hippopotames aux ventres insatiables, l'urus, l'aurochs, le machaerodus, le lion géant et le lion jaune, le tigre, l'ours des cavernes, et la baleine, aussi massive que plusieurs diplodocus, et le cachalot dont la bouche est une caverne, aspirent les énergies éparses.

Puis, la planète laissa prospérer l'homme : son règne fut le plus féroce, le plus puissant – et le dernier. Il fut le destructeur prodigieux de la vie. Les forêts moururent et leurs hôtes sans nombre, toute bête fut exterminée ou avilie. Et il y eut un temps où les énergies subtiles et les minéraux obscurs semblèrent eux-

mêmes esclaves ; le vainqueur capta jusqu'à la force mystérieuse qui a assemblé les atomes.

– Cette frénésie même annonçait la mort de la terre…, la mort de la terre pour *notre* Règne ! murmura doucement Targ.

Un frisson secoua sa douleur. Il songea que ce qui subsistait encore de sa chair s'était transmis, *sans arrêt*, depuis les origines. Quelque chose qui avait vécu dans la mer primitive, sur les limons naissants, dans les marécages, dans les forets, au sein des savanes, et parmi les cités innombrables de l'homme, ne s'était jamais interrompue jusqu'à lui… Et voilà ! Il était le seul homme qui palpitât sur la face, redevenue immense, de la terre !…

La nuit venait. Le firmament montra ces feux charmants qu'avaient connus les yeux de trillons d'hommes. Il ne restait que deux yeux pour les contempler !… Targ dénombra ceux qu'il avait préférés aux autres, puis il vit encore se lever l'astre ruineux, l'astre troué, argentin et légendaire, vers lequel il leva ses mains tristes…

Il eut un dernier sanglot ; la mort entra dans son cœur et, se refusant l'euthanasie, il sortit des ruines, il alla s'étendre dans l'oasis, parmi les ferromagnétaux.

Ensuite, humblement, quelques parcelles de la dernière vie humaine entrèrent dans la Vie Nouvelle.

NYMPHÉE

(1893)

PREMIÈRE PARTIE

I

Les grands marécages

Dans le pays que nous parcourions, il règne une fécondité merveilleuse. Les hommes y sont rares. Le silence stagne autour de formidables marécages ; la Bête, libre de croître, s'est multipliée sur les terres et dans les eaux ; les oiseaux remplissent jusqu'aux nuages, les rivières bouillonnent d'une population grouillante et profonde.

L'âme y prend de l'envergure ; j'y connus plusieurs mois de vastité et de pleine vie. Mon rêve coulait comme les grandes eaux, croissait comme les forêts terribles : j'assistais à de puissants exodes de loups, de grues, de chevaux, d'ours, de ramiers ; j'étais fou de bonheur dans le vent, le reflet des rivières, la douceur des herbes, le bruit des saules et des roseaux.

C'est alors que les marécages nous arrêtèrent. Une contrée équivoque allait à notre gauche, entrecoupée de longs caps où les hérons se tenaient dans leurs songes, où des râles couraient parmi les roseaux. Nous traversâmes de confuses lagunes, nous franchîmes un marais profond sur un radeau fait d'un aulne abattu par la foudre. Et la contrée noire s'élargit, pleine de forces souterraines, pleine d'une vie reptilienne et fiévreuse : des

crapauds géants rôdaient près des rives ; des serpents plongeaient dans les boues et les herbes flétries ; de fourmillants insectes, creusaient la terre molle pour y abriter leurs maternités. Des gaz fades et mortels, je ne sais quels bas orages venus des vases et des boues, tous les carbures qui s'y allument la nuit, et surtout le firmament très bas et très opaque sur les bandelettes de terre perdues dans l'eau sinistre et les algues d'écume verte, tout nous emplissait d'un sentiment de grandeur épouvantée.

Nous avancions toujours, n'ayant plus le courage de reculer, acharnés à trouver une traverse.

Or, c'était au décours d'août : depuis trois semaines déjà nous errions à l'aventure. Au passage de rapides, nous avions perdu nos tentes ; le découragement régnait parmi nos hommes. Mais le chef ne désarmait pas. Âpre esprit explorateur, doué d'énergie opiniâtre, étroite, farouche et presque cruelle, cuirassé contre l'inquiétude et contre la tendresse, il était de la race de ceux qui savent admirablement lutter, dompter hommes et choses, mourir héroïquement lorsqu'il le faut, mais dont la vie intime est morose, monotone, presque nulle. Il nous tenait sous le joug de sa volonté.

Déjà notre guide asiatique n'avait plus la moindre connaissance du pays ; et à toutes les demandes il répondait avec la tristesse impassible des orientaux :

– Pas savoir… terres des hommes méchants… y a rien savoir !

Nos hommes suivaient avec un commencement de révolte. Moi, je n'avais d'inquiétude que pour la délicieuse fille du capitaine, Sabine Devreuse.

Comment elle avait obtenu de nous accompagner, c'est ce qu'il est malaisé de comprendre. Sans doute le capitaine avait cru l'expédition courte et peu périlleuse, et les supplications de la jeune fille avaient fait le reste. Puis, les coureurs d'univers finissent par avoir des optimismes insondables, des croyances singulières en leur étoile.

Chaque jour, Sabine Devreuse m'était devenue plus chère : par elle, une lumière de grâce, une joie supérieure accompagnait le voyage. Par elle, les haltes du soir devenaient un incomparable poème. Avec sa physionomie sensitive, sa bouche finement tendre, elle était d'une grande résistance, jamais malade, rarement lasse. Oh ! oui, qu'elle était le charme de nos expéditions, l'églantine exquise de notre rude buisson d'hommes.

Un matin, nous crûmes aborder un pays plus praticable. Le commandant triomphait déjà, tandis que nous traversions une manière de plaine fiévreuse, à peine constellée de petites mares.

– Nous allons déboucher par l'est… probablement dans des savanes… comme j'avais prévu, disait-il.

Je ne partageais pas son optimisme ! L'œil fixé à l'horizon, j'avais le pressentiment de périls plus considérables. Bientôt, en effet, les eaux revinrent, les eaux perfides et pernicieuses. Par surcroît, une pluie interminable commença de tomber. La plaine s'étendait mi-pierreuse, couverte par places d'une mousse spongieuse et d'un lichen muqueux. Les marécages se multiplièrent, on perdait des jours à les contourner, pendant que toutes espèces de bêtes palustres glissaient autour de nous, épouvantaient nos chevaux. Nos imperméables troués nous couvraient mal ; nous étions mouillés jusqu'aux os. La halte du 30 août, sur une petite éminence schisteuse, sans abri, sans combustible, fut parmi les plus accablantes de notre voyage.

Le commandant, raide et dur comme les conducteurs assyriens qui mènent les captifs sur les bas-reliefs de Khorsabad, ne parlait pas. Un abominable crépuscule mourait dans le déluge. L'humide implacable, les grisailles funéraires, le sol indigent et fiévreux, accablaient les âmes. Seule, Sabine Devreuse trouvait la force d'un sourire. Chère fille, symbole du foyer, de la grâce familière d'Europe, voix argentée dans ces ombres pluvieuses. Ah ! que je me rassérénais à l'entendre, oubliant angoisse et lassitude. Figurez-vous notre coucher sur le sol visqueux, dans des *ténèbres absolues*, car c'était à la lune nouvelle, à la lune obscure, sous un firmament triplement couvert de nuées, du levant au couchant.

Je dormis cependant, avec des intervalles de réveil et d'affreux cauchemars. Environ une heure avant l'aube, nos chevaux s'agitèrent avec de grands souffles de terreur. Ils se seraient certainement enfuis, sans les courroies solides dont nous avions coutume de les entraver. Le guide me toucha le bras :

– Le Mangeur d'hommes !

Vous ne pouvez imaginer, dans la nuit d'encre, sous la froide douche intarissable, l'horreur de ces paroles. Levé en sursaut, j'eus pourtant la force d'armer ma carabine, protégée par une gaine de cuir huilé, puis je tentai de sonder les ténèbres. Autant aurait valu tenter de regarder au travers d'une muraille.

– Comment le sais-tu ? dis-je.

Un grondement assourdi s'éleva sur la plaine, dissipant tout doute. C'était bien lui, le plus grand fauve du monde, l'immense tigre du Septentrion qui franchit les rivières glacées, ravage les petites cités de l'Amour, successeur, sinon descendant, du formidable dominateur de l'âge quaternaire.

Ce n'était pas la première fois que nous le rencontrions. Mais à douze, derrière un brillant feu de campement, bien armés, bons tireurs, il ne nous avait jamais surpris jusqu'à l'épouvante, tandis que dans cette nuit funèbre, nous étions incapables de suivre les mouvements du monstre. Nous n'avions que la ressource d'attendre. Lui y voyait admirablement.

– En carré ! murmura le commandant.

Nous étions debout, nos chevaux haletaient davantage. Nous aurions pu nous faire un abri de leurs corps, mais ils gisaient en désordre, et le danger était peut-être plus grand auprès d'eux. Le guide dit :

– Lui venir… moi l'entendre !

Nul ne doutait de la prodigieuse ouïe de l'Asiatique et… oh ! ce mur humide, cette pluie noire, cet innommable mystère ! Bientôt je perçus à mon tour le pas du grand fauve se glissant, s'arrêtant. La sensation qu'il nous voyait, qu'il se préparait, calculait son attaque, allait bondir à l'improviste, c'était à faire défaillir les plus braves !

Une pause. La bête devait hésiter sur le choix d'une victime. Dans ces solitudes où elle n'est point en contact avec l'homme ni le cheval, l'un et l'autre l'étonnaient sans doute. À la fin, la marche reprit dans l'ombre, nous perçûmes que le tigre était vers la gauche, plus près de notre carré que des chevaux.

– Un coup au jugé, me dit Devreuse.

J'étais incontestablement le meilleur tireur au jugé de la troupe, je crus pouvoir viser à cent pas… Un rugissement suivit la détonation ; nous entendîmes trois fois la chute d'un corps lourd. Le tigre était maintenant proche. Son souffle était violent, saccadé.

– Alcuin, Lachal, tirez ! dit le chef.

À la lueur des amorces, nous entrevîmes la silhouette formidable, accroupie pour un élan suprême ; puis, avant que Devreuse eût pu donner un nouvel ordre, la bête fut sur nous. Dans l'impénétrable ténèbre un cri de mort, deux secondes d'horreur infinie. Personne n'osait tirer ! Puis un nouveau cri, un craquement de mâchoires. Enfin, quelqu'un tira.

La lueur montra deux des nôtres renversés, le tigre dressé, prêt à en terrasser un troisième. Mais, en même temps, la position du fauve était connue, des carabines s'abattirent.

Quatre détonations… La bête poussa un gémissement épouvantable, puis il se fit un court silence.

– Lui blessé ! chuchota notre guide.

À peine avait-il parlé, qu'un rauquement répondit. Je sentis le passage d'une masse formidable, je fus saisi implacablement, irrésistiblement, roulé, secoué, emporté, comme un passereau par un lynx.

« Je suis perdu ! » pensai-je.

Il me vint une résignation incroyable. Je m'abandonnai à la mort. Je n'avais aucun mal ; j'étais dans un délire lucide, je tenais machinalement ma carabine… Un temps indéterminable s'écoula, puis un arrêt brusque. J'étais sur le sol. Une haleine forte et fétide me soufflait sur la face… Et soudain toute ma résignation me quitta, se changea en terreur immense, en regret démesuré de la vie… Une griffe s'abaissa, je sentis que j'allais être déchiré, broyé, dévoré.

– Adieu ! m'écriai-je faiblement.

Et cependant, d'un instinct désespéré, j'avais levé ma carabine… L'éclair, le crépitement… La bête hurle et bondit, et bondit encore. Je suis toujours étendu, j'attends toujours la mort… J'écoute ce râle colossal à trois pas : un faible espoir pénètre dans mon âme… Qu'est-ce ? Vais-je périr, vais-je vivre ? Pourquoi suis-je libre ? Pourquoi le fauve demeure-t-il à râler, sans chercher sa vengeance ? Un mouvement ! Il s'est relevé, je vais mourir… Non, il retombe, il ne râle plus, le silence ! … le grand silence ! …

Combien de temps tout cela dura-t-il ?

L'épouvante et l'horreur en firent de l'infini. Je me retrouvai debout sans savoir comment, dans l'attente mortelle. Des approches de pas humains, une voix, la voix de l'Asiatique :

– Lui très mort !

Dans les ténèbres, sa main avait saisi la mienne ; je répondis d'une sauvage étreinte. Et l'angoisse demeurait, le doute si la bête était vraiment anéantie… si elle allait se relever et bondir.

Certes, elle ne bougeait ni ne respirait. On n'entendait que la chute monotone de la pluie, et les pas tâtonnants de mes compagnons. La voix du capitaine s'éleva :

– Robert, êtes-vous sauf ?

– Oui !

Et je parvins après plusieurs tentatives à allumer une allumette sous le couvert de mon manteau. Dans cette frêle lueur, l'apparition fut saisissante : la bête géante dans la boue rouge, belle encore d'attitude et de menace, la gueule crispée sur ses immenses dents de carnivore, une griffe en arrêt, montrant ses

poignards effilés ! En vérité, elle ne remuait plu ne palpitait plus ! Comment cela s'est-il fait ? Est-il possible que me voilà parmi les vivants, sauvé du péril hideux ? Est-ce moi qui respire ?… Ah j'ai bien cru sentir l'heure dernière, le souffle glacé de l'anéantissement.

L'Asiatique répétait :

– Lui très mort !

À tâtons nous rejoignîmes le capitaine, nous regagnâmes l'éminence Là une douce voix tremblante me fit battre le cœur :

– Êtes-vous blessé ?

– Non, mademoiselle… ou du moins peu grièvement… la bête a du me tenir par le cuir et le caoutchouc de mes vêtements. Et les autres ?

– Moi, répondit Alcuin, il me semble avoir une bonne estafilade à la poitrine… le tigre m'a tout de suite quitté…

Une deuxième voix s'éleva plus plaintive, plus voilée :

– Je suis blessé à la hanche… mais le choc surtout a été terrible…

Nous ne pensions plus ni à la fatigue ni à la pluie : ce terrible péril esquivé nous remplissait d'une excitation presque joyeuse. Une très fine grisaille commençait à teinter l'orient. Longtemps, cette lueur demeura incertaine, permettant à peine de nous entr'apercevoir. Elle grandit enfin et ce fut le jour, un triste jour dans une contrée de désolation où la pluie faisait déborder les marécages. Devant la misère du paysage l'excitation tomba. Une tristesse profonde pénétra les âmes. Moi, je n'avais

d'yeux que pour cette brillante Sabine qui éclairait ma destinée comme la tramontane les marins antiques.

Nos blessures n'étaient pas assez graves pour nécessiter une halte. Une journée encore dans l'horrible solitude, sous l'implacable pluie tueuse d'énergie. Nos hommes murmuraient de plus en plus. Ils se tenaient à distance, ils conféraient secrètement. Lorsque j'approchais, ils me jetaient des regards méfiants. Il n'était pas difficile de deviner qu'ils complotaient – et quoique je fusse personnellement prêt à suivre le capitaine au bout du monde, cependant je comprenais leur mécontentement, j'avais pitié d'eux.

Vers quatre heures de l'après-midi, Devreuse se décida enfin à faire halte. Outre notre fatigue excessive, outre les soins dus aux blessures, cette halte fut déterminée par la rencontre inespérée d'un abri.

Au milieu de la plaine, c'était un bizarre monticule de gneiss, à peu près haut de trente mètres. Nous le gravîmes par une large enfonçure qui semblait complétée par des mains humaines. Au sommet, le monticule comportait une plate-forme et une grotte. Le sol de la grotte, en pente, était fort sec ; le tout faisait une vaste salle assez claire.

Après deux jours d'averse, cet abri avait quelque chose de providentiel. Aussi nos hommes manifestèrent l'intention d'y passer la nuit. Le chef ne se refusa pas à une demande aussi raisonnable ; nos petits chevaux montèrent sans encombre, et nous nous trouvâmes logés avec un confort inespéré. Inespéré, car, outre la grotte proprement dite, nous trouvâmes des couloirs, des renfoncements où nous pûmes procéder à quelques soins d'hygiène. L'eau ne manquait pas, une dépression de la plate-forme formait un petit étang, d'autant plus frais qu'il s'écoulait continuellement.

Une heure plus tard, nos blessures bien pansées, une partie de nos vêtements séchaient dans la grotte. Nous achevâmes de manger les provisions qui nous restaient de notre dernière chasse – quelques tranches d'élan cuites d'avance. Mais qu'il eût été bon de boire une tassé de thé chaud ! Hélas ! le feu manquait.

– Il sera utile d'aller couper quelques branchages, dit un des hommes.

– Ils n'auraient pas le temps de sécher ! dit morosement le capitaine.

– Voire ! répondit l'homme.

Son ton me frappa. Je me tenais à ce moment sur le seuil de la grotte avec Sabine. Nous contemplions le pays à travers le rideau mélancolique de la pluie. Je n'en goûtais pas moins le délice de cette minute. Que la grâce est forte ! Dans son manteau gris, les cheveux humides négligemment noués, le teint diaphane, Sabine restait le sens palpitant de la vie, la jeunesse sacrée. Toutes les nostalgies, toutes les anxiétés, s'évanouissaient à la courbe de cette bouche, à son mystérieux sourire…

Comme je l'ai dit, la voix de l'homme (c'était Alcuin) me fit me retourner. Devreuse aussi avait été frappé de la réponse. Et avec sévérité :

– Qu'avez-vous dit ?

Alcuin, troublé d'abord, repartit avec une fermeté respectueuse :

– C'est que nous sommes bien fatigués, capitaine… quelques jours de repos nous sont nécessaires… et la blessure de Lefort demande des précautions !

Ses compagnons hochèrent la tête pour l'approuver, ce qui eût dû faire réfléchir le chef. Mais, comme toujours, la déraison de sa volonté l'emporta :

– Nous partons d'ici demain matin !

– Nous ne le pourrons pas !

Et Alcuin se risqua encore à dire :

– Nous désirons cinq jours de repos… L'abri est sain… Nous y reprendrons des forces…

Une ombre d'indécision passa sur le dur visage du chef. Mais l'homme était décidément trop inaccessible, maniaque de résolutions absolues, superstitieux et croyant à sa prescience. Il avait déterminé en lui-même qu'il y avait un passage sud-ouest : il ne voulut pas perdre un jour :

– Nous partirons demain matin !

– Et si nous ne le *pouvons pas* ? demanda doucement Alcuin. Le visage de Devreuse se ferma :

– Refuserez-vous de m'obéir ?

– Non, capitaine, nous ne refusons pas, mais nous ne pouvons plus ! L'expédition ne devait durer que trois mois.

Devreuse, agité, évidemment reconnaissait quelque justice à la réclamation de son subalterne, sinon il n'aurait pas différé sa réponse. J'espérais encore qu'il céderait au bon sens, accorderait le répit. Mais non, il lut fut impossible de céder :

– C'est bien, dit-il. J'irai seul…

Puis il se tourna vers moi :

– Vous m'attendrez ici dix jours ?

– Non ! m'écriai-je… que ceux-ci vous abandonnent, je ne veux pas être leur juge… mais pour moi, je fais le serment de ne pas vous quitter que nous ne soyons sur une terre civilisée !

Les hommes demeurèrent impassibles. L'âpre lèvre de Devreuse marquait une émotion inaccoutumée :

– Merci, Robert ! dit-il avec force.

Et s'adressant aux autres, dédaigneusement :

– Je ne dénoncerai pas votre conduite, prenant en considération la fatigue et la longueur du voyage. Mais je vous donne l'ordre de nous attendre ici jusqu'au quinzième jour… Hors le cas de force majeure, votre désobéissance, cette fois, sera de la trahison.

– Au moins jusqu'au soir du quinzième jour ! répondit Alcuin d'un ton humble… Et nous regrettons…

Devreuse l'interrompit d'un geste hautain… Nous demeurâmes longtemps dans un sombre silence.

II

Aveu

Je me levai à l'aurore. Tout le monde dormait encore profondément. J'étais nerveux, plein d'inquiétude pour cette délicate Sabine que son père allait exposer à des périls nouveaux. Je me reprochais ma résolution peut-être, si je m'étais rangé du côté des autres, le capitaine ne se fût pas opiniâtré. Cette idée me rongeait. Et cependant, intraitable comme il l'était, le contraire semblait plus probable. Ne serait-il pas parti seul, emmenant Sabine ?… Cette séparation m'eût été plus amère que la mort !

Ainsi rêvais-je sur le seuil de la plate-forme. Une morose journée débutait dans l'inépuisable pluie. Tout le paysage était eau. L'eau triomphait du ciel à la terre.

Soudain, j'entendis un faible bruit derrière moi, une marche légère et prudente. Je me retournai ; c'était elle, Sabine. Enveloppée de sa petite mante, elle venait d'un air de gracieux mystère. Et avec elle toute crainte, toute tristesse s'éparpillaient. La pluie même devenait charmante.

Immobile, hypnotisé, j'eus tout juste la force de balbutier un mot de politesse :

– Je venais vous parler.

Ces mots si simples prirent un infini de mystère et de trouble.

– J'ai été très touchée, reprit-elle, de votre dévouement… Mon père, qui vous en gardera une reconnaissance éternelle, ne sait pas remercier. Voulez-vous que je vous remercie pour lui ?

Oh ! les cheveux du matin mi-libres sur la nuque éblouissante, oh ! l'humble mante grise plus belle qu'une robe de fée. Délicieuse entrée de grotte, douce pluie qui scandait les paroles de ma bien-aimée… Je n'étais plus que force adorante, chacun de mes nerfs chargé d'amour… Mais une angoisse me prend. Cette minute est trop belle ! Elle a – sais-je pourquoi ? – d'un coup parachevé ma passion. Elle a été l'éclair qui déchaîne l'orage. Sans doute tout était prêt, l'âme depuis longtemps fleurie, la tendresse profonde et durable. Mais si souvent l'amour, même puissant, se perd dans un long silence, dans un silence qui peut n'être jamais rompu. Une aventure légère – une jolie démarche comme celle de Sabine en ce moment – peut ne laisser plus que l'alternative entre le bonheur et la détresse, le triomphe ou l'amour mortel, sans réponse. Ce matin, je *sais* que je vais parler, je *sais* que je vais interroger le destin. De quelles tortures je puis payer cette minute ! Et alors maudite soit la venue de l'aimée. Je murmure :

– Si j'ai pu vous plaire en parlant comme j'ai parlé… la récompense est trop grande.

Elle m'épie de ses beaux yeux frais, et toujours grandit le sortilège.

– Trop grande ?

Voilà qu'elle rougit. Pour moi, mon souffle va si vite que, toute une minute, ma voix se perd. Comment oserais-je lui dire ? Et si je parle, et si j'ai parlé pour la nuit ? Si c'est le refus ? Si jamais ces mains ne doivent étreindre les miennes, si ces lèvres rouges ?… Doutes âpres, doutes puissants, comme ils contractèrent mon être ! Je pus parler enfin :

– Oui … trop grande… votre remerciement payerait tous les périls et tous les dévouements ! …

Elle cessa de me regarder. La lèvre craintive sur la pâleur des dents, Sabine fut ma destinée même, elle résuma la Vie et Le Nirvana en ses grands cils abaissés. Je dis avec tremblement :

– Mon dévouement vous fait peur ?

– Il faudrait que je fusse bien peureuse, fit-elle avec une légère ironie, mais une ironie très douce, presque tremblante !

Le doute continuait, la terreur de la perdre sur un coup de dés.

Je balbutiai au hasard :

– Ne voulez-vous pas que je vous suive *toujours* ?

– Toujours ?

– Oui, pour toute la vie ?

Elle prit un grave visage : je me sentis évanouir. Mais il n’y avait plus à tergiverser : j’avais jeté les dés !

– Ne voulez-vous pas que je demande à votre père s’il me veut pour fils ?

Le doute passa sur son visage. Puis, avec une charmante bravoure :

– Oui, demandez-le !

– Sabine, m'écriai-je, avec une joie presque pénible… Puis-je croire que vous m'aimez ?

– Et que pourriez-vous donc croire ? fit-elle, avec un peu de, l'ironie revenue, de la tendre et bonne ironie.

Silhouette de bonheur, petit matin pluvieux, paradis de marécages ! Doucement je l'avais attirée sur ma bouche.

Et je me sentais le maître du Monde.

III

L'homme-des-Eaux

Nous avions, le capitaine, Sabine et moi, quitté nos hommes depuis deux jours. Nous avancions à travers une contrée toujours plus morne – mais cependant d'une ténébreuse et grandiose beauté. Qu'il y eût ou non un passage, la marche devenait à chaque heure plus pénible. Heureusement, nous n'avions amené que le petit cheval de Sabine : nos montures nous eussent été une charge plutôt qu'un secours.

Vers la fin du deuxième jour, la pluie tarit. Nous étions de toutes parts environnés de mares. Nous avancions durement, au long d'une arête surhaussée.

– La nuit arrive ! Encore un effort ! dit le capitaine.

La nuit arrivait en effet. Les braises s'éteignaient dans la fournaise couchante. Nous nous dirigeâmes vers ce qui nous

parut être un tertre. Je ne sais pas ce qui arriva au cheval de Sabine. Il s'emballa follement, il passa comme l'éclair à la gauche du tertre. Sabine poussa un grand cri. Sa bête venait de se précipiter dans le marécage. Je ne pris pas le temps de réfléchir, je fus en un instant auprès de la jeune fille ; la terre molle m'attira à mon tour. Pendant quelques minutes nous essayâmes de lutter.

– Nos mouvements nous enfoncent davantage ! remarqua Sabine.

C'était incontestable. Empêtrés dans des lacis de plantes, nous ne pouvions ni avancer, ni reculer, ni remonter. C'était un de ces pièges où la nature inerte semble aspirer l'être vivant, avec une lente et sûre férocité.

Cependant, le capitaine n'avait pas perdu son sang-froid. Il avançait par une voie détournée, au long d'un frêle promontoire dont la pointe obliquait légèrement vers nous. Il avait déroulé quelques mètres de cordelle qu'il portait toujours sur lui, il s'apprêtait à nous en jeter un bout. Tout notre espoir était en lui, nous le regardions avec angoisse. Brusquement, il glissa, il trébucha, il voulut reculer. Le sol du promontoire, fait sans doute, à l'endroit où il était parvenu, de quelque encroûtement végétal, s'effondra dans l'eau verte. Devreuse étendit le bras et s'accrocha au hasard. Mais sa main ne rencontra qu'un appui illusoire : sa situation était devenue identique à la nôtre !

Et la nuit était venue ! On ne distinguait plus que des formes vagues. Les bêtes soupiraient ou se lamentaient dans les pénombres de la vaste solitude. Les follets rôdaient sur l'étendue… Nous étions prisonniers de la vase ! Chaque geste nous engloutirait davantage, chaque minute marquerait une étape de notre affreuse agonie. La lune fuligineuse et molle vint entre des strates nuageuses. Elle se posa immense sur un rideau lointain de peupliers, légèrement écornée déjà par le décours. Le cheval

de Sabine enfonçait jusqu'à la croupe ; elle me regardait avec un commencement de désespoir :

– Robert, nous sommes perdus !

J'essayais de saisir autour de moi quelque soutien ; mais tout cédait, toute tentative hâtait l'heure…

– Eh bien ! s'écria le capitaine, si rien ne vient à notre aide… et je ne vois pas ce qui pourrait venir… nous sommes en effet perdus, mes pauvres enfants !

Sa voix si dure avait une inflexion de tendresse : elle me fit d'autant plus mal. Les yeux de Sabine se dilataient d'horreur. Elle nous regardait alternativement, et tous trois nous nous abandonnions à cette hideur où le combat est refusé, où l'élément vous dévore, enlevant à chaque minute un peu de votre force.

– Mon Dieu ! soupira Sabine.

La lune, chassant ses fumées, resplendit sur la lagune. Des étoiles vinrent sur le Sud, solitaires, comme un petit archipel au sein d'un océan. Le vent rasa lentement le marécage, avec une douceur lourde et toxique.

La boue me venait aux épaules, une demi-heure encore et je disparaissais. Sabine étendit la main pour me retenir.

– Mourons ensemble, cher Robert.

Douce fille, sois bénie dans la mort !

Soudain une mélodie confuse courut sur les algues, je ne sais quelle musique étrangère, musique d'aucun temps, d'aucun lieu – des intervalles *inappréciables* pour nos grossiers organes

et pourtant *perceptibles*. Je regardai. La lune roulait dans une citerne claire, les rais tombaient lucides. Je vis une fine silhouette humaine, debout sur une langue de terre, espèce d'îlot allongé en esquif. Ses doigts maniaient un objet menu, dont je ne discernais pas exactement la forme…

Et nous vîmes une scène extraordinaire.

Des salamandres géantes grimpaient sur l'îlot et se rassemblaient autour de l'homme et des tritons, des protées, des serpents d'eau.

Des chauves-souris voletaient autour de sa tête, des grèbes sautelaient sur un rythme. Il accourut encore des formes vagues, puis des rats, des poules d'eau, des chats-huants. L'homme continua sa musique bizarre, une grande douceur se dégageait de la scène, un sentiment de fraternité panthéistique que je sentis bien, malgré l'horreur de notre position.

Nous poussâmes. un cri de détresse. L'homme se tourna vers nous et s'interrompit. Quand il eut vu notre position, il bondit de son îlot, il disparut parmi les algues. L'angoisse et l'espérance, aussi entremêlées que des lianes, nous tenaient immobiles. Tout à coup, l'homme reparut proche, et sans une parole, il se jeta vers nous. Nous ne pûmes nous rendre compte de ses mouvements, mais je me sentis saisi et entraîné en même temps que Sabine. Quelques instants plus tard nous pûmes marcher sur une boue moins perfide, et finalement atterrir. Devreuse nous rejoignit après quelques minutes, et l'homme nous regardait d'un air tranquille. Il avait une chevelure maigre, pareille à des lichens barbus. Point de poils sur le corps ni sur le visage, et, malgré cette boue où il avait plongé, la peau nette, un peu reluisante, un peu huileuse même. Il était presque nu, n'ayant qu'un court vêtement de fibres au bas de la ceinture.

Devreuse le remercia en divers dialectes. L'homme écouta doucement et secoua la tête. Évidemment, il ne comprenait pas. Dans la joie du sauvetage, nous lui prîmes les mains avec ardeur. Il sourit, parla confusément : ce n'était pas une voix humaine, mais je ne sais quelle syllabation gutturale d'amphibie.

Cependant il nous voyait grelotter. Il nous fit signe de le suivre Nous passâmes au long d'une mince chaussée naturelle, ferme et dur Elle s'élargit, elle s'éleva, si bien que nous atteignîmes une manière de plate-forme au milieu des eaux. Là, l'homme nous fit signe d'arrêter, et de nouveau disparut.

– Nous abandonnerait-il ? demanda anxieusement Sabine.

– N'importe, nous sommes sauvés.

– Et si étrangement !

La lune était haute, presque blanche, éclatante. À perte de vue s'étendaient les marécages, le pays des Eaux-Tristes. Je rêvais à des choses nombreuses, dans une espèce d'hallucination, lorsque je vis la silhouette de l'homme revenir, et, avec lui, le cheval de Sabine :

– Mon pauvre Géo ! s'exclama-t-elle avec des larmes d'attendrissement.

L'homme rapportait en outre des plantes, du bois, des œufs.

Il nous tendit les œufs, quelques poignées d'une noix comestible. En même temps, il tassait des brassées de bois et de tigelles sèches, et nous alluma du feu.

Cela fait, il sourit lentement, puis, bondissant du haut de la plateforme, il redisparut encore sous les flots, profonds en cet

endroit. Nous restâmes à examiner l'endroit où il avait plongé : nous ne vîmes rien.

Ne sachant qu'imaginer, nous nous regardions avec stupeur :

– Quel est le sens de ceci ? criai-je.

Devreuse répondit d'un air pensif :

– C'est à coup sûr la chose la plus incroyable de mes quinze ans de voyage. Mais ce qui doit arriver arrive, soupons !

Nous soupâmes de bon appétit, nous séchâmes nos vêtements au feu rouge. Le soir était tiède, secourable, nous dormîmes. Mais vers le milieu de la nuit, je m'éveillai : la bizarre musique de notre sauveur résonnait, très loin, sur le silencieux marécage. Le musicien était invisible.

Alors, il me parut être entré dans une vie neuve, une réalité plus féerique que les plus féeriques légendes.

Nous nous éveillâmes à l'aurore, ayant bien dormi.

– Capitaine ! m'écriai-je.

Je lui montrais nos vêtements nettoyés, parfaitement secs.

– C'est notre homme de l'eau ! répartit Sabine. Je commence à croire que c'est quelque faune bienveillant.

Il restait des noix et des œufs dont nous fîmes un bon déjeuner. Le soleil montait avec douceur, rafraîchi de légers nuages. La sombre merveille du marécage nous tint rêveurs. Des hérons passèrent, puis une bande de sarcelles. Réconfortés et

bien portants, nous ne laissions pas que d'éprouver quelque inquiétude. Soudain, Sabine poussa un léger cri :

– Regardez.

Quelque chose flottante avançait vers notre abri : bientôt nous reconnûmes une manière de radeau. Il semblait avancer seul parmi les algues, et ce mouvement *vivant* d'un objet inerte nous causait du trouble. Mais une tête apparut, puis un corps jaillissant de l'onde verte ; nous reconnûmes notre bizarre providence. À nos gestes de bienvenue, l'Homme-des-Eaux répondit avec une non équivoque cordialité. Son apparence nous étonna davantage encore que dans le clair de lune : il avait la peau verte comme les jeunes pousses d'herbe, les lèvres violettes, les yeux étrangement arrondis, presque sans sclérotique, avec l'iris couleur d'escarboucle, la prunelle creuse et très grande.

Avec cela, une grâce particulière, une grande fraîcheur de jeunesse. Je l'examinai longuement et surtout ses yeux singuliers, dont je n'avais aperçu l'analogue chez aucune créature humaine.

Il nous fit signe d'entrer dans le radeau, après avoir attaché Géo à l'arrière. Nous obéîmes, non sans une légère méfiance qui s'accentua quand nous le vîmes redisparaître sous l'eau et que le radeau se remit en marche de la façon singulière dont il était venu.

Sous l'eau épaisse, fangeuse, encombrée de végétations fiévreuses, nous pouvions entrevoir notre conducteur, et pendant vingt minutes nous voguâmes sans qu'il eût une seule fois émergé. Nous allions d'une bonne vitesse. Notre abri de la nuit dernière était loin. Le paysage commençait à changer. L'eau était plus fraîche ; nous frôlâmes de petites îles délicieuses.

La tête de l’Homme-des-Eaux reparut ; il nous montra le Sud et replongea. Un air plus pur vint dans la brise. Bientôt le marécage se rétrécit, nous franchîmes une espèce de détroit peu profond. Puis nous nous trouvâmes dans des eaux nouvelles, des eaux de lac, belles, fraîches, où courait une atmosphère agile…

IV

Le lac Nymphée

Le lac tout semé d’îles, enchanté par de grands nymphaeas pâles dans leurs anses plantées d’une végétation infinie de fleurs, d’herbes, de buissons et de grands arbres, le lac s’allongeait à des lieues. Nous nous dirigions vers une des îles. Notre défiance était partie comme était parti l’air lourd et somnolent, l’air morbide du marécage. Nous respirions à pleins poumons la santé, à pleine âme l’espérance et la poésie lacustre.

Le radeau s’arrêta à la pointe d’un promontoire. L’Homme-des-Eaux sortit et nous fit signe de le suivre. Et nous nous trouvâmes devant le plus extraordinaire spectacle. Sur une berge de l’île, une trentaine d’êtres humains étaient réunis, vieux et jeunes, hommes et femmes, jeunes filles, enfants : tous avaient le teint vert, la peau lisse, les yeux d’escarboucle, aux grandes prunelles aplanies, les cheveux pareils à des lichens barbus, les lèvres violettes.

À notre vue, les enfants accoururent, et les adolescents, les adolescentes, un grand vieillard. Ils se pressaient autour de

nous avec des exclamations de batraciens, ils montraient une grande vivacité rieuse.

Tandis que nous nous tenions là, d'autres Hommes-des-Eaux surgirent du lac et vinrent sur la berge. Bientôt nous nous trouvâmes entourés de cette population aquatique, non seulement bien humaine, mais plus proche, comme traits généraux, de la race blanche que des autres races terrestres. Leur couleur verte et la mouillure huileuse de la peau n'étaient pas même désagréables à contempler. Chez les jeunes, c'était un joli vert pâle, léger comme celui des végétations claires du printemps ; chez les vieux, c'était souvent le vert de velours des mousses ou des feuilles de lotus. Quelques jeunes filles présentaient une sveltesse de corps, un effilement des extrémités, une finesse de traits qui les rendaient véritablement séduisantes.

Je tenterais en vain de dire notre émerveillement. Ce que nous ressentîmes ne peut être pressenti que par ces rêves où l'âme entrevoit la jeunesse du monde, les temps divins des genèses. Pour le capitaine et moi, il s'y joignait un orgueil de savants : quelle découverte comparable à celle-ci ?

N'était-ce pas, réalisée, et sans l'appareil mythique des ancêtres, sans les monstruosités de l'homme-bête ou de l'homme-poisson, une des plus attrayantes traditions de tous les peuples ? Une fois de plus, ne vérifiions-nous pas que les légendes ont constamment une origine de vérité ? De même que le gorille, l'orang-outang et le chimpanzé avaient justifié la fiction des faunes et des satyres, les relations de Ctésias sur les Calystriens, le passage du Périple d'Hannon sur les hommes velus du Golfe de la Corne du Sud, de même ne voyions-nous pas se réaliser l'immense cycle légendaire des Hommes-des-Eaux ? Encore notre découverte était-elle plus passionnante, les hommes que nous avions sous les yeux étant de vrais hommes, et non des anthropoïdes.

Le premier étonnement passé, il ne demeura en moi qu'une espèce d'ivresse mystique que je voyais partagée par Sabine et par Devreuse.

Notre sauveur nous entraîna vers un bosquet de frênes. Nous y trouvâmes un abri. Des oiseaux aquatiques rôdaient autour : canards, cygnes, poules d'eau – évidemment domestiqués. On nous apporta des œufs frais, une perche rôtie. Après le repas, nous retournâmes sur la berge.

Le temps était tiède. Nous suivîmes toute l'après-midi les allées et venues des Hommes-des-Eaux. Ils filaient comme de grands batraciens, plongeaient, disparaissaient. Puis une tête émergeait, un corps bondissait sur l'île.

Ému du bonheur de leur double vie, je continuais à les examiner avec une curiosité dévorante, tâchant de découvrir quelque organe d'adaptation qui leur permît de séjourner si longtemps sous l'eau ; mais, sauf une grande capacité thoracique, je ne trouvais aucun indice qui pût m'éclairer sur ce point.

Cette après-midi, nous ne demeurâmes jamais seuls. Un groupe constant nous entourait, s'exerçant à nous adresser la parole, nous témoignant une innocente bienveillance.

Malgré la séduction et la merveille de ces êtres étranges, nous nous proposions de partir dès le lendemain, comptant d'ailleurs revenir au plus vite, après avoir pris des dispositions avec nos hommes. Le capitaine, devant l'intérêt supérieur de la découverte, renonçait à son fameux passage vers le Sud-Ouest.

Le sort modifia nos projets. Dans la nuit, je fus éveillé par Devreuse :

– Sabine est malade !

Je me levai en sursaut. À la pâle clarté d'une torche de frêne, je vis l'aimée qui s'agitait dans la fièvre.

Saisi, je l'examinai, je l'auscultai : je me rassurais à mesure.

– Est-ce grave ? demanda le père.

– Quelques jours de tranquillité absolue la remettront.

– Combien de jours ?

– Dix jours !

– C'est le moins ?

– Le moins !

Il fit une moue d'impuissance, il me regarda dans la pénombre :

– Robert, je puis vous confier votre fiancée… Il n'est pas possible que je n'aille pas m'entendre avec les hommes, pour qu'ils prolongent leur halte pendant une couple de mois… Je serai de retour ici à la fin de la semaine.

Il parlait avec agitation, allant de-ci de-là :

– D'ailleurs, si les semaines que je compte passer parmi ces êtres extraordinaires ne suffisaient pas, il est infaillible que nous organisions un nouveau voyage… Nous avons le temps… Je démissionnerai s'il le faut, de manière à disposer de plusieurs années… Raison de plus pour que je n'abandonne pas mes hommes !

– Mais, répliquai-je, c'est à moi de les aller prévenir.

– Non ! Vos soins sont indispensables à Sabine… Moi, je ne lui serais pas de plus de secours qu'une souche.

Il me mit les mains sur les épaules :

– N'est-ce pas, Robert ?

– Je vous obéirai ! dis-je.

Sabine, quoiqu'elle eût un peu de délire, nous avait très bien compris. Elle se souleva sur le coude :

– Je serai assez forte pour te suivre, père !

– Petite fille, répliqua Devreuse avec autorité, obéis au médecin. Avant six jours je serai revenu et j'aurai accompli mon devoir. Est-ce toi qui prétendrais m'en empêcher ?

Sabine ne répliqua rien, subjuguée ; nous demeurâmes quelque temps taciturnes. La fièvre recommença d'agiter la jeune fille ; puis elle tomba dans un demi-sommeil. Je l'épiais à la pauvre lueur de notre torche. Des pressentiments indéfinissables passèrent. La voix du capitaine vint me tirer de ma rêverie :

– Vous êtes bien sûr que ce n'est pas dangereux ?

– En médecine, on n'est jamais sûr !

– Mais autant qu'on peut l'être ?

– Autant que je puis en juger, Mlle Sabine sera rétablie dans la quinzaine…

– Je partirai donc tantôt…

Je sentis bien que sa résolution était prise, je n'essayai plus de le dissuader. Il partit au matin, comme il l'avait annoncé.

Le mal était encore moins grave que je ne l'avais imaginé. Au bout de trois jours Sabine était en convalescence et pouvait se lever pendant quelques heures. Le temps restait charmant. Une mouvante beauté s'épandait sur l'île et le lac. Nos hôtes lacustres étaient pleins de bonne volonté, de gentillesse, de sympathie.

La semaine passa. La jeune fille était presque entièrement rétablie ; mais une grande inquiétude naquit : le capitaine ne revenait pas. Une après-midi, assis sur la berge, je consolais Sabine de mon mieux, sans parvenir à calmer ses inquiétudes.

– J'ai peur ! répétait-elle.

Je ne savais plus que lui dire, lorsque nous vîmes une ombre s'allonger près de nous. En me retournant, je vis que c'était celui des Hommes-des-Eaux qui nous avait sauvés, et avec qui nous avions des relations plus particulièrement amicales. Il sourit, nous montra une grande hirondelle cendrée, spéciale à ces régions et très familière. Quand il fut proche, il me tendit l'oiseau.

– Qu'est-ce ? demanda Sabine.

Je m'avisai bientôt d'un petit tuyau de plume fixé sous le ventre pâle, et que je détachai. Il contenait un fin fragment de papier pelure :

– Une lettre de votre père ! Il n'y avait que ces mots :

« Arrivé port. Jambe démise dans une chute. Rien de grave. Mais je suis retardé. N'ayez aucune inquiétude et surtout attendez-moi. Ne quittez pas l'île. »

Sabine éclata en larmes. Pour moi, je m'étonnai que le capitaine eût songé à emporter ce petit messager. Un sourire de l'Homme-des-Eaux me fit soupçonner que l'idée ne venait pas de Devreuse. Ma compagne continuait à se désoler.

– Sabine ! chuchotai-je avec douceur, ce n'est pas dangereux… une jambe démise, il n'y paraîtra plus dans quelques semaines…

– Vous en êtes sûr ?…

– Absolument…

L'Homme-des-Eaux avait disparu. Sabine, morne, ne pleurait plus. Il régnait un vaste silence. Je passai mon bras autour du col gracile. La tête blonde reposait sur mes bras, mes yeux se réfléchissaient dans les yeux de lumière. Hélas ! à travers les vicissitudes, jamais je n'avais été plus heureux.

Elle était faible, lasse. Elle ne demandait que de croire. Le ciel pur, les ombres tremblantes l'enveloppaient de divinité… Oh ! puissance mystérieuse qui as créé l'Amour vainqueur de la Mort !

V

Les habitants du lac

Les jours passèrent.

Nous nous attachions de plus en plus à ce lac merveilleux, nous y allions visiter les îles en compagnie de nos amis aquatiques. Des troupes de jeunes hommes et de jeunes femmes poussaient notre radeau en se jouant, nageaient tout autour dans l'eau très transparente. Nous prenions du repos aux berges fraîches, sous de frêles saules ou de hauts peupliers.

Mais de cette vie délicieuse, le charme supérieur était nos hôtes mêmes, que nous commencions à connaître, avec qui nous échangions trois ou quatre paroles. Toutefois, c'est eux qui apprenaient notre langue, nos oreilles demeurant impuissantes à analyser les sons dont ils communiquaient entre eux.

Leurs mœurs étaient simples et faciles. La notion de famille leur était parfaitement étrangère. Je crois que toute la population du lac montait à douze cents personnes environ. Hommes et femmes élevaient indifféremment les enfants : nous n'en vîmes négliger aucun.

Leurs habitations étaient de bois, recouvertes de mousses et de branchages, creusées de fenêtres. Elles ne servaient guère durant la belle saison et devaient être plutôt des abris pour hiberner. Leur cuisine se faisait en plein air et ne consistait qu'en cuisson de poissons, d'œufs, de champignons et de quelques légumes sauvages. Ils ne mangeaient pas leurs oiseaux domestiques ni aucun animal à sang chaud. Nous comprîmes qu'ils répugneraient à nous en voir nourrir ; nous nous contentâmes de leur régime. Notre santé s'en trouva très bien.

Ils avaient quelques armes, entre autres une manière de harpon hélicoïde, qu'ils pouvaient lancer sur l'eau, non seulement en ligne droite, mais encore en série de courbes, et faire revenir à eux comme le boomerang des Australiens. Ils s'en servaient pour capter les gros poissons. Il faut dire ici que les poissons du lac étaient les plus rusés que j'aie vus – sans doute à cause même de la présence d'un homme-marin qui, de généra-

tion en génération, les avait accoutumés à une défense plus subtile qu'ils n'en ont ailleurs coutume. Nos hôtes en avaient aussi apprivoisés beaucoup : ils ne touchaient pas à ceux-là, ils ne consommaient que leurs œufs. En revanche, ils étaient âpres à la chasse aux brochets et aux perches.

Leur industrie n'était pas complexe, encore qu'ils connussent le métier du potier et les éléments de ceux du menuisier et du charpentier. Ils n'usaient point de métaux, mais d'une sorte de néphrite fort dure, dont ils faisaient leurs harpons, leurs scies, leurs haches, leurs couteaux.

Somme toute, la simplicité de leurs besoins matériels ne les portait guère à l'industrie. Leur vie était plus poétique que pratique. Jamais je ne vis créatures plus débarrassées qu'eux de tous soucis d'accaparement ou de propriété. Ils semblaient n'avoir retenu que les éléments de bonheur, écarté toute vaine souffrance. Non d'ailleurs qu'ils fussent indolents – ils adoraient l'exercice, les voyages aquatiques, jusqu'à l'épuisement – ils étaient sans cesse en mouvement comme les cétacés, à l'encontre des sauvages, qui passent des chasses forcenées aux longs jours d'assoupissement, ceux-ci se remuaient inlassablement.

Mais cette prodigieuse action n'avait aucun but productif. C'était *leur rêve*. Ils nageaient, voguaient, bondissaient, comme d'autres se reposent. À part quelques chasses sous l'eau – et uniquement contre les poissons carnivores – *ils bougeaient pour bouger*.

Je leur vis résoudre d'extraordinaires problèmes de mouvement, une variété d'attitudes et de lignes auprès desquelles la souplesse de l'hirondelle ou du saumon est grossière. Leurs jeux n'étaient qu'un continuel déploiement d'art, des nages-danses, des ballets complexes et suggestifs.

À les voir se croiser, se tourner, décrire des hélices les uns autour des autres, se précipiter à vingt ou à trente dans des tourbillons, on sentait chez eux un sens de *pensée* dynamique, de pensée *musculaire*, inconnu chez les autres humains.

Surtout ils étaient admirables dans le clair de lune. J'ai assisté à des fêtes sous l'eau, si belles, si douces, si rêveuses, faites d'évolutions si variées, que rien ne s'y peut comparer en ce monde.

Ces fêtes s'accompagnaient, lorsqu'ils étaient en nombre, d'un phénomène étrange et délicieux. L'eau, rythmée par leur ballet, élevait peu à peu une voix euphonique. Cette voix, partie d'une mélopée indicible, une confidence de murmures, un chuchotement d'harmonies s'enflait lentement, ineffablement. L'Élément tremblait et chantait, l'élément envoyait un grand hymne humide – ô douceur intraduisible, ô voix pénétrante du prodige ! – qui nous faisait venir des larmes d'exaltation.

Encore, je rêvais à la Légende, à cette victorieuse voix des Sirènes que les navigateurs antiques crurent ouïr sur les flots. N'était-ce pas elle que nous entendions dans la nuit argentée, mais si bonne, si fraternelle ! Et combien supérieure au mythe, car c'est l'Eau même, c'est le Lac qui chante, c'est la grande rumeur des vagues soumise au rythme par les Hommes-des-Eaux, comme y pourrait être soumise la rumeur du Vent sur les Forêts.

La pensée par le mouvement n'était pas uniquement, chez nos hôtes, générale et poétique. Elle devenait souvent particulière ; j'entends qu'elle servait à exprimer des notions *précises*. J'ai pu épier, par exemple, dans quelques cas, de véritables dialogues en action, dont je finissais par saisir quelque vague linéament, insuffisant sans doute pour me faire suivre la pensée des nageurs, mais très suffisant pour me faire saisir que c'était une causerie que je voyais. Dans des leçons aquatiques aux en-

fants, auxquelles j'eus la joie d'assister, je me confirmai dans ma conviction : ceux qui enseignaient les enfants exprimaient leur approbation ou leur désapprobation par des inflexions de nage, dont, en fin de compte, j'en distinguai deux au moins : par l'un on arrêtait net la leçon, par l'autre on la modifiait.

L'amour y trouvait naturellement son expression. Les Hommes-des-Eaux savaient déployer un art de tendresse, de supplication, de fierté, variable d'individu à individu, art plus imprévu que leur art collectif, art très subtil, très délicat et peut-être supérieur à nos idylles causantes.

Ils ne semblaient pas avoir l'esprit métaphysique – peu enclins à l'abstraction. Je ne vis nulle trace de culte, de croyance surnaturelle, mais un vif amour de la nature. J'ai parlé de leur douceur envers les oiseaux et les mammifères et aussi envers les poissons domestiques. Cette douceur les mettait en communication intime avec les êtres. Ils savaient s'en faire comprendre à un degré admirable. J'ai vu donner des ordres à des salamandres, à des chauves-souris, à des oiseaux, à des carpes, des ordres dont l'idée seule nous paraîtrait chimérique, par exemple d'aller en quelque place désignée, quelque île, quelque district du lac. Des cygnes ont fait, sur ordre, des trajets de plusieurs lieues. Des chauves-souris ne chassaient plus pendant quelques jours. Des carpes cessaient temporairement de s'abriter dans une retraite favorite.

La scène qui se passa lors de notre première rencontre avec l'Homme-des-Eaux se renouvela souvent, depuis, sous mes yeux. À l'aide d'un roseau, entaillé de rainures plus ou moins larges et profondes, et par le frottement d'un crochet de pierre, quelque musicien produisait ces notes si finement intervallées. Les sons rassemblaient les bêtes et les tenaient sous le charme : reptiles, oiseaux, poissons, venaient les écouter, et les bêtes de proie accordaient une trêve à leurs victimes.

Que de fois ces scènes nous enchantèrent, que d'heures claires à voir tel musicien ou musicienne renouveler les fables antiques, et avec un instrument si rudimentaire ! Que d'extraordinaire félicité dans tous les jeux, dans toute la vie de ces populations amphibies !

J'ai dit que les mœurs étaient libres. Avec une réserve pourtant : l'union durait un mois lunaire. Généralement, la lune nouvelle coïncidait avec la période du choix. Jeunes gens et jeunes filles s'appariaient alors jusqu'à la fin des phases. C'était tout de même une sorte de mariage, un mariage ensemble physiologique et astronomique, d'autant que les jeunes filles étaient parfaitement accordées avec l'astre[5].

Ces mœurs ne suscitaient aucun désordre. Elles s'accompagnaient d'une grande loyauté. Nous ne vîmes ombre de dispute, moins encore de combat, entre nos hôtes mâles. Le choix fait, chacun s'y tenait jusqu'au décours de la lunaison ; chacun le refaisait jusqu'à la lunaison prochaine. Il n'était pas interdit de continuer le mariage par un nouveau bail, mais il était rare qu'on le fît. Plutôt s'y reprenait-on quelques mois plus tard. Pour les enfants, ils appartenaient pendant quelques mois à la mère, mais la communauté entière veillait à leur bien-être.

Relativement à un organe d'adaptation[6] qui pût expliquer leur long séjour sous l'eau, je n'ai pu décidément en trouver aucune trace. Le temps qu'un Homme-des-Eaux peut plonger sans reparaître à la surface est parfois de plus d'une demi-heure. Si vous ajoutez à cela une vitesse de nage qui atteint de trente à quarante-cinq kilomètres par heure, vous verrez qu'ils peuvent rivaliser avec les cétacés. Ils ont une véritable supériorité sur ces derniers, dans leur œil, qui est admirablement adapté à la vision

---

[5] Tout cela, naturellement, je ne l'ai su que bien plus tard.

[6] Comme je n'ai pas eu de cadavre d'Homme-des-Eaux entre les mains, mon expérimentation a été forcément limitée.

aquatique. C'est ce que la simple inspection de cet organe pouvait déjà faire prévoir : leurs immenses prunelles planes sont aussi favorables à la vue dans l'eau que les yeux du faucon à la vue aérienne. A posteriori, la supériorité de cet organe est surabondamment démontrée par la subtilité de leurs évolutions : ils accomplissent en troupe des merveilles de précision, ils calculent, à une ligne près, des élans qui mal exécutés se termineraient par des chocs terribles. Dans leurs chasses-pêches, ils perçoivent le menu poisson à des centaines de mètres.

Sur terre, leur vue est trouble, à la façon de celle des presbytes : ils distinguent confusément en deçà de dix mètres ; en revanche, ils voient assez bien dans le lointain.

Leur ouïe aussi est sensiblement différente de la nôtre. J'ai parlé de leur musique intervallée par de véritables *commas*, de leur bizarre articulation de parole. C'est, je crois, que, tout comme leur œil, leur oreille est plutôt adaptée à la vie aquatique qu'à la vie aérienne. On sait que la vitesse du son est plus que quadruple dans l'eau que dans l'air, ce qui crée nécessairement de sérieuses divergences entre une ouïe développée en milieu aquatique et une ouïe aérienne. On répondra que la vraie divergence est que les habitants de l'eau sont le plus souvent muets ; que l'ouïe s'est développée avec la raréfaction de l'air. Je n'ai pas à discuter ici ce problème : l'expérience est de mon côté, en ce qui concerne les Hommes-des-Eaux, et prime toute théorie. Je me bornerai à dire que, une fois née, l'ouïe a pu recevoir des modifications dues aux milieux mêmes qui avaient retardé sa naissance. C'est ainsi que si une atmosphère très dense a pu s'opposer à la production d'un organe d'audition, il n'est pas prouvé que l'organe, déjà venu, ne serait pas capable de se développer tout de même, si l'animal était amené à revivre dans une atmosphère dense. Au surplus, le fait que l'ouïe a crû sur la terre dans les conditions précitées ne démontre pas péremptoirement qu'elle n'eût pas crû autrement : il n'y eût fallu sans doute que quelques millions d'années de plus. Et enfin et surtout, les af-

firmations actuelles de la science à ce sujet ne sont peut-être pas plus définitives que telle assertion de nos devanciers immédiats, comme par exemple celle (bien importante cependant) qui attribuait le vaste développement des reptiles de l'âge secondaire à la présence de grandes quantités d'acide carbonique : on sait qu'aujourd'hui on l'attribue au contraire à un excès de pression et d'oxygène.

VI

L'attaque

Un matin, nous voguions mollement, Sabine et moi, sur le lac. Notre ami nous avait d'abord suivis dans notre paresseuse promenade. Il allait, revenait par des sauts imprévus, entraînait quelque temps notre radeau. Nous fîmes halte à l'ombre d'un bouquet de frênes, sur un îlot.

Des nymphaeas songeaient neigeusement sur leurs feuilles assombries. L'humble renoncule d'eau se levait entre de fins archipels d'algues. Les sagittaires déployaient leur fine pâleur, aux reflets adoucis comme les nimbus à l'aube. Et les poissons aigus, émergeant par cohortes, s'élançaient à la joie. Plantes et bêtes glorifiaient le jour ; l'heure sonnait aux carillons de l'ombre, aux rides de l'eau, aux balancements du roseau. Les tièdes caresses se cherchaient dans les impondérables nues de pollen, dans la fleur venue tendrement des profondeurs vers une fleur aimée. Le monde des Eaux, père de la vie, ancêtre fécond, multipliait son intarissable magie.

Le regard de Sabine était imprégné de la fraîcheur du lac, de la palpitation du jour. Ému, je tremblais en la regardant. Éternel Eden de la nature autour de la jeunesse amoureuse !

Je me souviens du passage d'un rayon sur elle, à travers la trouée du feuillage. Elle était debout, ses cils abaissés vers moi. Le rayon se mit à trembler sur sa chevelure, dans un frôlis de feuilles. Un rameau tomba ; un insecte brillant erra sur son col. Et le bonheur semblait posé sur l'eau bleuissante, sur le bord nacré des pétales. Je la pris contre mon cœur ; une douceur périlleuse nous commandait :

– Toujours ! murmurai-je.

Puis, j'eus peur, je m'écartai d'elle ; nous n'osions plus nous parler ; une menace trop charmante rôdait autour de nous ; l'accent des feuilles le frou-frou d'un passereau, le susurrement des insectes, semblèrent des soupirs de l'au-delà… Une rumeur vint nous tirer de cette extase.

C'était à notre gauche, vers une île de peupliers : une trentaine : d'êtres humains s'y agitaient. D'autres bientôt les joignirent, qui sortaient : du lac.

– Des Hommes-des-Eaux, dis-je.

– Mais vois… ils sont autres que ceux que nous connaissons !

Effectivement, ceux-ci étaient d'une couleur foncée, une espèce de bleu noir. Sabine se pressa vers moi avec un mouvement de crainte.

– Retournons chez nos amis !

– Je le veux bien, dis-je.

Je me disposais à démarrer, lorsqu'un bouillonnement violent souleva notre radeau : une demi-douzaine d'hommes émergèrent proche l'îlot. Comme nos hôtes, ils avaient les yeux bizarrement ronds, sans presque de sclérotique, les prunelles quasi creuses. Mais leur teint et leur chevelure étaient fort différents, et aussi leur attitude.

Ils nous observèrent à distance ; l'un d'eux, jeune homme athlétique, ne cessait de contempler Sabine. Armés de harpons, ils semblaient redoutables. Je frémis en les voyant approcher davantage. Sabine devint très pâle.

Tout à coup, celui qui contemplait Sabine parla, de la voix humide, clapotante, de sa race. J'eus un geste d'ignorance ; ils firent entendre un cri de menace, ils agitèrent leurs harpons. La situation devenait critique ; j'avais bien ma carabine, que je tenais prête, mais, les deux coups tirés, comment nous défendre contre ces êtres familiers avec un élément où ils pouvaient se dérober ? D'ailleurs, en supposant que je pusse tenir tête, n'y avait-il pas, à une centaine de mètres, une multitude prête à les aider ?

Tandis que je réfléchissais au péril, le jeune athlète s'était remis à parler ; du geste il semblait exiger une réponse. Alors, j'élevai la voix. Ils furent frappés de stupeur. Arrêtés un instant, en conciliabule, leurs harpons se relevèrent, leur cri s'éleva plus menaçant. Il devint évident qu'ils s'apprêtaient à m'attaquer. J'armai ma carabine : il régna un moment d'horrible silence… Je nous crus perdus, je me préparai à mourir courageusement…

Un cri s'éleva au large. Mes antagonistes se retournèrent, je ne pus retenir une exclamation joyeuse. Une troupe de nos hôtes nageait vers l'îlot. Notre ami, en tête, faisait des signes aux agresseurs. À ces signes, les harpons étaient retombés ; bientôt Sabine et moi nous nous retrouvâmes au milieu de nos amis.

Nous assistâmes alors à une espèce de cérémonie où nos Hommes-des-Eaux faisaient accueil aux autres. De l'île des peupliers la horde sombre accourut entière. On échangea des présents ; les bras s'entrelacèrent singulièrement : il me parut discerner quelque fausseté dans les démonstrations des deux races, surtout du côté des Sombres.

Le jeune athlète continuait de regarder Sabine à distance, d'une manière qui me fâchait extrêmement.

Nos hôtes nous avaient reconduits à notre île. Notre soulagement fut grand de nous retrouver à l'abri. Toutefois, une inquiétude subtile nous hantait. Je crus remarquer qu'elle était partagée. Notre sauveur surtout était ému. Il ne nous quittait plus. Il nous montrait un dévouement admirable et, l'affection appelant l'affection, je me prenais à l'aimer fraternellement.

L'après-midi se passa sans encombre.

Une heure avant le crépuscule, une députation d'Hommes-des-Eaux sombres se présenta à l'île : parmi ces personnages je reconnus le jeune athlète. Il semblait agir comme un chef. Les nôtres reçurent la députation avec honneur, offrant des cadeaux et il y eut une ronde aquatique où les Clairs et les Sombres se distinguèrent à l'envi.

Je me tenais à l'écart, avec Sabine et notre ami. Nous observions tout, à travers les ramures surbaissées d'un frêne. Malgré notre inquiétude, la fête ne laissait pas de nous intéresser. Au moment le plus animé, tout soudain deux hommes émergèrent, non loin de notre retraite. Nous aperçurent-ils ? Avaient-ils épié auparavant ? Je ne sais, mais ils s'avancèrent sur nous. C'était encore le jeune chef. Seulement, il avait un visage souriant, amical, des gestes pleins de douceur.

Il dit quelques mots à notre compagnon, puis, s'éloignant, il regarda Sabine. L'expression de son regard, avide, équivoque, me fit frissonner.

Ils retournèrent au lac. Alors, notre ami, secouant la tête, laissa nettement paraître son inquiétude. Il me fit signe de veiller sur Sabine, et que lui-même ferait bonne garde.

La nuit fut pénible. Des lueurs couraient sur le lac et parmi les feuillages des îles. On entendait des musiques étranges ; on entrapercevait des troupes sur les eaux.

C'était à la lune décroissante. L'astre se leva, au tiers rongé, vers onze heures du soir. Des nues lui faisaient cortège, une pâle théorie qui parcourait tout le zodiaque. Par instants, la lune passait sa tête jaune dans une fenêtre vaporeuse : alors on apercevait les remous du lac traversé par de grands corps véloces.

Vers une heure, les Sombres vinrent en masse, à moins d'une centaine de mètres de notre île. La lune avait blanchi ; elle surgissait finement sur un promontoire nuageux, elle traçait une route tremblante sur les ondes. Les peupliers étincelaient avec douceur ; tout au fond, un pan de vapeur se défaisait, laissait transsuder une lumière de métamorphose. La lueur parut y tracer une citerne, un cratère blême, net sur les bords, des écharpes de peluche blanche et des perles.

La troupe des hommes poursuivait sa danse aquatique. L'eau se mit à chanter finement, cristallinement. Des voix s'élevèrent en appel ; des jeunes gens de notre île allèrent se joindre à la fête nocturne.

Comme ces scènes m'eussent paru charmantes et passionnantes sans la présence de Sabine ! Quelle joie d'étudier les mœurs de ces êtres demeurés d'une antique race aquatique qui, peut-être, avait dominé sur des continents entiers !

Parfois, je m’abandonnais, je goûtais abondamment la poésie du spectacle. Mais bien vite revenaient mes doutes. Et certes, une défiance apparaissait entre les deux races, née peut-être de luttes anciennes. Leur union semblait plus tactique que profonde.

Brusquement la lune se voila, atteinte par de gros nuages, l’obscurité tomba grandissante. J’eus peur, je me rapprochai de l’abri de ma compagne je me mis en travers de l’étroite entrée.

Là-bas, la fête cessait. Nos jeunes gens revinrent. Un profond silence pesa sur les eaux.

Je veillais encore. Deux ou trois fois je crus entendre un bruit de pas dans les herbes et je ne m’endormis que vers l’aube.

VII

La disparition

Rien de particulier ne survint durant la fin de la semaine. Chaque jour, les Hommes-des-Eaux noirs venaient en députation vers notre île ; les nôtres leur rendaient visite sur la grande île la plus voisine, où ils avaient établi leur campement. Les jeunes gens des deux races continuaient à organiser des fêtes. L’animation avait grandi ; les nuits se passaient en rondes, en grands ballets aquatiques au clair de la lune décroissante. Le temps demeurait tiède ; une invincible exquisité accompagnait l’appréciation continuelle qui me torturait. Mon sommeil était

trouble, traversé de cauchemars. Je m'éveillais en sursaut, les tempes baignées, la bouche fiévreuse.

J'aurais dû me rassurer, cependant, d'abord parce que nous étions bien gardés, ensuite parce que les nouveaux venus semblaient avoir oublié notre présence. Il était très probable que le jeune chef, en supposant qu'il eût eu quelque idée équivoque, l'avait abandonnée avec cette mobilité qui semblait un des caractères de sa race.

J'avais beau me répéter cela, je n'en étais pas plus tranquille. Un pressentiment plus fort que toute raison m'obsédait. D'ailleurs, nos amis montraient toujours une méfiance égale à la mienne, et qui ne contribuait pas peu à m'énerver : ils ne devaient pas, eux, être mus par de simples pressentiments ; ils avaient sans doute des raisons sérieuses pour se défier !

Un soir, au lever de la lune, les Hommes-des-Eaux noirs vinrent en très grand nombre, accompagnés de leurs vieillards. Il se fit de solennelles démonstrations, de plus nombreux échanges de cadeaux. Je devinai qu'il s'agissait d'un départ : l'espérance glissa furtive sur mon âme.

Le ciel était pur sur les trois quarts de son pourtour, particulièrement à l'orient. Une lueur jaune errait sur les eaux. Les bêtes amphibies bruissaient sur les feuilles de nénuphar, sur les longs glaives de l'iris. Toute l'humide perspective exhalait une poésie nerveuse. On percevait la fécondité sans bornes, le tendre élan de joie frôlant la pointe des roseaux, l'aile des noctuelles et des chauves-souris, la rêverie des saules. C'était un des jours où la création psalmodie la renaissance éternelle.

Les Hommes-des-Eaux le sentirent – leurs adieux furent une fête miraculeuse. Jamais je ne vis, sur le petit cosmos lacustre, un plus adorable ballet, une plus harmonieuse rêverie mouvante. Corps noirs et corps clairs passaient en entrelacs infinis,

en arabesques pleines d'un sentiment subtil des courbes, en symphonie de trajectoire. Le jeu des rais lunaires sur tous ces corps émergeant, plongeant aux profondeurs, tournoyant dans des pénombres cristallines, des flaques de nacre et d'aigue-marine, était si doux que j'en oubliais mes angoisses.

Vers une heure, tout cessa. La scène des adieux fut grave : je vis s'éloigner l'escadre vivante.

– Ah ! dis-je à Sabine, qui avait assisté avec moi à toute cette scène. Se pourrait-il qu'ils partent ?

– Je le crois ! fit-elle.

Ses yeux craintifs se levaient vers moi, inondés de rayons pâles. Je l'embrassai avec un mélange de fièvre et de délice !

– J'ai eu bien peur ! Pour toi ! ...

– Pourvu, dit-elle en soupirant, que mon père revienne maintenant... je suis si inquiète ! ...

– Il reviendra !

Mais je n'étais toujours pas tranquille. Une peur informe, sans cause, continuait à remuer en moi, et que l'arrivée même de notre ami, nous expliquant par signes que les autres étaient bien partis, ne put dissiper.

Pourtant, vers deux heures du matin, je m'endormis fiévreusement. Je crois que mon sommeil fut d'abord très lourd, en revanche de mes insomnies des nuits précédentes. Vers le matin, j'eus un cauchemar qui finit par m'éveiller en sursaut. Mon cœur était en tumulte. La terreur régnait sur moi confuse, étouffante.

– Sabine ! m'écriai-je.

Je m'étais levé. Le sang-froid me revint. Je jetai un regard hors de mon abri. L'aube était venue. Les frênes susurraient dans la brise matinale. La lune errait encore près du zénith. Tout respirait la confiance. Les dernières palpitations du cauchemar s'éteignirent. Je restai quelques minutes à contempler la douce incertitude firmamentaire :

– Qu'il ferait bon vivre ici !

Je fis quelques pas vers l'abri de Sabine, et tout à coup la stupeur, l'horreur, l'épouvante : l'abri était vide !

DEUXIÈME PARTIE

I

Poursuite des Sombres

Ma fureur éveilla les Hommes-des-Eaux et d'abord notre ami. J'allai vers lui comme la tempête vers les chênes et, dans un délirant désespoir, j'implorais son aide, je lui montrais avec des gestes d'insensé la couche vide de Sabine. Un cercle d'hommes et de femmes se formait autour de moi dans la pâleur de l'aube, et les yeux d'escarboucles, les larges prunelles rigides me regardaient avec une évidente compassion.

Les brumes se levaient au soleil ; l'horizon, sauf vers l'orient et l'occident, devenait d'une clarté précise, et je pus voir, loin dans le nord, une tache imperceptiblement mouvante que je signalai à mon frère des eaux. Il fixa la direction dans sa tête, courut vers le lac et plongea… Je le vis dans les voiles cristallins, tout grossi et déformé par une ondulation légère, la tête tournée vers le nord. Je compris que ses vastes prunelles cueillaient sous l'eau les lents et lointains rayons, et mon impatience se compliquait d'une sensation de prodige. Il reparut enfin. Son cri batracien annonça la nouvelle à ses frères et il disparut vers le nord avec une foudroyante rapidité. Une centaine de ses compagnons, armés de harpons hélicoïdaux, se jetèrent dans son sillage.

Le même radeau où, naguère encore, je m'installais avec Sabine dans nos flâneries sur le lac, fut aménagé. J'y pris place, muni de ma carabine et de mon couteau, et, bientôt, je fus entraîné avec une vitesse surprenante, mais pas plus considérable que celle dont l'autre radeau, là-bas, filait, lui aussi, emportant dans l'épouvante ma fiancée.

Toutefois, cette vitesse, le sommeil du vent et de l'eau, apaisèrent un peu mon angoisse. J'examinai la situation avec plus de sang-froid. De tout ce que j'avais vu, tant chez les Hommes-des-Eaux noirs que chez les autres, j'osai conclure avec assez d'assurance que le jeune ravisseur n'userait pas d'abord de sa force. N'avais-je pas assisté à leurs patientes aventures, à leurs longs circuits amoureux, à tout ce que déployait de ruses gracieuses, de douces implorations, l'amant pour obtenir les faveurs de son élue ? Et quelle probabilité que le chef noir en usât autrement avec Sabine ? La singularité même de l'aventure ne devait-elle pas exciter les tendances de la race qui allaient plutôt au charme qu'à la violence ? Puis, les mœurs ne s'enfreignent pas aisément chez les peuplades primitives. En supposant que sa tribu lui eût octroyé Sabine, encore le jeune chef serait-il probablement obligé de se soumettre aux coutumes. Or, nous n'étions pas à la lune nouvelle, unique période du Choix : près de deux semaines nous en séparaient.

II

Le combat sous-lacustre

Si nous gagnions sur le radeau poursuivi, c'est ce que je n'aurais pu dire. Je le voyais toujours comme un point noir sur l'horizon, et il était à craindre qu'il ne disparût à la première apparence de brumes. Cela arriva vers midi. Le ciel n'étant pas tout à fait libre, parcouru de larges nues, les vapeurs furent condensées.

Toujours entraîné sans que la vitesse se ralentît, peu à peu je glissais à la rêverie, à la vaine imagination de moyens fantastiques pour reconquérir ma fiancée, quand le cri batracien des Hommes-des-Eaux m'éveilla. Je relevai la tête. Le radeau était à trois cents mètres d'une île basse où des peupliers montaient dans un fourmillement lumineux de leurs feuilles. Entre les troncs espacés, je revoyais le radeau, toujours comme une tache noire, mais plus proche, puisqu'il se montrait malgré la brume. Mon regard, attiré d'abord sur ce point, s'en détourna bientôt aux clapotements d'appel de mon équipe. Tous indiquaient, au-delà de l'île, sur la droite, un massif de grands roseaux autour duquel l'eau s'agitait avec fureur. Le radeau s'immobilisa. Je tenais mon arme, chargée de ses deux coups, et j'attendais l'attaque. Le bouillonnement autour du massif de roseaux se déplaçait, se dirigeait vers nous. Puis, soudain, un calme absolu. Les eaux limpides montrèrent leur fond de hautes plantes comme une forêt submergée, et, sur les arabesques des tiges, les guipures de la feuille, partout descendait la divine lumière, d'iris autour des ombres, en globules de mercure sur les bulles d'air des feuilles. La vase avait une couleur indécise entre le plomb terni de la glaise et l'or du sable. Aux moindres rides, des serviettes d'argent s'y déployaient, d'un bleu bordé d'orange, et ces plis-

sements de la lumière plissaient la forêt immergée comme une étoffe souple.

À part on ne sait quels glissements reptiliens, rien ne décelait les hommes. Ils devaient être enfouis dans la fange, se guettant en une bizarre lutte d'immobilité : *l'ultra*-défiance de leur réciproque adresse et promptitude. Cependant, un petit nuage marqua le déplacement d'un corps. Alors un harpon hélicoïde flotta, traça un lacet, s'abattit, et je vis un cadavre monter vers moi. Je connus ainsi la position des camps adverses. Les clairs se tenaient un peu en avant de mon radeau, les autres plus loin, adossés au massif.

Au trait mortel qui venait de tuer un des nôtres, vingt traits répondirent, et je vis avec une sorte de joie féroce deux cadavres noirs monter vers la surface. Puis le guet reprit ; les nuages de bourbe se dissipèrent, je pus revoir le plomb terni et l'or de la vase, les ombres irisées et les globules de vif-argent, toute la cristallerie tremblante du flot. Je compris alors que l'attaque était aussi dangereuse que la défense, qu'il ne fallait pas négliger un instant de se couvrir. Mais comment cette tactique pourrait-elle se prolonger ? La réflexion que j'en fis m'éclaira. Je perçus que les deux camps, avant de recourir à la bataille, se disputaient une position stratégique et que cette position allait dépendre de la capacité à rester sous l'eau. Ceux à qui faillirait la respiration se verraient obligés de remonter, de se découvrir. J'attendis avec anxiété cette minute critique en tournant parfois les yeux vers le radeau de Sabine, arrêté comme le mien, très loin.

Le massif de roseaux épandait vers l'est et vers l'ouest des éventails de rides fines, mais le champ du combat demeurait à l'abri, si bien que, mon regard plongeant aux frêles végétations, je vis venir parmi les plantes rameuses, parmi les larges feuilles, des milliers de reflets métalliques, comme des louis d'or et des écus à la volée, puis la cristallerie du flot, les serviettes d'argent,

les globules de mercure, tout chancela, vacilla, des bandes innombrables de poissons envahirent le champ de bataille, et je distinguai une musique lointaine à laquelle une autre musique, bientôt, répondit.

Je pense que les Sombres s'efforçaient de mettre ce rempart vivant entre eux et les Clairs, avec l'intention de respirer à son abri. Pour quelque motif, la vie des poissons semblait sacrée : pacte, loi de guerre ou simple respect de la bête qui se donne volontairement et que la violence rendrait réfractaire ?

Ce fut dans le drame un épisode saisissant, tout de grâce et de prodige. À les voir évoluer, pointus ou discoïdes, avec leurs yeux aux bagues fines, leurs bouches rondes ouvertes, le jeu muet de leurs opercules, s'éparpillant et se rassemblant, bandes assombries de dos, grappes de clarté de flanc, tourbillonnant sous la voix mince des roseaux, filant droits comme des rayons de lune par les branches ou frémissant ainsi que les feuilles à la tempête, ils semblaient les notes visibles d'une orchestration prodigieuse où les yeux prenaient tous les plaisirs de rythme et d'harmonie de l'oreille.

La lutte pour les maintenir ou les éloigner dura quelque temps ; mais un de nos hommes s'étant aventuré sur le radeau, le roseau à rainure à la main, dès qu'il se mit à jouer, les poissons montèrent vers la surface et s'éloignèrent.

Les poissons disparus, le camp des Noirs marqua sa fatigue. Les quelques-uns qui avaient tenté de gagner la surface pendant la phase des poissons, flottaient maintenant un trait dans le cœur. Trois autres s'élevèrent, au mépris du danger, et furent tués. Alors les harpons des Noirs voguèrent par centaines, comme des hirondelles en migration, et ils s'enfonçaient parmi les plantes, soulevaient en légers tourbillons la vase. Les nôtres ne bougeaient point. Seuls, deux blessés montèrent, et, avant que la riposte fût possible, les Noirs élevèrent un épais

rideau de tourbe derrière lequel ils vinrent à la surface pour respirer. Déjà les Clairs traversaient ce rideau, prenaient position sous l'ennemi. Vaincus, leurs munitions épuisées, les Noirs se donnèrent à la fuite… Beaucoup y réussirent, mais un grand nombre furent tués, un grand nombre aussi retenus captifs. Je pressentis la poursuite inutile, l'arrière-garde des fuyards se séparant des poursuivants par d'immenses voiles de fange. Captifs et morts, acheminés sous bonne escorte vers les huttes, étaient partis depuis quelque temps, lorsque je vis émerger cinq ou six hommes clairs portant un enfant noir qu'ils déposèrent sur le radeau. On me fit signe de veiller sur lui et, comme je l'entendais pousser des gémissements, on me montra avec compassion son bras gauche. Je palpai ce bras. Il était luxé à l'articulation de l'épaule. Mais j'y fis peu attention, car le radeau de Sabine, en ce moment, disparaissait dans les brumes.

Nous avions rejoint l'île. Notre troupe y prit du repos, mais sans aucune joie de la victoire, plutôt du dégoût et de la tristesse, accompagnés d'indignations subites, de grandes colères clapotantes. Pendant qu'ils faisaient cuire du poisson, je rôdai par l'île. Je la parcourus jusqu'aux deux tiers, dans sa largeur. Il y croissait d'immenses graminées, et je me rappelle, à travers ma songerie, avoir remarqué une sorte de sillon où ces graminées se couchaient ; mais ce fut une de ces remarques qui ne pénètrent pas, qui reviennent seulement plus tard comme les ébauches d'idées reviennent dans le sommeil. Quelques pas encore, le terrain s'effondrait dans un entonnoir hérissé de pierres dures où s'ouvrait, vers le fond, un trou plein de vertige et de nuit.

Je me penchais sur ce sépulcre, y comparant mon âme vide et béante, et j'eus une hallucination. Il me sembla qu'une plainte venait de là, une plainte non comparable avec celles qui pouvaient sortir du larynx d'un Homme-des-Eaux : rien du clapotement humide, batracien, si caractéristique, mais une voix toute terrestre, sèche et vibrante, telle qu'une voix d'Européen.

– Sabine ! criai-je.

Étais-je fou ? Sabine fuyait sur les eaux. J'écoutais pourtant. Je prêtais une oreille capable de percevoir le vol d'une phalène dans les bois. Et je n'entendais que la rumeur des choses mortes, celle qui gronde à toute caverne avec les craquements menus de la pierre, les obscurs déclics de l'horloge des choses.

Alors, tout songeur, je revins au campement. La halte ne se prolongea guère, car dès que le poisson fut rôti, nous l'emportâmes. Eux s'en repurent sous l'eau ainsi que je le leur avais vu faire souvent, moi je mangeai ma part sur le radeau. J'en avais offert à mon compagnon de route. Il avait refusé. Dans cette angoisse où je vivais, sa souffrance m'avait d'abord laissé indifférent, mais ce refus de nourriture, sa soif continuelle, les plaintes qu'il exhalait, attirèrent enfin mon attention.

Déployant toute mon énergie, je parvins à remettre en état les surfaces articulaires de son bras.

Tandis que je me penchais pour finir mon opération, une particularité m'attira. Sans le moindre doute, les yeux du blessé n'avaient pas, à beaucoup près, les caractéristiques des yeux des autres Hommes-des-Eaux, Le blanc s'y montrait très apparent et de forte courbure, l'iris, quoique penchant vers le rouge, n'avait pas une couleur précise, et plus d'un Européen possède des yeux semblables. Très surpris, j'examinai les autres parties de son corps. Je reconnus que ni pour la peau, ni pour les cheveux, ni pour l'affinement des extrémités, il n'était comparable à la gent aquatique parmi laquelle il vivait.

À travers les soucis, les hypothèses et les conjectures m'agitèrent irrésistiblement. Me trouvais-je devant une race mixte entre les hommes terrestres et les Hommes-des-Eaux ? Ou bien, par quelque phénomène d'hérédité, celui-ci revenait-il à la sou-

che terrestre ? Fallait-il supposer que la transformation de l'homme terrestre en homme aquatique s'était faite si rapidement qu'il avait suffi de quelques siècles ? Par bribes, des rappels de lectures m'apportaient les affirmations de vieux auteurs sur la faculté de certains êtres extraordinaires à vivre sous l'eau. L'expérience faite sur de jeunes chats aurait démontré, qu'immergés dès leur naissance dans du lait tiède, ils y étaient restés vivre pendant des heures. Notre existence, tout aquatique avant la mise au jour, ne pourrait-elle, selon des accommodations graduées, demeurer amphibie ?

Les ravisseurs prenaient soin de multiplier les obstacles, en troublant l'eau sur de vastes étendues, et mes compagnons n'arrivaient à tenir la piste que par une quête sagace. Qu'on se figure donc ma joie, lorsque, vers deux heures, la brume de l'horizon se déchira sous les efforts du soleil et que je revis le radeau de Sabine.

Mon doigt à partir de ce moment pointa vers la tache mouvante et nous glissâmes avec une rapidité double.

Nous gagnions visiblement. De quart d'heure en quart d'heure, le radeau de Sabine devenait plus distinct, et je jetai un cri de suprême allégresse en voyant se dessiner confusément sur le ciel une silhouette de femme. Mais l'angoisse mordit mon cœur à ce même moment : le jeune chef, plutôt que de nous abandonner Sabine, ne l'attirerait-il pas au fond du lac ?

Ah ! qu'elle ne soit pas traînée dans les lourdes nappes de l'humide, son pauvre corps plus doux qu'un corps d'oiseau, son être aérien, sa beauté de créature faite pour peupler les jardins fragiles de notre Occident.

Encore plus près, l'adorable silhouette précise au point que je reconnaissais le petit mantelet ailé de Sabine. Je m'étais mis debout, mon cœur ne semblait pas dans ma poitrine, mais ré-

pandu dans l’espace. Je n’avais plus que l’impression du soleil sur le lac, de la brise douce, du cri de mes compagnons, je sentais mon corps dans ces choses comme un arbre dans une forêt, tandis que toute mon âme se précipitait vers le radeau dont cinq cents mètres à peine nous séparaient. Et cette distance décroissait continuellement.

Or, debout sur mon radeau, entouré de fermes et beaux nageurs, dans le vent, dans l’étincellement du lac, les vagues où chaviraient un monde de lueurs, le chant éperdu de mes Hommes-des-Eaux, c’était une chose vertigineuse. L’espoir et l’impatience se rencontraient dans ma poitrine comme des corps de cavalerie au nœud d’une bataille. Je voyais Sabine, mais elle ne pouvait me voir ; elle avait la tête tournée vers le large. Par quel artifice la contraignaient-ils ? Pourquoi le regard adoré ne venait-il pas au mien ? Vagues préoccupations d’amant, puéril jusqu’au cœur d’un drame.

Arrivés à trois cents mètres, mes nageurs libres s’élancèrent dans la direction du radeau. À ce même moment, un homme se dressa à côté de Sabine. Le cœur étreint d’épouvante, je le vis saisir la jeune fille à bras le corps. Elle lui résistait, elle se débattait. Il s’efforçait de l’entraîner.

Ah ! j’ai gardé la trace de ces minutes sur mon organisme ; mon cœur, durant des années, en demeura affaibli, tremblant, et plusieurs mèches grises se mêlèrent à mes cheveux.

La chose maudite s’accomplit sous mes yeux. Sabine fut précipitée dans les flots. La force du malheur déracina mon être ; dans des voiles obscurs, parmi la chute, semblait-il, de fragments immenses du monde, je me lançai dans le lac, lourd, lent, impuissant comme un insecte dans la glu, je nageai vers ma bien-aimée. Je compris presque aussitôt l’inutilité de cet effort, l’inutilité de tout effort sur cette misérable terre et, cessant de lutter, je me laissai couler à fond.

III

L’enfant-des-Eaux

Je me réveillai sur le radeau. Il était immobile et je m’y trouvais seul. Mon compagnon blessé avait disparu ; je cherchai en vain mes nageurs. Le lac, très pur, vivait sous le soleil sa grande vie clapotante, partout emportant vers l’horizon ou apportant vers moi, selon la brise, les poissons rutilants des reflets : des traînées lumineuses cernaient des plaques lourdes, luisantes et bossues comme du verre à bouteilles : des cuirasses imbriquées de pangolin, des réseaux bleus bordés d’orange alternaient avec de petits flots en cloches de cristal, avec des rides si minces et si pâles qu’on eût dit de biscuit de mer flottant, avec des escaliers lumineux montant vers le soleil et des iris de soies posées à plat sur l’eau.

Je m’occupais à ces choses dans une hébétude sinistre, le drame de tantôt relégué maintenant au double fond de mon être. Un temps interminable s’écoula, puis mon regard perçut la présence d’un homme dans le lac. Je le voyais confusément, car il se trouvait à une grande profondeur ; il ne se déplaçait point avec l’ordinaire vitesse de ses congénères, mais plutôt avait une nage prudente et sans entrain.

Il remonta. À son bras traînant, enveloppé de linges, je reconnus l’enfant capturé dans le massif de roseaux. Il tenait de sa main valide un objet brillant, mon couteau, qu’il était allé chercher au fond du lac.

Je l'aidai à reprendre sa place auprès de moi ; mais tous ces mouvements avaient réveillé l'atroce souvenir, et, le cœur torturé d'épouvantable certitude, je tombai dans un désespoir sans mots.

J'en sortis à une pression sur mon épaule. Le blessé se tenait debout avec une attitude apitoyée et une singulière insistance à me faire des signes de dénégation, accompagnés d'une mimique dont le sens m'échappait. Cela dura quelque temps, puis il parut se décourager et s'arrêta ; mais il gardait un air de réflexion inquiète. Enfin, d'un geste brusque, il saisit le couteau et détacha de nos planches cinq morceaux de bois. Une malice se marqua sur son visage tandis qu'il me donnait la curieuse petite représentation suivante. D'abord, tenant sur sa poitrine un des morceaux de bois, il lui prodigua les marques de la plus vive tendresse ; il m'obligea même à agir comme lui, et je me demandais quelle cérémonie fétichiste il m'enseignait ainsi ; le deuxième morceau de bois, il le posa sur l'eau, simulant une embarcation : mais tandis que le premier morceau de bois était couché près de moi, le troisième accourait, s'en emparait, le portai sur le radeau.

L'intérêt s'éveillait en moi, car il devenait clair que le pauvre enfant me racontait l'histoire de Sabine. Il vit mon attention, et de nouveau son visage exprima la consolation et l'espérance, tandis qu'il poursuivait.

Or, voici la chose émouvante à laquelle j'assistai. Le radeau emportait Sabine, puis il abordait à une île ; Sabine descendait conduite par le chef noir, et… le quatrième morceau de bois prenait sur le radeau la place de Sabine.

Une fulguration d'orage m'éclaira. L'enfant blessé riait et poursuivait son récit, suivi maintenant avec une plus frémissante palpitation qu'un drame de Shakespeare : Sabine et le chef restaient dans l'île… le quatrième morceau de bois conti-

nuait sa route sur le radeau, et voilà que le cinquième morceau de bois surgissait, se saisissait du quatrième, se précipitait avec lui dans le lac ! …

L'enfant riait encore, et cette fois je comprenais bien son rire, je comprenais ses consolations et son espérance.

Sabine vivait ! La pénétrante certitude filtra dans mon âme, plus douce que les rayons de l'aube par les rameaux de quelque noire forêt d'Afrique. Elle vivait, mais où ? Pourrais-je en tirer l'indication du génial enfant ? Non seulement je le pus, mais avec des détails qui me surprirent. Nous avions trouvé une langue et, chaque succès en appelant de nouveaux, bientôt cette langue exprima des sensations fort délicates et même quelques idées abstraites élémentaires.

Ainsi, je sus que Sabine s'était trouvée d'abord dans l'île proche du massif de roseaux. L'enfant me dit, mais je l'aurais tout aussi bien deviné, qu'il existait par-là une grotte où Sabine aurait été descendue. Ma prétendue hallucination se trouvait donc être une vérité, les plaintes sortant du trou de silence et de nuit provenaient bien de ma malheureuse fiancée. De cette grotte elle avait dû être transportée dans le pays des Hommes-des-Eaux noirs que l'enfant me montrait du doigt vers l'occident.

IV

Le chenal

Décidé à rejoindre Sabine, je m'ingéniai à en trouver les moyens. Un des petits troncs d'arbre de notre plancher, je le façonnai en godille avec mon couteau et, l'exercice de cette espèce d'aviron m'étant familier depuis l'enfance, j'arrivai à parcourir quatorze à quinze mètres à la minute. Certes, il faudrait ainsi bien des heures pour atteindre la rive invisible, mais l'action me coûtait moins que l'inaction ; j'étais heureux de me prodiguer pour mon amie, et je sentais déjà en récompense de l'effort me venir l'espoir.

Tout le reste du jour, ma godille tourna dans l'eau.

Le soleil déclinait lorsque j'aperçus les premiers arbres et les premières collines de la rive. Dans l'indécision sur le choix de mon atterrage, j'éveillai l'enfant. Il me montra, à un kilomètre sur la droite, un point marqué par le moutonnement d'une grande forêt. Bientôt nous trouvâmes l'entrée d'un vaste chenal et, sur l'ordre de l'enfant, j'y engageai le radeau. Les eaux étaient si lentes qu'elles semblaient plutôt sortir d'un lac que descendre d'une montagne. À droite et à gauche, sur les bords, en piliers colosses, des arbres jaillissaient du fleuve, formaient de gigantesques colonnades. Une impression de froid tombait des branches ouvertes comme de vastes mains. Le couchant se tenait au fond du chenal, et l'onde apportait dans ses plis quelques sanglantes clartés. On voyait, sous l'eau, le tronc des arbres à quinze pieds. Il errait de gros poissons aveugles, d'énormes crustacés verdis d'algues et surtout des céphalopodes d'une espèce inconnue, aux yeux immenses. Tout dénonçait la vie de l'ombre, pâle, fiévreuse, la fécondité blême des bêtes et des plantes qui ont renoncé à la lumière. Des algues admirables ta-

pissaient les endroits peu profonds, longues de plusieurs mètres, traînant leurs cheveux fauves dans le sens du courant, des lichens, largement ciselés, s'étendaient en strates bizarres, et partout pâturaient des insectes semblables à des tortues aux énormes boucliers ovales. Une araignée, grosse comme le poing, suspendue aux branches par un fil, plongeait pour saisir des proies molles ; de grosses mouches blanches volaient sur des champignons livides. Ma godille dérangea un mammifère à bec d'ornithorynque, et il voletait des nuées de chauves-souris.

À mesure que nous avancions, l'ombre tombait davantage. Le chenal levait plus haut ses collines, ses arbres penchés, et j'avançais dans une grandiose horreur, dans une passion de ces terribles choses qui n'avaient de comparable que mon désir de revoir Sabine. L'enfant s'était rendormi Les dernières draperies sanglantes se plissèrent sur le flot. Des ténèbres absolues voilèrent la route. Je me mis à l'avant du radeau et je pagayai une bonne partie de la nuit dans l'obscurité.

V

La forêt lumineuse

Je suppose qu'il était environ minuit quand l'enfant se réveilla. Son épaule allait beaucoup mieux. Nous avions faim et il parvint à découvrir des noix comestibles. Après le repas je m'endormis d'un léger sommeil. Quand je me réveillai, la lune devait être quelque part sur la gauche, car il venait de ce côté une lueur spectrale à travers les bois : c'était de vagues images de mousselines, un flottement nébuleux de blancheurs, comme un grésil sur la forêt.

Parmi la colonnade, il régnait une ombre de cave, éclairée seulement de quelques dos phosphoreux de poissons. Je me remis à la pagaie. À cause des précautions j'avançais avec une lenteur extraordinaire, si bien qu'en trois heures je ne fis pas deux kilomètres. Une sorte de falaise obscure se dressait alors devant moi, tandis que sur la gauche venait une singulière éclaircie. Et vraiment était-ce déjà le soleil ? L'aube filtrait-elle maintenant à travers la forêt ? Je dirigeai le radeau vers la clarté. Dix minutes suffirent pour tourner le coude, et un vaste paysage, plus brillant qu'un paysage de neige sous la lune, apparut. Pourtant ni la lune, ni le soleil n'éclairaient.

Une luminosité errante, aux larges moires, reposait sur le fleuve, étendu maintenant aux proportions d'un lac. Les eaux, qui se perdaient très lointain dans une forêt inondée, étaient basses, car on voyait les premières bifurcations des racines des arbres. De ces racines partit la lumière en cercles denses qui allaient se dégradant. Mais elle était sans ombre comme une nappe colosse de flammes rases, et, partout, la lueur se mouvait, ondulait, s'éteignait, s'avivait, se plissait ; elle coulait des buissons en cascatelles rutilantes, s'éparpillait en guêpes de clarté à la brise, et, aux places rares où l'eau pouvait la réfléchir, oscillait largement. Un vaste, un stupéfiant silence régnait.

Je restais immobile au seuil de cette féerie. Ma plus lointaine enfance guidait tous mes actes. J'avais de cet âge la naïve admiration et la mystérieuse terreur, l'invisible curiosité et l'horripilation de l'occulte. Je me crus à quelque ville de légende où les Hommes-des-Eaux auraient trouvé moyen d'éclairer le dessous du lac ; je me figurais cette humanité nouvelle, inaccessible à ma faiblesse ; j'eus, moi, le représentant des races supérieures, l'impression peureuse, mélancolique, résignée, des races vaincues ; d'innombrables choses croulèrent en moi qui n'y étaient que par la certitude d'appartenir à la plus haute humanité. Je compris le glissement à l'abîme de nos pauvres rivaux, la

vie réfugiée aux rêves, aux théories confuses, aux consolations du Nirvana.

Cependant le phénomène se compliqua de la présence d'un être. C'était, tout là-bas, sur un îlot, un homme dont la silhouette se mouvait sur le fond de lumière. Cette silhouette géante atteignait aux premières branches d'un frêne, à trois mètres du sol. Elle était très mince et je vis bientôt que toute sa hauteur tenait dans ses jambes. Trois, quatre autres hommes semblables parurent sur l'îlot, puis ils entrèrent dans l'eau, qui leur venait à la ceinture. D'un pas rapide ils se dirigeaient vers nous, et j'éveillai mon compagnon.

Effaré, ébloui de la trop vive lueur, il porta la main à ses yeux pour mieux voir, et rien dans l'exclamation qu'il poussa n'exprimait la surprise ni la frayeur. Cependant les hommes approchaient. Selon la profondeur, on voyait émerger leur buste plus ou moins ; parfois même leurs jambes ne plongeaient pas, et j'eus le temps de reconnaître que ces jambes, excessivement grêles, correspondaient à des bras d'une longueur démesurée, secs et minces comme des lianes, et recouvertes d'écailles jaunâtres sans trace de poils. Le tronc était au contraire velu et blanc, la poitrine exiguë, la tête petite, aux grands yeux froids dans une excessive mobilité.

L'enfant semblait prendre plaisir à leur présence, un plaisir mêlé de raillerie. De loin il leur parla. J'écoutai avidement leur réponse. Ils n'avaient pas la voix batracienne, l'accent humide, le clapotement des lèvres de mes Hommes-des-Eaux ; mais, au contraire, le son sourdait en basse-taille de leur poitrine et ils articulaient dur, coupant les syllabes d'un martellement continu des mâchoires.

Graves, ils entouraient notre radeau. Tout leur être donnait l'impression d'une race triste, confinée à des territoires ingrats. Dans la demi-clarté, ils apparaissaient d'un blanc de vie souter-

raine, leurs cheveux pâles, couleur de cendre, les poils de leur poitrine moins foncés que ceux du dos. Je ne sais pourquoi leur présence m'apitoya ; peut-être l'attitude protectrice de l'enfant, peut-être un instinct qui me montra dans ces gens à la tête étroite des parias.

Je me les figurais comme ayant raté leur métamorphose. Rejetés par de puissantes nations mongoles dans ces contrées palustres inaccessibles au reste des hommes, ils avaient dû vivre de prudence et de réserve. L'effort permanent de trouver leur nourriture dans les marais et les étangs avait à travers les siècles allongé leurs membres. Puis de nouvelles peuplades de même origine étant survenues, soit qu'une impulsion plus ferme les eût portés jusqu'aux grands lacs, soit que le temps eût amélioré la région, ces derniers venus avaient pu choisir une adaptation audacieuse et souveraine, se faire amphibies, laissant loin derrière eux les tristes précurseurs réduits à la fréquentation des eaux sous-forestières et peu profondes.

Je compris que l'enfant les priait de pousser le radeau, et ce semblait plutôt un ordre qu'une prière. Bêtes et doux, ils obéirent avec mélancolie, et, je pense, avec le sentiment de leur faiblesse. Notre radeau glissa à travers la forêt lumineuse.

Le rêve baignait cette scène de rêve. Les remous de notre passage faisaient au loin des strates radieuses comme sont les reflets des belles Nacres, mais à l'endroit où nous passions, c'était la déchirure d'une étoffe d'argent, laissant derrière elle un sillage sombre, tandis qu'à droite et à gauche des condensations de lueurs se traçaient en longs replis. J'examinai les eaux avec attention, j'y plongeai la main que je retirai flamboyante, et je reconnus de petites cellules végétales où mes études postérieures me permirent de reconnaître des zoospores d'algue, animés probablement à l'époque de la reproduction, d'un mouvement semblable à celui des têtards, et, de plus, phosphorescents.

Après des heures de course, le chenal commença de se rétrécir et bientôt l’eau monta jusqu’à la gorge de nos pauvres échassiers haletants. Ils nagèrent quelques minutes, puis, rendus, ils abandonnèrent le radeau et gagnèrent la rive.

Nous étions juste au seuil des ténèbres, car la nappe de zoospores ne s’étendait pas dans le chenal rétréci. Je criai des remerciements à mes aides. L’enfant aussi leur envoya des paroles cordiales. Ils y répondirent par le martellement confus de leur lourde voix et se mirent en marche sur la rive. À mesure qu’ils s’éloignaient, mon intérêt pour eux allait croissant : rien de plus humble, de plus pitoyable que leurs tristes squelettes, soit qu’ils le pliassent comme de bizarres marsupiaux ou que, debout, ils eussent la mélancolie des êtres trop frêles et trop longs. La dernière fois que je les vis, ils trottaient sous les branches, et leur théorie de mortelle pâleur semblait mue, comme les pattes de faucheux coupées, par une désolation mystérieuse…

Je m’étais remis à pagayer. L’eau devenant plus profonde, les arbres plus rares, je fis un peu de chemin dans les ténèbres. L’enfant s’était, je pense, rendormi. Toutes mes sensations furent alors des sensations de rêve. Il me paraissait qu’un trou noir aspirait le radeau, que j’allais sombrer à quelque abîme, que jamais je ne retrouverais la douce sensation de mes lèvres sur la chevelure de ma bien-aimée. Mon courage faiblissait ; je me rappelais cependant des minutes presque aussi âpres endurées avec ; patience au cours de notre voyage ; mais alors, il y avait l’énergie de Devreuse, la présence de Sabine, des compagnons européens, surtout les périls étaient prévus, la lutte entreprise contre des forces cataloguées. Maintenant la solitude, l’embûche, des hommes infiniment puissants, infiniment différents de nous, et ces ténèbres, cette forêt interminable, cette crainte, avec mon cœur affaibli, de quelque nouvelle aventure prodigieuse où il me semblait qu’aurait défailli ma raison.

Ma pagaie ne battait plus le flot que de coups espacés et inefficaces, le vertige de l'ombre tremblait devant mes yeux ; il vint des périodes où je ne savais exactement si je pagayais encore, si je m'étais arrêté ; d'autres où je me croyais tantôt errant par des ruelles urbaines, tantôt assis au haut d'un phare, et alors je me secouais pour retrouver la rivière, la nuit, le radeau, je murmurais des paroles sans accord avec l'heure et l'endroit. Enfin je sentis que je tombais décidément dans l'inconscience et je me souviens que mon dernier effort fut pour me reprocher la dérive probable du radeau, et pour apercevoir l'aube telle qu'un trou clair dans le chenal.

VI

Sous l'orage

Quand je me réveillai, le radeau marchait d'une bonne vitesse ; nous avions franchi le chenal, nous nous trouvions en plein lac. Il faisait terriblement chaud. Des nues immenses cachaient et découvraient tour à tour le soleil.

Je cherchai des yeux l'enfant. Je le vis à l'arrière, immergé, poussant le radeau de son bras valide. Il me sourit, me montra vers le nord un pays de collines caverneuses.

– Est-ce là ? dis-je.

Son geste fit « oui » et il pressa sa main sur sa poitrine, ce qui dans notre langage signifiait Sabine.

– Sabine !

J'invitai l'enfant au repos. Il s'y refusa. Alors, je pris la godille et je ramai. Les gouttes d'une large sueur me baignaient. Des nues basses venait une pesante électricité. Les flots, sans trop de brise, houlaient, courts et actifs. À notre droite, la sombre toison de la forêt s'embrumait de plus en plus, et par un défilé, plus loin que les collines caverneuses, dans une sorte de désert, des tourbillons de sable cachaient tout le ciel. J'éprouvais l'angoisse qu'on éprouve dans ces crises et aussi je ne sais quelle émulation, quelle rivalité de l'homme contre les éléments. L'enfant poussait activement, je maniais la godille avec raideur, et nos efforts combinés nous approchaient de la côte. Nous n'en étions plus qu'à cent mètres lorsque la tempête éclata. Sa fureur insensée couvrit instantanément le lac de vagues effroyables. Une trombe me souleva, m'engloutit, me ramena à la surface, et les fouets humides de la pluie me flagellaient, m'aveuglaient. D'ailleurs, tout le paysage avait disparu dans la grisaille. Je me tenais convulsivement accroché aux poutres du petit radeau dont les liens cédaient ; je pressentais le moment où je serais laissé sans appui. L'enfant avait disparu. J'estime qu'à deux ou trois mètres sous l'eau il se riait de l'ouragan et me surveillait. Et comment en aurait-il été autrement, puisqu'un dernier effort, le coup de queue de la trombe, ayant définitivement disloqué mon radeau, moi-même projeté loin de tout appui, je fus saisi et emporté vers la rive ?

L'enfant montra de la crainte aux premiers coups de tonnerre. Ces coups, d'abord étouffés sous les basses nues irrégulières, bientôt eurent un fracas épouvantable, quand la voûte fut plus haute et plus homogène. Les éclairs mordaient l'eau d'un zigzag bref, ou s'allumaient doux et larges comme des lunes électriques. Les vagues, visiblement s'élançaient vers le ciel, tandis que des nues descendaient, lentes d'abord, capricieuses, mais bientôt tout le lac se couvrit de flammes et de vacarme. La terreur de l'enfant me réveilla. Je lui fis signe de s'abriter au

fond du lac et que je l'attendrais. Il accepta, bondit, disparut sous l'énorme agitation.

Resté seul, je bravai orgueilleusement la foudre. L'intarissable torrent coulait sur moi comme un ruisseau sur la montagne. J'ôtai tout le superflu de mes vêtements et, nu jusqu'à mi-corps, j'entrepris d'explorer les environs. On n'y voyait pas à cinq mètres dès que le ciel restait sans éclairs. Mais c'était rare : le lac et le ciel, luttant de tension électrique, peuplaient l'espace de reptiles phosphoreux.

Deux fois le choc me renversa, deux fois je me relevai avec un ricanement. Je me sentais au fond du malheur, dans la volupté noire des désespérés. L'orage, ses menaces, son tumulte infernal, sa pluie sur moi comme d'insultantes lanières, me donnait l'âme de quelque fanatique Hindou, de quelque saint martyr de la primitive Église.

Par les fumées d'un sol humide et surchauffé, à travers les grilles nettes de la pluie, j'entrevoyais les cavernes, je m'en approchais peu à peu. À cinquante pas, sous un magnifique éclair, je tombai tout du long sur le sol, mais ce ne fut pas du choc électrique, ce fut de voir Sabine au seuil d'une des cavernes. Elle se tenait assise sur une grosse pierre et regardait l'orage. Personne n'était auprès d'elle.

Je ne me relevai pas : je rampai doucement. À mesure, je m'apercevais qu'elle était bien seule. Comme elle fermait les yeux à chaque éclair, elle ne me vit pas. Toujours rampant, je me demandais s'il fallait entrer dans la caverne. Des Hommes-des-Eaux ne s'y cachaient-ils pas ? Puis une certitude brusque : ainsi que mon compagnon de voyage, les ravisseurs, de Sabine, par frayeur du tonnerre, s'étaient mis à l'eau. Alors, surpris que Sabine ne songeât point à s'évader, je m'aperçus qu'elle avait les pieds et les mains liés.

Ma joie fut si prodigieuse que je restai bien deux minutes haletant, parmi le déchaînement des horreurs. Enfin je pus bondir, me trouver éperdu au pied de ma fiancée. Elle me reconnut, elle eut vers moi un geste d'élan, mais sa faiblesse l'emporta et je reçus sur ma poitrine sa tête évanouie de bonheur. Elle renaquit sous mes baisers. Rien qu'à voir ses deux yeux bleus, sa bouche pure, la grâce de son front, je sus qu'elle avait échappé à tout outrage, et mon cœur d'amant fut large à tenir le monde.

Sabine délivrée, nous partîmes dans la pluie. Tout me parut bien dans l'univers, et les éclats terrifiants de la foudre sur nos têtes étaient des éclats de victoire et d'allégresse. Sabine, son doux visage ruisselant de pluie, souriait vers moi. Elle réfugiait contre mon corps son doux corps de bien-aimée dans un frisson de fièvre exquise. Son capuchon imperméable, protégeait sa tête et sa poitrine ; mais je me souviens qu'une fois elle s'accrocha à mes épaules, qu'elle m'embrassa étroitement et que ce capuchon tomba en arrière. La toison blonde de ses cheveux me noya le cœur de délices : toute ma vie j'aurai devant les yeux sa tête charmante, sa nuque ; délicate, la jeunesse sacrée de sa chair sous l'intarissable averse. Je la pressai sur moi, délirant, et, au milieu d'un éclat de tonnerre qui fit trembler le sol, je lui rendis ses caresses. Déjà elle se reprenait avec douceur, elle couvrait en souriant sa tête mouillée, elle m'entraînait.

Je tins sa petite main nerveuse comme un exquis enfant tient un oiseau, et nous courûmes jusqu'à l'endroit signalé par mes vêtements.

L'enfant émergea, sortit de l'eau et, quoiqu'il manifestât une extrême frayeur à chaque éclair, cependant il vint jusqu'à nous. Sabine, qui l'avait pris d'abord pour un de nos alliés, s'apercevant qu'il était noir, en conçut tant de crainte, que j'eus peine à la rassurer.

Le temps pressait. Le plus grand obstacle à notre fuite était la terreur de l'enfant aux coups de tonnerre. Cependant, comme il parvint à se vaincre assez pour nous accompagner, je dus plutôt me féliciter de cette circonstance, car elle me garantissait de toute poursuite pendant la durée de l'orage.

D'ailleurs, je m'aperçus que l'enfant se rassurait infiniment dès qu'il tenait ma main, et j'eus alors l'intuition que son malaise pourrait bien être plus physique que moral, le contact de ma main apaisant les véritables ondulations électriques dont il était secoué. Pour quelque raison qui m'échappait, son corps conduisait mieux que le nôtre le fluide, ou du moins partageait plus nerveusement l'état de l'atmosphère. Mais cette même raison de conductibilité ou de nervosité l'apaisait à mon contact, si bien qu'il put nous diriger.

Nous l'accompagnâmes en silence pendant une demi-heure. Alors ma surprise fut extrême de le voir nous engager dans une caverne ou plutôt dans une grotte spacieuse.

– Où donc nous mènes-tu ? m'écriai-je.

L'enfant regarda Sabine comme pour l'engager à parler.

– Vous n'êtes donc pas venus ici par une grotte ? demanda la jeune fille, s'adressant à moi.

– Non, dis-je, nous sommes venus par une espèce de rivière.

– Moi, dit-elle, j'ai été menée par des souterrains immenses !

– Pouvons-nous risquer une pareille aventure, chère Sabine ?

Et, m'adressant à l'enfant, j'indiquai que nous désirions un autre chemin. Il marqua que c'était impossible, qu'il fallait s'engager dans la grotte ; mais il prit un air d'assurance comme pour une route déjà parcourue. Moi, je tremblais en regardant Sabine ; elle s'en aperçut.

– Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, fit-elle, tout n'est-il pas préférable au risque d'être repris ?

Elle me donna sa main. L'enfant prit la mienne, et nous nous enfonçâmes dans les ténèbres.

VII

La marche aux grottes

Dans la grotte, le roulement du tonnerre, plus assourdi et plus confus, se prolongeait en infinis échos. C'est en soi une chose terrifiante que de marcher par de vastes couloirs obscurs, mais les éclats de la foudre y ajoutaient la crainte perpétuelle d'un cataclysme. Le danger n'était pas qu'imaginaire. Une fois, la montagne atteinte, je suppose, extérieurement, trembla toute et, après que la marée du bruit se fut perdue aux profondeurs, nous entendîmes avec un indicible effroi la chute d'un bloc rocheux qui se brisa et dont un fragment me frappa à l'épaule.

Nous poursuivîmes. Je sentais frémir la petite main de Sabine. Nous avancions sans parler, dans un silence où l'angoisse et l'espoir se mêlaient aussi intimement que le gui au chêne. Une heure passa. L'enfant allait toujours, et je m'expliquais son assurance en me figurant le couloir unique, sans branches laté-

rales ; mais je fus bien détrompé lorsque nous arrivâmes à une sorte de carrefour dont une des routes (que nous ne suivîmes pas) avait au fond un trou de vif-argent.

– Comment, dis-je à Sabine, l'enfant découvre-t-il sa voie parmi tant d'autres ?

– J'y ai songé, répondit-elle, alors qu'on me transportait à travers ces interminables grottes, et je n'y vois pas d'explication, sinon que les Hommes-des-Eaux ont le sens de l'espace mieux développé que nous, ainsi qu'il arrive pour les pigeons voyageurs.

– Oui, chère Sabine, leur science du mouvement, les longs trajets qu'ils parcourent sous l'eau, ont pu leur donner à la longue le sens dont vous parlez.

– Je crois aussi qu'ils voient mieux que nous dans l'ombre…

Après deux heures de marche, la grotte s'élargit. Au loin, un reflet immobile de bronze clair annonça l'eau. Ce reflet grandit verdissant, vacillant ; puis ce fut une aube craintive, un de ces faibles jours verticaux qui s'alanguissent à l'entrée des cavernes. Une vaste salle dont nos yeux, apercevaient à peine le haut, enfermait une cave souterraine. Cette eau se perdait au loin dans une galerie, vers la droite, et la lumière venait de là, portée du flot à la muraille et de la muraille au flot. Plusieurs grands oiseaux s'enfuirent à notre approche, et nous les vîmes longtemps voleter dans l'immense tunnel.

Le saisissement de la clarté nous immobilisait, Sabine et moi ; nous éprouvions la joie sans paroles des gens qui sortent d'un cauchemar. La figure de l'enfant s'éclairait de notre bonheur. Il nous fit signe de prendre du repos et nous lui obéîmes, tandis qu'il plongeait à l'eau souterraine et que nous le perdions

de vue. J'avais Sabine contre moi. Nos deux cœurs, à travers toute lassitude, chantaient la forte chanson du printemps de vie.

– Sabine, dis-je, nous nous aimerons davantage pour tant de périls et d'aventures prodigieuses. Notre amour gardera la trace de nos terribles émotions. Jamais nous n'oublierons le souterrain grandiose, ces magnifiques et lourdes eaux dans la pénombre.

Elle réfugia sa tête contre mon épaule et des minutes adorables coulèrent où mes bras l'enveloppaient toute dans un geste à la fois d'orgueil et de tendresse. Les sombres galeries parlèrent d'intarissable passion, du renouveau où se bâtissent les nids des épinoches et les foyers des hommes, de la beauté souveraine des frêles bien-aimées qui résument la grâce du monde.

VIII

Les lacs intérieurs

Suivant d'abord une étroite chaussée, bientôt nous avions gravi un passage obscur qui devait nous faire passer au-dessus de l'eau souterraine, car nous aperçûmes son reflet dormant par une crevasse de la pierre. Nous marchâmes environ deux heures, plus allègres qu'au matin, encore que les ténèbres fussent plus froides, plus humides et le couloir plus étroit. Enfin nous débouchâmes dans le fond d'une vallée. Ce fut un éblouissement. L'orage s'apaisait ; quelques abîmes bleus s'ouvraient parmi les nues molles, et des géants de neige y voyageaient sur des montagnes de coton.

La vallée était une partie de la grotte dont le haut, sous quelque cataclysme, avait chu. Les parois, terriblement escarpées jusqu'à la hauteur de dix pieds, prenaient à partir de là une végétation folle où les reptiles de la liane le disputaient aux durs squelettes des arbrisseaux. En bas, c'était l'effondrement de la montagne, un flux pétrifié de blocs immenses, ciselés par la pluie en dents de monstres, en rudes figures d'animaux.

Nous suivîmes ce val pendant quelque temps, puis nous rentrâmes sous terre, mais pour trouver, au bout de vingt minutes, un nouveau val. Il se passa deux heures ainsi. Nous ne fîmes que tomber de l'ombre à la clarté, de jolis vals fleuris à de stupéfiantes cavernes. Enfin, la dernière fois, nous reparûmes au jour dans une combe immense remplie d'eau. On voyait venir de loin la rivière qui alimente ce gigantesque bassin ; elle y tombe en une chute large de plus de soixante-dix mètres et haute de quinze à vingt.

Alors la joie de l'enfant nous frappa. Rapide, il nous entraînait, nous faisait doubler un cap de hautes roches, et voilà que des demeures humaines apparurent semblables à celles des Hommes-des-Eaux. Aux cris poussés par quelques femmes, tout un peuple amphibie sortit de l'onde, accourut vers nous.

Ils étaient semblables à l'enfant, leurs cheveux longs et fins, leurs extrémités assez épaisses, au total leur ressemblance plus grande avec nous. Je reconnus par la suite qu'ils étaient inférieurs aux Hommes-des-Eaux clairs ou aux noirs, et cela m'expliqua leur relégation aux lacs et rivières souterrains. Il est notable que leur infériorité provenait de leur moindre distance à notre type, constituant, ici, un retard d'évolution. Ma première hypothèse où je voyais en eux les derniers venus dans la contrée ne tint pas devant d'ultérieures recherches : il semble plutôt qu'ils appartenaient à une des premières émigrations qui suivirent à quelques siècles celles des Hommes-Échassiers. Ceux-ci

défendirent les marais et les eaux peu profondes avec assez d'énergie pour obliger les survenants à se rejeter dans les vallées intérieures où la profondeur des lacs les rendit amphibies. Maintenant, il reste également probable que les Hommes-des-Eaux noirs ne sont qu'un rameau détaché et perfectionné pour la vie aquatique de cette race des hauts vals, tandis que les Hommes-des-Eaux clairs semblent, au rebours, être venus directement des plaines de l'ouest à travers les marécages et s'être adaptés aux conditions de la vie nouvelle par pure imitation.

Les mélanges entre les diverses espèces de l'homme aquatique sont très restreints ; si l'on découvre des traces de fusion entre les Hommes-des-Eaux des deux couleurs, rien ne permet de supposer qu'il y eut jamais aucun mariage des amphibies avec les échassiers, ceux-ci, regardés comte une race inférieure tombée à la mélancolie des déchus et diminuant de jour en jour.

La possession de Sabine m'enlevait en grande partie l'inquiétude et je m'abandonnais à l'enthousiasme de tant de merveilleuses découvertes. Je voyais l'humanité sous cette nouvelle forme de l'adaptation directe, si méprisée à cause de notre infatuation du cerveau. Je me promettais un long séjour parmi les populations aquatiques, et j'espérais bien pénétrer leur mystère, non seulement au point de vue historique et ethnographique, mais encore et surtout dans ce qu'ils apportaient de modifications à notre sens des êtres et des choses.

Une tristesse cependant me poignait à songer que d'autres expéditions suivraient la nôtre, que, peut-être, des colonies d'hommes terrestres viendraient férocement détruire l'œuvre admirable des siècles, anéantir les diverses formes d'hommes lacustres. Alors je me disais, avec cette sincérité vis-à-vis de nous-mêmes qui est la plus notable conquête des philosophies positives, que mieux vaudrait pour ces pauvres gens que nous périssions tous. Puis je frissonnais en pensant à Sabine, puis encore je cherchais quelque consolation dans la quasi-

impossibilité de franchir les marécages où nous avions failli périr ; j'espérais, du moins, qu'il faudrait de longues années avant que les peuplades environnantes, si peu denses, se décidassent à affronter les noirs périls de l'émigration, que, d'ici un siècle, l'organisation des Hommes-des-Eaux leur permettrait la résistance. Pour accepter le joug d'une grande nation, ils n'en défendraient pas avec moins de vigueur l'intégrité de leur territoire. Leur souplesse à s'assimiler notre langue était aussi d'un excellent présage. Enfin, ces régions, quoique admirables et parfaitement saines, n'en restaient pas moins essentiellement lacustres, donc, peu accessibles aux hommes terrestres.

L'accueil que nous reçûmes fut des plus hospitaliers. Selon la coutume de ces peuples, après un délicieux repas, ils nous donnèrent de belles fêtes aquatiques. D'une agilité incomparable et d'une grande résistance à l'asphyxie (bien que ces qualités fussent moins brillantes chez eux que chez leurs rivaux aux yeux planes), leurs évolutions demeuraient pour nous infiniment curieuses. Après tant de fatigues, nous jouissions du calme et au bien-être comme des soldats après une longue étape. Le soir vint, le manteau de la nuit traîna sur la vallée, et Sabine, anéantie, s'endormit contre mon épaule. Or, de ces populations cordiales, des belles eaux crépusculaires, du vaste ciel où s'évanouissaient en fils de coton les dernières fureurs de l'ouragan, il venait une telle quiétude, une si tentante promesse de bonheur, que je résolus de passer la nuit avec Sabine en cet endroit.

XI

La nuit d’angoisse

Avant même que les derniers rayons se fussent éteints sur le val, Sabine fut installée au fond d’une cabane. Moi, je portai ma couchette en travers de la porte et, dehors, sous de l’osier tressé, l’enfant s’abrita. En regardant par les interstices de la porte, je connus que d’autres hommes du village faisaient aussi le guet et je m’endormis avec confiance.

Je pense que notre sommeil durait depuis environ cinq heures lorsqu’un grand tumulte m’éveilla. Outre le tranquille ruisseau de clarté lunaire, un brasier rougeoyait au-dehors. J’ouvris prudemment la porte. Autour du brasier se tenaient une vingtaine de vieillards, et, parmi eux, des jeunes hommes dont les prunelles planes, les cheveux de lichen barbu, la sombre couleur de peau, signalaient mes adversaires.

D’ailleurs, l’athlète noir attira presque aussitôt mes regards. Une rage jalouse gonflait ma poitrine en songeant à ses prétentions. Je crois que j’aurais trouvé un grand soulagement à lutter individuellement contre lui ; mais je risquais ainsi que Sabine devînt le prix de la victoire. Je résolus d’employer tout ce que la diplomatie m’inspirerait de plus prudent, de ne recourir à la violence qu’à bout d’autres moyens.

La réunion semblait d’un Conseil des vieillards de la tribu hospitalière, et le tumulte venait des jeunes hommes s’efforçant, cela était visible, d’intimider le conseil. À une minute même, ils rompirent le cercle autour du brasier et se précipitèrent vers notre cabane. Plus de cent hommes des vallées se mirent contre eux et ils durent renoncer. Il me sembla alors qu’ils voulaient reprendre la conférence ; mais le plus imposant des vieillards

d'un coup de pied dispersa les bûches et longtemps il parla avec colère sous la lune. Une trêve survint, pendant laquelle notre cabane fut environnée par toute la population du village tandis que les intrus se retiraient pour camper sur les bords du lac.

Sabine dormait. Je m'approchai d'elle. Sur ses cheveux blonds dénoués épandus autour de sa tête, il venait un grand rayon pâle, sa bouche exhalait une haleine paisible et je me sentais près de défaillir de tendresse à voir ce suave sommeil parmi l'adorable soie vivante de la chevelure. Je la laissai dormir et je courus à la porte.

Rien n'était changé. Les ravisseurs, là-bas, assis au bord du lac semblaient attendre le jour. Inquiet de leur présence, j'ouvris la porte. La multitude me regarda dans un silence qui me parut de consternation L'enfant, mon doux ami, pleurait. Je l'appelai. Il vint, mais hélas ! cette chose qui consternait la foule qui le faisait pleurer lui il ne put me la faire entendre. Tout ce que je crus saisir, c'est que ni Sabine ni moi pouvions nous éloigner de la cabane et que les noirs attendaient du renfort.

Qu'entreprendre ? Le fier conseil de tout à l'heure, qui avait ardemment refusé de nous livrer, céderait-il à des renforts ? Pourquoi l'athlète noir et son compagnon campaient-ils, sans être inquiétés, au bord du lac ? Je veillai lugubrement. Le sommeil de ma fiancée me parut semblable à un sommeil dans une prison avec l'attente du supplice. Surtout je me rendais compte de mon impuissance, je sentais que d'essayer un coup de force ne me sauverait pas et, au contraire, avait toute chance me perdre.

J'étais depuis longtemps ainsi aux mornes rêveries du malheur et de l'incertitude lorsque Sabine s'éveilla avec un sourire. Elle lut ma désolation sur ma face troublée :

– Robert ! … tu souffres ?… tu n'es pas malade ?…

Je lui exposai les événements. Elle vint jusqu'à la porte constata la présence de notre ennemi, puis, quand nous fûmes rentrés :

– Alors, Robert, tu crois qu'ils nous livreront ?

– Peut-être !

Le peu de lune venu par le toit suffisait à nous éclairer. Je vis Sabine les yeux agrandis, farouche, comme une bête poursuivie. Elle se jeta contre ma poitrine. Je l'étreignis, avec quelle débordante passion ! Je baisai son front. Elle se tenait tout près, tout près de moi, son cœur répondait au mien, j'avais contre ma joue sa bouche tiède, et elle me rendit presque fou de douleur, d'orgueil, d'amour, en me disant qu'elle ne voulait appartenir qu'à moi, qu'elle mourrait avant toute offense. Nos âmes vibraient dans un divin accord, et ces minutes sont restées belles dans mon souvenir, malgré les tristes événements qui les ont suivies.

Nous étions ainsi, serrés l'un contre l'autre, quand le murmure de la foule nous attira vers la porte. Le matin proche, la lune décroissante éclairaient encore vivement, mais déjà un lambeau d'ombre traînait sur le lac. La lumière découpait toujours la silhouette des grands vieillards et une autre silhouette où nous reconnûmes l'Homme-des-Eaux clair qui nous avait sauvés de l'enlisement !

Nous ouvrîmes la porte, et parmi le murmure sympathique de foule, avec nos propres cœurs surhaussés d'espérance, nous joignîmes notre ami. Sa physionomie exprima l'affection et la joie, et tous les visages s'éclairèrent de son sourire. Sauf le groupe noir, au bord du lac, la multitude s'émut délicatement à notre gratitude et à sa bonté ; mais elle marqua un véritable en-

thousiasme quand je pris dans mes bras l'Enfant-des-Eaux et que je le présentai à notre premier sauveur.

X

Le retour des Clairs

Nous restâmes à attendre l'aube auprès des vieillards, de notre bienfaiteur et de l'Enfant-des-Eaux. La lune frottait de son pâle phosphore le haut du val et pâlissait les étoiles. Bientôt les myosotis de l'aurore gagnèrent l'Orient et un jour très fin, comme passé au crible de pétales de jacinthes, tomba dans le lac. Le soleil n'avait pas encore levé sa face auguste pardessus les collines qu'une vague formidable roula sur la rivière et que des milliers de corps tombèrent avec la cascade dans le lac.

Sabine se serrait contre moi ; mais je vis au sourire de notre ami clair et à celui de l'enfant que nous n'avions rien à craindre.

Cependant les nageurs abordaient et formaient tout de suite sur le rivage deux groupes distincts d'Hommes-des-Eaux clairs et d'Hommes-des-Eaux sombres. Spontanément, le conseil de la tribu des Eaux-Souterraines se réunit à part, sur un tertre, et la tribu se rangea solennellement autour de ce tertre, puis l'athlète noir avec trois vieillards de sa race se plaça sur le devant du conseil, un peu vers la gauche, notre sauveur et trois vieillards parmi les siens, se posèrent à droite.

J'eus alors une intuition nette des événements de la nuit et des causes qui avaient changé la consternation de la foule et la

douleur de l’enfant en joie et en enthousiasme. Quelques mots firent partager ma conviction par Sabine. Le conseil de la tribu des Eaux-Souterraines, juge du litige, faible et craintif devant ses puissants rivaux, sans l’arrivée des Hommes-des-Eaux clairs nous aurait remis aux mains de l’athlète noir.

Nous assistâmes à la solennité. Non seulement il nous parut que les juges accueillaient la réclamation de notre sauveur, mais que la tribu des Hommes-Des-Eaux noirs, probablement lasse de guerre, approuvait cette réclamation. L’athlète, devant la défaveur, se retira. Tous ses compagnons le délaissèrent. Nous fûmes remis à nos chers premiers hôtes, et la population du val nous donna les plus attendrissantes preuves de sympathie.

L’enfant ne nous quittait pas, caressé par Sabine, par moi, par notre ami des eaux. Il souffrait un peu de l’épaule et ses yeux brillants de fièvre nous contemplaient avec une extraordinaire affection. Sa souffrance explique qu’il ne put prendre part aux évolutions aquatiques absolument merveilleuses qui réjouirent les trois tribus.

Notre sauveur clair fut le premier à disparaître sous le lac et, quoique nous nous efforcions, Sabine et moi, de le distinguer parmi autres, quoique presque tous les nageurs émergeassent de temps à autre pour nous saluer, jamais nous ne pûmes l’apercevoir. Cette singularité nous frappa peu alors. Nous étions si heureux, si certains d’un bel avenir d’amour et de gloire. Nous ne songions qu’à retrouver Devreuse et le reste de l’expédition, à retourner en Europe. Deux heures coulèrent ainsi.

Nous devisions encore, les doigts entrelacés, lorsque je fus projeté sur le sol avec une force irrésistible, et Sabine saisie, emportée comme feuille dans un cyclone. Quand je me relevai, l’athlète sombre fuyait avec Sabine dans la direction de la ri-

vière. Il contournait pour cela le lac sur un sentier dont le bord tombait à pic dans l'eau et qui s'adossait d'autre part à une haute muraille rocheuse. L'enfant courait derrière lui. L'homme farouche, à un moment, s'arrêta, intima à l'enfant de s'en retourner. Celui-ci poussait de grands cris. Moi, j'étais déjà sur ses traces, je courais au long du sentier. Quand il nous vit deux et tout le lac en rumeur, il s'arrêta encore. Nos regards se croisèrent. À ses yeux planes, si éloignés des nôtres, je lus la haine jalouse et aussi la terrible fatalité de la passion, quelque chose de profond, de douloureux et de sauvage à la fois.

Il existait, à quelques pas au-dessus du sentier, une étroite corniche, où l'on pouvait arriver par un rocher branlant, une de ces pierres tenues en équilibre par hasard et qu'un effort vigoureux déplace. Le plan du ravisseur de Sabine, comme on verra, était de gagner cette corniche ; mais, embarrassé de la jeune fille, il fut rattrapé par l'enfant, et j'arrivais moi-même de toute ma vitesse. Il cria quelque chose que je ne compris pas, et le pauvre petit fit une réponse où je devinai seulement une intrépide colère ; puis, deux minutes de lutte, l'enfant précipité du haut du sentier se fracassant la tête contre la muraille rocheuse. Une formidable clameur de haine, mon cœur, ralenti quelques secondes à l'odieux meurtre, se gonflant, tout de suite après, d'une rage immense, et je me portai vers le redoutable adversaire, suivi de la foule vengeresse. Mais déjà le Sombre avait bondi, escaladé la roche branlante, déposé Sabine sur la corniche et, d'un effort prodigieux de ses jambes, lancé la grande pierre dans le vide, coupant ainsi pour un quart d'heure au moins toute communication entre lui et nous…

L'étroit rebord montait vers la rivière. On voyait l'ouverture du tunnel où le misérable s'enfoncerait tout à l'heure, et j'avais lu dans son regard la résolution des désespérés, le déshonneur, la mort de Sabine, toute l'abomination ! Je m'ensanglantais vainement les poings pour le joindre. La pierre,

en tombant, avait laissé une lacune dans le sentier et cela rendait impossible d'atteindre la corniche.

Habiles surtout à manier leur harpon dans l'eau, nul n'osait ici ce servir de cette arme, de crainte d'une maladresse où Sabine aurait perdu la vie. L'homme courait toujours, il n'était plus qu'à dix pas de l'ouverture d'ombre. Je voyais ma fiancée pour la dernière fois à la lumière de ce monde !

Dix bras me saisirent au moment où je me précipitais dans le vide par un désespoir insensé : et, comme il arrive dans ces catastrophes où les sens survivent à la pensée, mon ouïe perçut une rumeur singulière du côté du lac, presque aussitôt, la détonation d'une carabine, puis encore une détonation. Mon rival, là-haut, lâchait Sabine (désespérément accrochée en cette même minute à une saillie) et je le vis s'abattre sur les rochers où son corps se brisa sourdement. Un regard vers le lac : Jean-Louis Devreuse, notre chef d'expédition, était debout, très ferme ; et le meilleur tireur de la troupe après moi, Cachal, relevait sa carabine…

De retour au lac de nos premiers amis, nous y vécûmes plus d'un mois encore dans la paix et l'abondance. Les Sombres ne se montrèrent plus, ni les Hommes-des-Vallées intérieures aux grottes. Devreuse nous conta le rôle joué par notre sauveur dans tous les événements que je viens de décrire. Sabine et moi ne pouvions oublier la mort de notre doux et héroïque Enfant-des-Eaux, et nous le pleurons encore aujourd'hui.

L'expédition commandée par Jean-Louis Devreuse est rentrée à Paris dans les premiers jours de mai 1892, avec des documents précieux qui feront l'objet d'un grand ouvrage. En juin a été célébré mon mariage avec Sabine.

À présent que nous voilà heureux, dans la gloire et le confort de la vieille Europe, souvent, vers les heures du rêve

crépusculaire, frileusement serrés l'un contre l'autre, nous avons le regret des contrées admirables ou nos jeunes amours ont eu la palpitation d'un drame prodigieux.

LE CATACLYSME

(1896)

I

Symptômes

Au plateau Tornadres, depuis quelques semaines, la nature palpitait, équivoque, angoissante, tout son délicat organisme végétal parcouru d'électricités intermittentes, de signes symboliques d'un grand événement matériel. Les bêtes libres, aux cultures, aux châtaigneries, se montraient moins vives à fuir les périls quotidiens. Elles semblaient vouloir se rapprocher de l'homme, elles erraient auprès des censes. Puis, elles prirent un parti extraordinaire, propre à épouvanter : elles émigrèrent, elles s'enfoncèrent aux vals de l'Iaraze.

C'était, au début des nuits, dans les pénombres sylvestres et buissonnières, un drame de fauves nerveux quittant leurs retraites, à pas furtifs, avec des pauses, des arrêts, une mélancolie à fuir la terre natale. La sombre et traînante voix des loups alternait avec le grognement sourd des sangliers, les sanglots de la bête ruminante. Partout se glissaient, et généralement vers le Sud-Ouest, des silhouettes cendreuses sur les labours, sous le ciel libre : grands crânes boisés, organismes tapiriens à pattes courtes ; et des bêtes plus menues, carnassières ou herbivores : lièvres, taupes, lapins, renards, écureuils.

Les batraciens suivirent, les reptiles, les insectes aptères, et il survint une semaine où la pointe sud-ouest fut toute noyée d'une faune inférieure, une vermiculaire, visqueuse populace, depuis la silhouette sautillante des raines jusqu'aux limaces, aux porte-coquilles, aux élytres merveilleuses du carabe, aux crusta-

cés inquiétants qui vivent sous la pierre, dans les ténèbres éternelles, jusqu'au ver, à la sangsue, aux larves.

Bientôt, ne demeura que la bête ailée. Encore, l'oiseau, plein de malaise, comme accroché davantage aux ramures, saluait les crépuscules d'un chant plus bas, souvent quittait le terroir toute une partie du jour. Les corbeaux et les chouettes tenaient de grandes assemblées, les martinets se concertaient comme pour les départs d'automne, les pies s'agitaient et criaient tout le jour.

L'épouvante mystérieuse s'épandait aux esclaves : les ouailles, la vache, le cheval, le chien même. Pourtant, résignés dans leur confiance de serfs, espérant tout salut de l'Homme, ils restaient encore au plateau Tornadres, hors les chats, enfuis eux, aux premiers jours, retournant à la liberté sauvage.

Soir par soir, une confuse tristesse, une asphyxie d'âme grandissait chez les habitants des Censes et chez les propriétaires du domaine de la Corne, la prescience confuse d'un cataclysme et que pourtant la topographie du Tornadres démentait. Éloigné des pays volcaniques et de l'Océan, insubmersible – à peine quelques ruisselets – de texture compacte, où donc était la menace ? On la sentait pourtant, tout électrique, aux dressements des ramuscules et des brins d'herbes pendant les heures matinales, aux attitudes singulières de la feuille, à des effluves subtiles et suffocantes, à des phosphorescences inhabituelles, à un tourment de la chair, la nuit, qui faisait se lever les paupières, et condamnait l'être aux insomnies, à l'allure extraordinaire de la bête de labour, souvent roidie, les naseaux ouverts et tremblants, et qui tournait sa tête vers le Septentrion.

II

L'averse astrale

Un soir, à la Corne, Sévère et sa femme achevaient de dîner, devant la fenêtre mi-close. Un tiers de lune errait près du Zénith, pâle et plein de grâce, par-dessus les perspectives vastes, et une ascension de vapeurs décorait la frontière occidentale. Un charme trouble, une ardeur du système nerveux tourmenté par des commotions obscures, les tenait silencieux, les imbibait d'une esthétique particulière, d'une admiration inquiète pour les splendeurs nocturnes. Une vibration harmonieuse sourdait des arbres du jardin ; par la grille de l'avenue, au fond, se posait une féerie de choses confuses, les emblaves du Tornadres, des blêmissements de censes, le mystère des lumières humaines épandues et la vague tourelle de l'Église rustique.

Les maîtres de la Corne s'émouvaient à tout cela, troublés par les frissons de leurs fibres, mais, ces frissons devenant plus forts, la femme laissa choir la grappe de raisin qu'elle égrenait et gémit :

– Mon Dieu ! cela va-t-il s'éterniser ?

Il la contempla, avec le grand désir de lui donner de la bravoure, mais lui-même avait l'âme molle et obscurcie devant une force impondérable.

Sévère Lestang était de ces graves savants qui cherchent lentement le secret des choses, travaillent sans impatience la nature, et savent se désintéresser de la gloire.

Aussi était-il homme, en même temps que savant, les prunelles douces et courageuses, avec la volonté de *vivre sa vie* en même temps que de développer ses facultés. Luce, sa femme, était nerveuse, cette montagnarde, d'une grâce légère, amoureuse, enveloppante, un peu sombre pourtant. Sous la protection calme et attentive de son mari, elle était comme certaines fleurs infiniment frêles qui vivent dans les anses des grands fleuves, entre de larges feuilles ombreuses.

Sévère dit :

– Si tu veux, nous partirons demain.

– Oui... s'il te plaît !

Elle vint auprès de lui, en réfugiée, murmurant :

– Puis, tu sais... on dirait qu'on ne tient plus au sol... que, le soir surtout, quelque chose vous prend et vous emporte... tiens ! je n'ose plus marcher vite, tellement les pas m'entraînent... et on monte les escaliers sans effort, mais avec la peur continuelle de tomber.

– Tu te trompes, Luce, c'est une illusion nerveuse...

Il souriait, la pressant contre lui, avec une sourde inquiétude, lui aussi ayant perçu cette légèreté inanalysable... Tantôt encore, avant le crépuscule, n'avait-il pas voulu marcher plus vite pour rejoindre la Corne, et ses pas s'allongeaient, transformés en bonds, le lançaient avec une vitesse effrayante. L'équilibre en était rompu, il avait peine à garder la verticale, avec une sensation d'ataxie à la plante des pieds. Et il ralentit ses pas, s'accrochant à la glèbe, solidement, recherchant les grosses terres collantes.

– Tu crois que c’est une illusion ? fit-elle.

– J’en suis sûr, Luce.

Elle le regarda, tandis qu’il lui frôlait la frange des cheveux, et tout à coup, elle le sentit nerveux autant qu’elle, électrisé d’angoisse, n’étant plus le refuge, mais une pauvre créature frêle devant les puissances énigmatiques.

Alors elle devint plus pâle, les dents bruissantes.

– Le café te remettra, fit-il.

– Peut-être.

Ils sentaient le mensonge de leurs paroles, la pauvreté de tout cordial, de tout remède humain contre l’Inconnaissable approchant, contre cette vaste métamorphose des phénomènes qui ne participait plus de la vie terrestre, qui troublait d’avance, depuis des semaines, la faune et la flore, la bête et la plante.

Oui, ils sentaient ce mensonge, ils n’osaient se regarder, dans la peur instinctive de se communiquer leurs pressentiments, de doubler leur détresse par l’induction nerveuse.

Durant de longues minutes, ils écoutèrent en eux, dans leur chair, le retentissement sourd et confus du Mystère. Une domestique apporta le café, peureuse ; ils la regardaient partir, trébuchante, n’osant interroger cet effarement pareil au leur :

– As-tu vu comme Marthe marchait ? demanda Luce.

Il ne répondit pas, surpris devant la petite cuiller d’argent qu’il venait de prendre. Elle, percevant son regard fixe, à son tour regardait, s’exclamait :

– Elle est verte !

En effet, la petite cuiller était verte, d'une lueur pâle d'émeraude, et soudain ils remarquèrent la même teinte sur les autres cuillers, sur tous les ustensiles d'argent.

– Ah ! mon Dieu ! cria la jeune femme.

Le doigt levé, elle se mit à dire d'une voix basse, chuchotante, pénible :

Lors que l'Argent verdoiera,
La Roge Aigue proche sera,
Dévorant Étoiles et Lune…

Ces paroles, antique et vague prophétie que les paysans du plateau de Tornadres se transmettent d'âge en âge, Sévère en tressaillit. Pour tous deux c'était une impression de ténèbres et de fatalité, incolore, insonore, au-delà de tout anthropomorphisme. D'où donc venait, aux pauvres rustres, cet oracle maintenant si grave ? Quelle science, quelles observations des temps reculés, quels souvenirs de cataclysme, symbolisait-il ? Et Sévère eut l'envie immense d'être loin du Tornadres, le remords de n'avoir pas obéi au sûr instinct de l'animal, d'avoir osé suivre la pauvre logique cérébrale devant l'avertissement de la Nature.

– Veux-tu partir ce soir ? demanda-t-il ardemment à Luce.

– Jamais, avant le retour du matin, je n'oserais quitter la demeure !

Il songea qu'il pouvait être aussi périlleux de s'aventurer dans la nuit que de rester à la Corne ; il se résigna, songeur. Une grande lamentation interrompit sa pensée, des hennissements fiévreux, le tapage sourd d'une lutte des chevaux contre la porte de l'écurie. Le chien hurla, les clameurs s'épandirent au long du

plateau de Tornadres, répercutées par d'autres bêtes, des ruminants pleins d'épouvante, des ânes sanglotants. En même temps, au ciel, une lueur verdâtre. Et une étoile filante passa, très grosse, à traîne resplendissante.

– Vois ! fit Luce.

D'autres météorites sourdirent, isolés d'abord, puis en petits groupes, tous à longues écharpes, à noyaux puissants, de beauté miraculeuse.

– Nous sommes dans la nuit du 10 août, dit Sévère, et les averses d'étoiles vont croître… il n'y a là rien que de normal…

– Et pourquoi, cependant, nos lampes baissent-elles ?

Les lampes, en effet, baissaient leurs flammes, une densité électrique supérieure enveloppait les choses, une terreur, non de mort, mais de vie exaspérée, de dilatation surnaturelle, tellement que Sévère et Luce s'accrochaient aux meubles pour *peser davantage*, pour percevoir le contact de la *Matière solide*. Une poussée étrange les enlevait, leur ôtait le sens de l'équilibre. Ils se sentaient dans une atmosphère nouvelle, où l'éther agissait avec une puissance *vivante*, où je ne sais quoi d'organique – d'un organique d'outre-terre – troublait chaque goutte de sang, orientait chaque molécule, induisait jusque dans la profondeur des os, et roidissait peu à peu tous les cheveux et tous les poils.

D'ailleurs, comme Sévère l'avait prédit, l'averse stellaire s'accéléra, toute la concavité du firmament emplie de bolides. Par degrés, il s'y mêla un phénomène inconnu, persistant, grandissant : des voix. Des voix légères, lointaines, musicales, une symphonie de cordelles dans la profondeur céleste, un chuchotis parfois presque humain, qui faisait songer à l'harmonie des sphères du vieux Pythagore.

– Ce sont des âmes ! murmura-t-elle.

– Non, dit-il, non, ce sont des Forces !

Mais, Âmes ou Forces, c'était le même Inconnu, la même menace hermétique, la pression d'un événement prodigieux, les plus noires des peurs humaines : l'Informe et l'Imprévisible. Et les voix allaient toujours, au-dessus du murmure des choses, affreusement douces, essentielles, subtiles, ramenant Luce à l'Humilité d'enfance, au Culte, à la Prière :

– Notre Père qui êtes aux Cieux…

Il n'osait pas en sourire, les coups du cœur multipliés à lui briser les artères, et son esprit mâle, pourtant, plus curieux de cause que celui de la femme, essayait de deviner quel magnétisme, quelles polarités extraterrestres travaillaient ce coin du globe et s'il n'en était pas de même dans la vallée de l'Iaraze.

Mais, hors du plateau, depuis le commencement du phénomène – et aujourd'hui encore Sévère était descendu jusqu'à la rivière – personne n'avait perçu des symptômes d'inconnu. Les bêtes et les hommes y vivaient tranquilles. La vie y gardait sa forme normale. Et pourquoi, cependant ? quelles corrélations entre le ciel et le plateau, quel cycle de phénomènes – car la prophétie des paysans du Tornadres impliquait un cycle – quel cycle réglait ce grand Drame ?

Une péripétie survint, un assaut triomphant des bêtes contre la vieille porte de l'écurie. Les trois chevaux de la Corne parurent, bondissants, la bouche neigeuse d'écume, sous les rayons pâles de la lune basse.

– Ici, Clairon ! articula Sévère.

Un des chevaux s'approcha, les autres suivirent. Jamais scène fantasmagorique comme les trois longues têtes encreuses dans l'ombre et les rayons, devant la croisée, leurs grands yeux convexes, reniflant Luce et Sévère, visiblement questionneurs, avec un retour de vague confiance dans le Maître, une idée trouble de la puissance de celui qui les nourrissait. Puis, à l'on ne sait quoi, peut-être un redoublement de météorites, tout à coup l'absolue terreur au fond des larges prunelles, les narines plus caverneuses, la panique folle, et, s'arrachant de la fenêtre, hennissants, ils s'élancèrent.

– Oh ! comme ils sautent ! fit Luce.

Ils allaient, en vérité, d'une allure formidable, en bonds énormes ; tout à coup le plus impétueux, au fond du jardin, devant la haute grille de fer, s'enleva comme une bête ailée, franchit l'obstacle.

– Tu vois ! tu vois ! s'écria Luce… lui aussi ne pèse plus !

– Ni les autres ! répliqua-t-il involontairement.

En effet, les deux autres ombres s'enlevaient, sans même frôler les barreaux, passaient à plus de quatre mètres de hauteur. Leurs silhouettes agiles, emportées vertigineusement par les campagnes, décroissaient, s'évaporaient, disparaissaient. Au même moment, un domestique survenait, seul, timide, à peine osant avancer d'une marche effarée de petit enfant.

Sévère eut une pitié infinie du pauvre diable, comprit que tous, à la Corne, devaient se tenir claquemurés, en proie à la même croissance de terreur que les Maîtres.

– Laisse, Victor ! fit-il… On les retrouvera.

Victor s'approcha, se tenant aux arbres, puis à la muraille, aux volets. Il demanda :

– Est-ce vrai, monsieur, que la « roge aigue » va venir ?…

Sévère hésita, gardant la pudeur de son intelligence et de son doute malgré la fantasmagorie des événements, mais Luce ne put se taire.

– Oui, Victor !

Un silence tomba, noir, les trois êtres égaux par la sensation du surhumain ; et pourtant Sévère scrutait encore, se questionnait sur les rapports du phénomène et des météorites. Il contemplait la pluie croissante des Étoiles, le ruissellement de suprême beauté aux profondeurs de l'Impondérable. Une observation nouvelle l'effarait : que le triste fragment de Lune, au bas de l'horizon, ne pouvait donner la lumière qui persistait sur le paysage. Et il regarda le satellite disparaître, sa convexité prête à crouler, tout contre l'Occident.

Quelques minutes encore puis il disparut : la lueur persistait sur le plateau Tornadres, comme émanée du Zénith, à peine inclinée au septentrion, ainsi que l'indiquait son ombre. Était-ce donc du Zénith que venait le prodige ? Sévère y tourna son visage.

Là, une lueur d'améthyste, une lueur lenticulaire, s'étalait finement, comme une nue en flèche, avec un maximum d'éclat vers le Nord. Et Sévère songea que ces choses eussent été douces à regarder sans l'horripilation de la chair, la menace sépulcrale, le pressentiment de mort qui tombait du Ciel sur la Terre…

III

Apparition de l’Aigue

– Regardez ! fit Luce.

À son tour, elle apercevait la lueur, plus émue que Lestang, et elle la désignait du doigt. Victor, accroché dehors, à la fenêtre, tremblait de fièvre, comme ivre, et revenait à lui avec des soupirs, des frémissements d’horreur.

La lueur, en haut, grandissait. À mesure, le chuchotis de voix firmamentaires s’éteignait, un silence énorme pesait sur le plateau Tornadres. Puis, délicate d’abord, une lumière d’en bas parut répondre à l’autre, des franges légères flottant sur la cime des arbres, sur toutes les plantes. C’était charmant et farouche.

Aux trois personnages si dissemblables, il vint une impression presque identique de lampes funéraires, de bûcher, d’incendie immense où allait s’engloutir Tornadres et tous ceux qui l’habitaient.

Luce râlait, à peine consciente : il lui vint une grande plainte :

– Oh ! j’ai soif !

Sévère se tourna vers elle ; la tendresse de son cœur, son amour pour la Celte montagnarde, lui rendit de la force.

Il lutta contre son désir de ne plus bouger, de finir là son existence, à la fenêtre, avec l'allège entre ses poings. Ballottant, il alla prendre un verre d'eau. Et il se questionnait encore, il s'étonnait que l'atmosphère fût fraîche, presque froide, malgré ce subtil incendie du ciel et de la terre.

Il rapporta l'eau avec une peine infinie ; le verre et sa main étaient si légers qu'il n'avait pas la sensation de tenir quelque chose : il serrait de toute sa force le pied de la coupe.

Il perdit la moitié du liquide en route.

Luce but une gorgée, la rejeta, dans une nausée :

– C'est comme de la poudre de fer… comme de la rouille !

Il goûta l'eau, dut la rejeter à son tour : elle était métallique, poussiéreuse ; tous deux se regardèrent avec désespoir, longuement. Les voiles du souvenir se levèrent, tant d'années charmantes, l'heure où ils s'étaient pour la première fois entrevus dans l'Espace, l'appel de leurs fibres de suite amantes, des périodes d'adoration fine et inlassable. (Oh ! que longues, hautes, immenses, tissées de divin, telles heures revivant sous le portique du passé !) Et leurs regards s'étreignirent, dans une pitié infinie l'un pour l'autre. Est-ce que vraiment c'était l'agonie, est-ce qu'il leur faudrait ainsi quitter la jeune vie, trépasser dans l'étouffement, la soif, cette hideuse impression d'antipesanteur, ce non contact de la matière, ô mon Dieu !

Lui, Sévère, si plein de force vitale, ne voulait pas l'admettre, malgré tout ; la curiosité subsistait en son crâne à travers le glas, le refaisait attentif à l'extérieur. Le drame merveilleux et lamentable se poursuivait, se développait, un opéra de feux subtils, de Saint-Elmes colossaux allumés aux profondeurs des paysages : sur les cimes des grands arbres, d'abord, des flammes fines, dardantes, et, montant la gamme infinie du spectre, elles

se multiplièrent, tremblèrent à chaque ramille, à chaque pointe de feuille, puis aux végétations basses, aux buissons, aux gramens, aux éteules.

Toute arête de végétal eut ainsi sa lumière, dressée droite vers le ciel.

Par-dessus ces lueurs de rêve, ce paysage-brasier, des oiseaux erraient par bandes. Ils se décidaient à fuir enfin. Êtres super-électriques, ils avaient résisté longtemps à ces phénomènes sans doute moins ennemis de leurs organismes que de ceux des animaux terrestres. Et corbeaux aux cris sombres, bandes infinies et éparses de moineaux, de chardonnerets, de fauvettes, de pinsons, hardes intelligentes de martinets et d'hirondelles, en ordre de voyage, rapaces solitaires ou par couples, tous s'engouffraient vers le Sud, avec des rumeurs excitées, des cris, presque des paroles.

De plus en plus, Sévère s'étonnait de ce que ces flammes innombrables, tout à la fois ne se confondissent pas et ne donnassent pas de chaleur sensible, et aussi, de les voir si droites, s'allongeant en lamelles fines, bâtissant des tourelles, des monuments gothiques à milliards de flèches éblouissantes. Un cri rauque l'interrompit, venu de Luce :

– Lie-moi… lie-moi… on m'emporte !

Il vit sa compagne en délire, livide, cramponnée, sa poitrine soulevée dans le pitoyable effort de respirer. Son propre cœur défaillit, il lui vint une désespérance absolue, tandis que, d'un geste machinal il étreignait encore Luce. Grelottante, elle regardait briller le plateau, elle murmurait des paroles confuses :

– C'est l'autre monde, Sévère… c'est le monde immatériel… la Terre va mourir…

– Non, non, chuchotait-il, et sachant pourtant la vanité des mots… c'est une Force… du magnétisme… une transformation de mouvement…

Une parole basse s'éveilla, celle de Victor, hypnotisé là et s'éveillant :

– La Roge Aigue !

Sévère se pencha, et à moins de vingt degrés sur le Nord, il vit un grand rectangle couleur de rouille, à bordure irrégulière, comme troué d'abîmes de soufre.

À mesure, il s'éclaircissait, transparent comme une onde, véritable lac étendu sur le Nord, où couraient des rides semblables à des vagues, d'un rouge plus pâle.

Et autour du lac rouge, et par tout le ciel, il montait une ténèbre verte, une ténèbre d'émeraude claire d'abord, et qui allait bleuissant, noircissant, devenant une profonde ombre de jade sur l'extrémité méridionale.

Les étoiles étaient parties. Rien ne demeurait que ce ciel d'eau rouge, d'eau verte, de gemme verte et de ténèbre de jade !

Qu'était-ce ? D'où cela venait-il ? Et pourquoi cette énorme influence sur le Tornadres, quel pouvoir d'induction mystérieuse, quelles affinités rôdaient au firmament ? Questions qui étreignaient le cerveau de Sévère, mais ne le gardaient point de la même stupeur qui accablait Luce et Victor devant la prédiction paysanne accomplie. Il ne doutait plus que la mort arrivât, rapide, que le cœur qui lui galopait si terriblement dans la poitrine n'allât éclater et s'éteindre à tout jamais… Cependant, sa face mourante levée vers le ciel, avec une solennité poignante, Luce se mit à dire :

Lors que l'Argent verdoiera,
La Roge Aigue proche sera,
Dévorant Étoiles et Lune…

Et poussant un lourd soupir, résignée, elle s'écroula contre l'allège de la fenêtre, roide et les paupières closes.

IV

Vers l'Iaraze

Immobile d'abord, sans force, Sévère rejoignit enfin sa femme. Était-elle morte, avait-elle disparu à jamais ? Un rire noir, le rire des destins sans issue, vint à ses lèvres, et le mot « Jamais » circulait en son cerveau d'une manière ironique, ce « Jamais » que, pour sa propre existence il n'osait estimer au-delà de l'heure prochaine. Puis, son étreinte s'exaspéra, maladive. Il enleva la pauvre femme contre sa poitrine… Alors, subit, bizarre, délicieux, un soulagement courut par toute sa fibre : *la fermeté contre le sol, la pesanteur revenue !*

Quoi ! le hasard avait dû le lui dire, il n'était pas arrivé théoriquement à l'idée de joindre un poids au sien pour retrouver la sécurité matérielle !…

Ranimé, solidifié, malgré l'oppression de sa poitrine, voilà que survint un flot de courage et d'espérance, encore accru par la suite de l'événement, son aisance singulière à tenir Luce entre ses bras, comme un petit enfant. Puis, un sursaut du cœur, le retour de la mémoire vers la catastrophe oubliée dans le choc de l'émotion heureuse : Luce était-elle morte ? Il ausculta, il écouta, l'oreille à la poitrine de la jeune femme : le bruit importun de ses propres artères l'empêchait d'entendre. Elle n'était pas raide, cependant, mais si pâle, les paupières ouvertes sur l'œil immobile.

– Luce ! ma chère Luce !

Un soupir, un mouvement débile de la tête. Il discernait une haleine toute légère, la vie ! Sa volonté s'en fortifia, la résolution de tout faire pour la sauver.

Il y songea quelques minutes, puis haussa les épaules ! À quoi bon le calcul ? Il fallait agir comme les brutes, comme le dernier des êtres organisés, fuir droit devant soi, jusqu'au bord de l'Iaraze. Et sans plus hésiter, allant au plus court, il monta sur la fenêtre, franchit l'allège, criant à Victor :

– Prends un objet lourd. Lâche le chien et va avertir tes camarades. Vois comme je porte mon fardeau. Que tout le monde se sauve. On aura le temps. As-tu compris ?

– Oui, monsieur.

Et Sévère se sauvait, au trot, le pas sûr, mais oppressé, l'haleine sifflante, troublé par l'électricité du dehors, plus vive, plus énervante. Il sortit de la porte du jardin, se trouva dans la pleine campagne. En sa majesté prodigieuse, le lac rouge semblait s'élargir encore aux abîmes stellaires. Sa gloire, aux bordures d'aigue-marine, aux douceurs de verrières, délicate et resplendissante, terminée en dentelles, en cendres orange, en arborisations, envahissait presque le zénith. On ne voyait toujours aucune étoile. De-ci, de-là, une fine ligne serpentine, une ligne de feu, courait de l'extrême Nord à l'extrême Sud. Sur terre, sur les surfaces planes du plateau Tornadres, partout l'incendie persévérait, l'incendie taciturne, l'incendie sans chaleur et sans consumation.

Les cierges colossaux des grands arbres, les lumignons, infinis en nombre, des graminées basses, les ascensions de longues écharpes, les grands arcs polychromes interminablement dévorés par les neutralisations de forces, interminablement recomposés, emplissaient l'Espace d'une vie d'épouvante et de beauté. Sévère y marchait, y courait, fermant les yeux par inter-

valles lorsqu'il fallait franchir des zones trop flamboyantes. Des cheveux de Luce se détachait un torrent d'étincelles qui éblouissait l'homme et l'aveuglait. L'instinct le guidait au Sud-Ouest. Par minutes, une ferme apparue lui servait de jalon, mais auquel il n'avait pas grande confiance, tellement la transfiguration du paysage rendait incertaines les apparences.

Arriva le moment où il se crut égaré : devant lui, une mare, des roseaux levés comme des glaives de vengeance, des saules aux feuilles de pâle émeraude, des lucioles courant perpétuellement sur l'onde, une senteur phosphoreuse, ozonée, suffocante. Il sentait la molle terre sous lui, l'attraction confuse des eaux croupies. En vain tâchait-il l'orientation, sachant pourtant que c'était la mare des Cilleuses, à moins de quinze cents mètres de la frontière du plateau.

Il la longea, il marcha dix minutes, il se retrouva au point de départ. Va-t-il rester là misérablement ; son grand effort sera-t-il perdu ?

– Allons, Sévère !

Il reprit l'élan, cherchant à reconnaître quelque marque guide, quelque aspect connu, faiblissant en cette recherche, convaincu qu'une heure encore sur Tornadres, et ce serait la pâmoison, la mort en pleine campagne.

Subitement, il fit une découverte, un petit promontoire aigu, le seul de la mare, et dont il put déduire la direction à prendre. Dès lors, il sembla qu'il eût des ailes, lancé en ligne droite, finissant par trouver un petit sentier bien connu, qu'il ne quitta plus. Jamais il n'eût pu évaluer la durée de la route, peut-être une demi-heure, peut-être dix minutes, cinq minutes. Mais le voilà arrêté, dans un écrasement de stupeur, devant un gouffre noir, parallèle au Tornadres incendié, un abîme de nuit sous ses

pieds, dont le sépare un dévalement phosphorescent, le versant du plateau.

– La pente ! La pente !

Il répète le mot ; plein de force il commence de descendre, au galop, une sente sinueuse. Déjà, un bien-être physique, l'induction décroissante, les lumières toujours plus rares, douces comme des feux follets, l'air moite et tiède, plus respirable ! En revanche le poids de Luce est devenu très dur. Il lui casse les bras, ralentit sa course. Il tombe, il croulerait sur la déclivité sans l'interposition d'un arbrisseau. Puis, de nouveau la course, le halètement de sa poitrine, l'indomptable instinct maîtrisant ses nerfs. Enfin, une joie immense, il entend couler l'Iaraze, il perçoit par tous les pores l'approche du salut ! Encore quelques pas ! Le péril, déjà, ne peut plus guère l'atteindre dans ce milieu où, l'influence mystérieuse réduite au minimum, c'est déjà l'ancienne, la bonne nature terrestre, propice l'homme.

Et il ne s'arrête pas, en sueur, farouche, plein de puissance. Enfin, le val, la rivière sanglotant dans les ténèbres. Avec un grand cri, une allégresse violente et douloureuse, il se laisse tomber. Luce est sur ses genoux, une minute il tourne la tête en arrière vers là-haut, irrésistiblement. Vague, une lueur erre sur le versant, plus vive vers les bords du plateau ; c'est tout ce qu'il perçoit du vaste incendie : à peine l'éclat des mers nocturnes à l'époque des fécondations. Mais le firmament surtout l'étonne, l'Aigue disparue, du rouge seulement, une espèce d'aurore boréale, où continue à crouler, merveilleuse et abondante, l'averse des bolides.

– Quoi donc ? se demande-t-il. Et pourquoi cette dissemblance énorme, entre Tornadres et l'Iaraze ?

Enfin, il se penche sur Luce, il la voit pâle encore, immobile, mais son souffle perceptible, un souffle plutôt de sommeil que de pâmoison. Il l'appelle très haut :

– Luce ! Luce !

Elle frémit, elle remue la tête doucement. C'est une joie infinie dans l'ombre et, avec des sanglots de bonheur, il l'embrasse, il continue à l'appeler, il murmure des phrases de tendresse. Enfin, les paupières s'ouvrent, le regard de la jeune femme, plein de Rêve, plein de Ténèbres, se porte sur Sévère :

– Ah ! s'écrie-t-il… nous sommes vainqueurs enfin … le Tornadres n'a pu te dévorer.

Debout, les bras en croix, une volonté lui vint, la promesse de remonter seul là-haut, sur la pointe sud-ouest, de faire l'histoire du cataclysme…

Cependant des voix s'élevèrent sur la pente, un aboiement. Comprenant que c'étaient les serviteurs de la Corne, Luce et Sévère les attendirent, tandis qu'ils s'étreignaient, dans une béatitude si grande que des larmes ruisselaient sur leurs joues.[7]

---

[7] Note. – M. Sévère Lestang a publié effectivement (chez Germer-Baillière) l'histoire du cataclysme de Tornadres. Pendant sept jours l'Aigue a été visible sur le plateau, pendant sept jours l'incendie *sans chaleur ni consumation* a persévéré c'est ce qu'atteste, outre M. Lestang et les habitants du plateau, une commission savante survenue le dernier jour du phénomène. On a eu quelques morts à déplorer, mais relativement rares, la plupart des indigènes ayant fui dès le début de la nuit du 10 août. Quant aux conclusions de l'examen scientifique, il faut bien avouer qu'elles sont toutes négatives : nulle théorie plausible. Le seul fait intéressant et pouvant, plus tard, conduire à quelque découverte est celui-ci : *Le plateau Tornadres repose sur une masse rocheuse de 150 000 000 000 de mètres cubes environ qui est évidemment d'origine stellaire, c'est un* COLOSSAL BOLIDE *tombé près du val de l'Iaraze, dans les temps préhistoriques.*